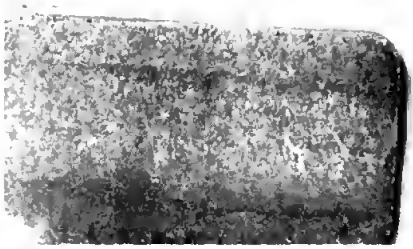
BIBLIOTECA NAZ.
XXVI*
A
21.24.
NAPOLI

113
a
96

230
cc
5_8



Box 44, A, Zuñi
~~93. A. 9~~
113
a
94

Digitized by Google

OUVRAGES nouvellement publiés chez DENTU, *Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois*, nº. 240.

Voyage de la Troade, fait dans les années 1786 et 1787, par J. B. Lechevalier, Membre de la Société des sciences et arts de Paris; du Lycée de Caën, des Académies d'Edimbourg, de Gottingue, de Cassel et de Madrid; troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Trois vol. in-8º, ornés d'un Atlas de trente-sept planches, gravées par les premiers artistes, avec l'analyse raisonnée de toutes les Vues, Cartes, Plans et Médailles, formant 16 pages d'impression sur papier Jésus.

Papier carré fin d'Auvergne de 20 livres, Prix 25 fr.
Papier double, façon Hollande, premières épreuves, 36 fr.
Papier grand-raisin double superfin vélin, de Lagarde et Raffy, dont il n'a été tiré que ving-cinq exemplaires, figures avant la lettre, cartonnés à la *Bradel*, 66 fr.

Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin, par le même, 2 vol. in-8.º sur papier carré fin d'Auvergne, caractères cicéro *Didot*; orné de six belles cartes, 9 f.
Papier vélin, 14 f. *Idem*, avec les Cartes enluminées, 20 f.

Voyage à l'Ile de Ceylan, fait dans les années 1797, 1798 et 1799, contenant l'histoire, la géographie, la description des mœurs des habitans, et celle des productions naturelles de cette île; par *Robert Percival*, officier au service de sa majesté Britannique; suivi de la Relation d'une ambassade au roi de Candy; traduit de l'anglais par *P. F. Henry*, traducteur du Voyage de Vancouver, etc. Deux vol. in-8.º ornés de plusieurs planches, représentant les ports de Trinquemale et de Colombo, ainsi que la pêche des perles, et accompagnés d'une carte de l'île de Ceylan, dressée par M. Arrowsmith, d'après l'original appartenant à la Compagnie anglaise des Indes orientales, 10 fr.
Pap. vélin, 20 fr.

Voyage de Frédéric Hornemann, dans l'Afrique septentrionale, depuis le Caire jusqu'à Mourzoûk, capitale du royaume de Fezzân; suivi d'un Mémoire du major Rennel, sur la Géographie de l'Afrique, etc. Traduit de l'anglais. Augmenté de notes et d'un *Mémoire* sur les Oasis, composé principalement, d'après les auteurs arabes, par L. M. LANGLÈS, membre de l'Institut national, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale de France, et professeur de

persan à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes; deux parties in-8.o, sur carré fin, ornées de belles cartes gravées par *B. Tardieu*, sous la direction de M. *Buache*, 9 f.

Idem, papier vélin d'Annonay, 18 f.

Voyage de Browne dans la haute et basse Egypte, fait depuis 1792 à 1798, traduit de l'anglais, par J. Castéra; 2 vol. in-8.°, 12 f.; papier fin d'Angoulême, 17 f.

Idem, vélin, 24 f.

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, fait en 1795, 1796 et 1797; par M. Mungo-Park; traduit de l'anglais par le même; 2 vol. in-8.°, ornés de cartes, vues, etc., 12 f.

Idem, papier grand raisin vélin, 27 f.

Voyage à la côte occidentale d'Afrique, fait dans les années 1786 et 1787, par L. DEGRANDPRÉ; 2 vol. in-8°. ornés de 11 planches, 12 f.

Idem, papier vélin, fig. avant la lettre, 24 f.

Voyage dans l'Inde et au Bengale, par le même, 2 vol. in-8°., avec 7 planches, 10 f.

Idem, papier vélin, fig. avant la lettre, 24 f.

Voyage dans l'Afrique méridionale, fait en 1797 et 1798; par BARROW, par le même; 2 vol. in-8.°, avec cartes, 10 f.

Idem, papier vélin, 20 f.

Voyages d'Alexandre Mackenzie, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale; faits en 1789, 1792 et 1793; le premier de Montréal au fort Chipiouyan et à la mer Glaciale; le second du fort Chipiouyan jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique; précédés d'un tableau historique et politique sur le commerce des pelleteries dans le Canada; traduit de l'anglais, par J. B. *Castéra*, avec des notes et un itinéraire tirés en partie des papiers du vice-amiral *Bougainville*; 3 forts vol. in-8°. sur carré fin, ornés du portrait de l'auteur, et de trois grandes cartes gravées par B. *Tardieu*, revues et corrigées par M. *Buache*, membre de l'Institut national de France, 16 f.

Idem, papier vélin d'Annonay, 32 f.

Voyage à la Louisiane et sur le continent de l'Amérique septentrionale, fait dans les années 1794 à 1798, contenant un Tableau historique de la Louisiane, des observations sur son climat, ses riches productions; le caractère et le nom des sauvages; des remarques importantes sur la navigation; des principes d'administration et de gouvernement propres à cette Colonie; par B*** D***. 1 vol. in-8.°, orné d'une belle carte, 5 f.

Voyage en Hongrie ; précédé d'une Description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schœnbrun ; par ROBERT TOWNSON ; publié à Londres en 1797, traduit de l'anglais par CANTWEL ; 3 vol. in-8.° sur carré fin, enrichis de la Carte générale de la Hongrie et de dix-huit planches gravées en taille-douce, 15 f.

Idem, papier vélin, 30 f.

Héliogabale, ou Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs, 1 gros vol. in 8.° sur carré superfin, orné d'une belle gravure, dessinée par *Guérin*, 6 f.

— pap. vélin superfin d'Annonay, 12 f.

Mélanges de Littérature, de Philosophie, de Critique et de Morale, par J. B. A. SUARD, secrétaire perpétuel de la 3.e classe de l'Institut national ; 3 vol. in-8.° sur carré fin, caractères cicéro neuf Didot, 12 fr.

Idem papier vélin d'Annonay, 24 fr.

Faune Parisienne, (INSECTES) ou abrégé de l'histoire des Insectes des environs de Paris, d'après la méthode de Fabricius, contenant la description d'un grand nombre d'espèces et de genres nouveaux ; précédé d'un discours renfermant un abrégé d'Entomologie et une introduction aux principales méthodes ; par C. A. *Walckenaer*, de plusieurs sociétés savantes, 2 gros vol. in-8°. accompagnés de planches gravées en taille douce. 12 fr.

Le Valet du Fermier, poëme champêtre ; par Robert Bloomfield, traduit de l'anglais par A * * * ; 1 vol. in-12, sur papier carré superfin d'Angoulême, orné de dix jolies gravures, 2 f. 50 c. *Idem*, papier vélin d'Annonay, 5 f.

Les Abdérites, ouvrage historique et critique, suivis de la Salamandre et la Statue ; traduit de l'allemand de Wiéland ; 3 vol. in-8.° sur carré fin d'Auvergne, 9 f.

Idem, papier vélin d'Annonay, 18 f.

Vie Polémique de Voltaire, et histoire de ses proscriptions ; suivie des pièces justificatives, par G * * * Y ; 1 v. in-8.° 4 f. *Idem*, papier vélin, 8 f.

Soirées de Ferney, ou Confidences de Voltaire, recueillies et publiées par un ami de ce grand homme, 1 vol. in-8.° 3 f. *Idem*, papier vélin, 6 f.

Ces deux ouvrages n'ont été tirés qu'à un très petit nombre d'exemplaires.

Armand et Angéla, roman original, 4 vol. in-12, ornés de jolies gravures, 7 f. 50 c.

Ladouski et Floriska, *ou* les Mines de Cracovie, *roman polonais*, par L * * *, 4 vol. in-12, ornés de jolies gravures, 6 f.

Constantine, ou le Danger des préventions maternelles, par M. A.; 3 vol. in-12, fig. 6 f.

Eugénie; avec cette épigraphe : « Je veux te montrer le « bonheur réservé à la vertu. » 1 vol in-12, 1 f. 50 c.

La Fille du hameau, par REGINA-MARIA ROCHE, auteur des Enfans de l'Abbaye, etc.; nouvelle édition, 4 vol. in-18, fig. 4 f.

Description historique et géographique de l'Indostan, par J. RENNELL, ingénieur-général du Bengale; traduit de l'anglais par J. B. BOUCHESEICHE, sur la septième et dernière édition, à laquelle on a joint des Mélanges historiques et statistiques sur l'Inde, par J. CASTÉRA; 3 v. in-8.° sur carré fin, ornés d'un superbe atlas in-4.° composé de onze cartes revues par M. Buache, 21 f.

Idem, papier vélin grand-raisin, 42 f.

La carte de l'Inde en 4 grandes feuilles, 12 f.

Histoire Secrète de la Révolution française, depuis la convocation des Notables jusques et compris la bataille de Marengo, le congrès d'Amiens et le traité de paix définitif, par François Pagès; 7 vol. in-8.° 30 f.

Sous presse :

Géographie Universelle, rédigée sur un nouveau plan; par J. PINKERTON, avec un atlas de quarante-cinq planches.

On enverra le prospectus de cet ouvrage aux personnes qui le desireront.

Œuvres de Bitaubé, membre de l'Institut national de France, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse; contenant : l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, avec des remarques; précédées de réflexions sur Homère et sur la traduction des poëtes; 6 vol. in-8.°; quatrième édition, revue et corrigée.

Joseph, poëme en IX livres; 1 vol. in-8.°, 7.e édition, revue.

Les Bataves, poëme en X livres; 1 vol. in-8.°; nouvelle édition, entièrement refondue.

Herman et Dorothée, poëme de Gœthe; suivi de plusieurs pièces qui n'ont point encore paru.

Le même ouvrage en 18 vol. in-18, sur carré fin.

Les personnes qui desireront notre Catalogue général, voudront bien nous en faire la demande.

LETTRES
ATHÉNIENNES.

Autres ouvrages de A. L. VILLETERQUE
qui se trouvent chez le même Libraire.

LES VEILLÉES PHILOSOPHIQUES, ou de l'influence de l'esprit systématique sur les opinions religieuses, morales et littéraires, 2 vol. *in*-8.° 6 fr.

ESSAIS DRAMATIQUES et autres œuvres 1 vol. *in*-8.° 3 fr.

QUELQUES DOUTES SUR LA THÉORIE DES MARÉES, PAR LES GLACES POLAIRES, ou Lettre à M. B. H. de Saint-Pierre, *in*-8.° 1 fr. 50 c.

Faute essentielle à corriger.

TOME I.

Page 118, *ligne* 14, par eux, comme eux, comme leur mère; *lisez*: par eux, comme leur mère.

LETTRES ATHÉNIENNES,

OU CORRESPONDANCE D'UN AGENT DU ROI DE PERSE, A ATHÈNES, PENDANT LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE;

Traduites de l'anglais,

PAR ALEXANDRE-LOUIS VILLETERQUE,
Correspondant de l'Institut national de France.

ORNÉES DE DOUZE PORTRAITS GRAVÉS AU BURIN; AVEC UNE CARTE DE L'ANCIENNE GRÈCE ET UN INDEX GÉOGRAPHIQUE.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XI. (1803.)

PRÉFACE.

On accuse assez généralement tous les traducteurs, et c'est peut-être avec quelque raison, de prodiguer les éloges aux ouvrages qu'ils traduisent. Il est certain que si le livre est mauvais, les louanges sont déplacées, et que s'il est bon, elles sont inutiles. Tout cela est vrai, mais le reproche n'en est pas plus juste.

Le projet de faire passer tout un ouvrage d'une langue dans une autre, impose non-seulement l'obligation de traduire les mots, ce qui ne serait encore qu'une très-petite partie de la traduction, mais celle d'en exprimer, sans les affaiblir, toutes les pensées; de n'en sacrifier aucunes inutilement; de chercher des équivalens indispensables, quand la phrase simplement traduite ne suffit pas; de ne perdre jamais de vue tout ce qui est autorisé par la différence des idiomes; de substituer des figures convenables à celles qui ne sont pas dans le génie de notre langue, enfin de se tenir assez près de l'ouvrage original, pour que, traduit de nouveau, d'après la traduction même, il ne perde pas trop de ses beautés et des principaux traits qui le caractérisent.

Une traduction faite avec ce soin et tout le la-

lent qu'elle exigerait, serait assurément la plus parfaite de toutes celles qui existent, et il est fort heureux que cette perfection ne soit pas exigée de tous ceux qui se mêlent de traduire; mais si elle est difficile, elle n'est cependant pas impossible; et, sans espérer de l'atteindre, tous les traducteurs ont plus ou moins la prétention d'en approcher, par une attention continuelle sur les plus petits détails. Rien ne leur échappe, ils veulent tout sentir, tout apprécier, tout exprimer comme ils l'ont senti, et sur-tout ils veulent qu'on approuve tout ce qu'ils ont approuvé. Cela me paraît très-juste, pour peu que le livre soit bon, ce qui sera toujours, si le traducteur ne s'est pas exposé, comme on doit le présumer, à perdre son tems sur un livre qui n'en vaudrait pas la peine. Si ces réflexions sont justes, on conviendra qu'on ne doit pas se hâter de reprocher trop d'enthousiasme aux traducteurs. Pour savoir s'ils ont tort, il faudrait lire une traduction avec autant d'attention et de soin qu'il en faut pour bien traduire; mais ce serait beaucoup trop exiger de quelques lecteurs.

Ne pourrait-on désirer au moins que ces inexorables appréciateurs des livres traduits, qui, en deux heures, croient avoir acquis le droit de renverser toutes les espérances d'un travail de plusieurs années, considérassent les difficultés

que les traducteurs avaient à surmonter. Une histoire, ou un voyage qui ne contient que des récits ou des descriptions de lieux, ne peut être mal traduit, si l'on sait et sa langue et celle dans laquelle est écrit l'ouvrage original; mais un livre plein de faits intéressans, de réflexions profondes, de recherches savantes, et plus particulièrement encore distingué par la richesse et l'abondance des pensées, la précision, l'élégance et le choix des expressions, enfin toutes les beautés du style, nécessite dans la traduction, tout le travail et peut-être tout le talent que la composition même de l'ouvrage a exigé.

In verbis etiam tenuis, cautusque ferendis
Dixeris egregiè, novum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Combien toutes ces réflexions m'effraient, lorsque je pense que tel est le mérite qui distingue les Lettres Athéniennes : en disant tout ce qui était nécessaire pour les traduire bien, je cède à la crainte qu'on ne les juge pas assez favorablement, après avoir lu ma traduction. Je ne veux pas qu'on attribue mes fautes à l'ouvrage anglais, parce que je n'ai pu suppléer au talent qui m'eût été nécessaire pour en assurer le succès, que par beaucoup de travail, de soin et de tems.

La premiere édition des Lettres Athéniennes parut en 1741, elle ne fut pas publiée ; il en fut de même d'une seconde édition en un volume *in*-4°. Enfin en 1798, elles furent imprimées en deux volumes *in*-4°. et rendues publiques. On voit que si depuis 60 ans, ces Lettres n'ont pas été traduites, ce n'est pas, comme l'ont dit quelques personnes, parce qu'elles ne méritaient pas de l'être. Depuis cinq ans elles l'ont déjà été en plusieurs langues.

Il existe aujourd'hui un grand nombre d'excellens ouvrages sur la Grèce, et, parmi les meilleurs, on distinguera long-tems l'Anacharsis de M. l'abbé Barthelemi ; il est, dans cette partie, le livre du siècle. Les Lettres Athéniennes offrent dans leur plan, dans quelques détails, et dans le but que les auteurs se proposent, tant de rapports avec l'Anacharsis, que les anglais ont paru croire qu'elles étaient connues de M. Barthelemi, lorsqu'il entreprit son mémorable ouvrage. Il s'est complètement justifié à cet égard, dans sa lettre au comte de Hardwicke, qu'on trouve à la tête de la nouvelle édition anglaise, et dans celle qu'il adressa aux auteurs du Mounthly Review. Cette opinion s'est cependant conservée en Angleterre, parce que rien n'est aussi difficile à détruire qu'une erreur qui flatte l'orgueil national, et elle ajoutera encore, par la

même raison, à la sévérité avec laquelle on croira devoir juger en France les Lettres Anglaises, dont l'époque historique précède immédiatement celle du voyage d'Anacharsis. D'après le grand nombre des bons ouvrages que nous avons sur la Grèce, la perfection de quelques-uns, particulièrement de l'Anacharsis, l'analogie de ces divers sujets si souvent et si bien traités, avec ceux dont se composent les Lettres Athéniennes, on voudra y trouver ce qu'on admire dans les autres, on y condamnera tout ce qui n'offrira pas aux hommes très-instruits et même à ceux qui le sont moins, une sorte de nouveauté devenue impossible, parce que les moyens de comparaison à cet égard sont aujourd'hui trop multipliés.

Il était donc très-important, pour ne perdre aucuns des avantages d'un ouvrage nouveau, sur un sujet qui depuis long-tems a cessé de l'être, de considérer avec attention tous ceux qui pouvaient résulter du plan le plus étendu par les objets qu'il renferme, et le plus circonscrit par des limites sagement tracées, avec l'intention de tout dire, sans répéter ce que tout le monde sait. L'instruction qu'on doit espérer d'une abondance judicieusement restreinte, les convenances dans le style particulier des divers personnages dont le caractère, la situation et les occupations offrent

des oppositions d'un grand intérêt : il fallait tout observer, pour ne rien négliger. Enfin il fallait même, en donnant une sorte d'unité de style, si l'on peut se servir de cette expression, à chacun des principaux personnages des Lettres Athéniennes, faire ce que les auteurs anglais n'avaient pas regardé comme nécessaire, puisque leurs lettres sont indistinctement l'ouvrage de plusieurs hommes de beaucoup de mérite, mais d'un talent très-différent.

Celles de Cléander, par exemple, sont écrites par MM. Hardwicke, Rooke, Ch. Yorke, Lawry, Heaton, Daniel Wray, Green, Heberden, etc. Il en est de même des autres personnages de cette correspondance. Il est facile d'imaginer la variété de ton, de style, de vues, d'observations différemment caractéristiques, qui doit résulter dans les lettres du même personnage, de ce grand nombre d'auteurs, tous très-savans, tous hommes de beaucoup d'esprit, mais dont l'esprit et l'instruction ont nécessairement des différences très-prononcées.

Les auteurs anglais, en s'attachant uniquement à la recherche importante des faits, remplissaient parfaitement leur objet, à une époque où l'attention publique, moins exercée sur ces matières, pouvait trouver un intérêt très-vif dans un ouvrage qui, en peu d'espace, offrait, à cet

égard, tout ce qui n'était mieux connu que des hommes profondément instruits par l'étude des anciens. Mais depuis quelque tems on a tant parlé des grecs, de leurs lois, de leurs arts, de leurs grands hommes, de leur illustration immortelle, que pour y revenir encore, il faut faire de nouveaux efforts et ne pas trop compter sur de nouveaux succès.

Cette considération est devenue pour moi l'objet d'une seconde traduction de ma traduction même. Dans cette intention, j'ai recommencé la correspondance particulière de chacun des principaux membres de la correspondance générale, tels que Cléander et Cratippus, agens secrets d'Artaxerxès à Athènes et à Sparte, de Mégabyze et de Gobryas, ses premiers ministres, du mage Smerdis et d'Orsames. J'ai tâché, d'après leur situation respective et leur manière de considérer les objets, de donner à chacun d'eux le style le plus convenable.

Cléander, homme instruit, remplit avec honneur et le plus parfait désintéressement les devoirs de sa place. Il est honoré de la faveur d'Artaxerxès, de l'amitié de ses ministres, et il doit montrer dans ses lettres cette simplicité franche, cette dignité de caractère, aussi constamment éloignée de la familiarité qui s'oublie, que de l'ambition inquiète qui s'humilie. Il voit les

dangers qui l'environnent, et ne néglige aucunes des précautions qui peuvent les écarter ; mais il ne les craint pas en homme timide, et ne redoute que la honte d'être découvert comme agent secret, au milieu d'un peuple qu'il estime, quoiqu'il soit forcé par les devoirs impérieux d'une mission particulière, d'employer tous les moyens d'accélérer sa ruine. Toutes ces considérations doivent donner à son style un caractère de décence et de gêne, de fermeté et d'agitation, de modération et d'inquiétude, qui ne pourrait être celui des lettres de Mégabyze et de Gobryas.

Ces deux ministres sont comblés d'honneurs, environnés de la haute considération qu'ils ont méritée par de longs et glorieux services ; ils ne peuvent éprouver toutes ces hésitations qui résultent d'une situation secrète et soupçonnée, ou qui du moins peut l'être d'un instant à l'autre ; c'est cette situation fausse qui montre à Cléander, l'humiliation et une mort infâme, au milieu des plaisirs tranquilles qu'il semble goûter, des conversations brillantes où il est forcé de prendre part, et des témoignages de bienveillance et d'estime dont l'accable ce peuple dont il prépare la ruine.

La position de Cléander ne peut même être comparée à celle de Cratippus, agent secret à Sparte. Ce Cratippus, sans être plus audacieux

que Cléander, annonce par la nature même de ses observations et de ses réflexions, cette insouciance qui naît d'anciens ressentiments, et l'empêche de souffrir des maux qu'il prépare aux lacédémoniens dont il est accueilli avec bienveillance. On voit qu'il les déteste, et cependant il semble en avoir adopté, sans peine, les usages et l'esprit. Il faut qu'il montre dans son style, cette sécheresse, cette âpreté, ce laconisme mordant qui caractérisent les habitans de Sparte.

Les lettres écrites par le mage Smerdis, au milieu des solitudes paisibles de la Bactriane, ne peuvent avoir cet éclat, ce mouvement dans les expressions qui caractérisent celles d'Orsames, écrivant sur tout ce qu'il voit, à l'instant même où il le voit, et voyageant dans une contrée où des objets, presque toujours merveilleux, le frappent tour-à-tour de surprise et d'admiration.

Ai-je bien saisi le genre de style qui convenait à chacun de ces divers personnages ? c'est au public à le juger.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Si j'eusse été plus certain d'avoir réussi, j'aurais moins insisté sur les difficultés que j'avais à surmonter, pour mériter ce succès. On ne regardera pas au moins comme exagéré le de-

voir de ne rien négliger pour y parvenir, si l'on veut considérer la beauté du plan de l'ouvrage anglais, l'importance des faits, leur exactitude et les avantages qui peuvent en résulter, pour l'instruction particulière de ceux qui n'ont ni le tems ni la volonté de se livrer à l'étude des anciens.

La connaissance de la Grèce, à cette époque mémorable, nous est parvenue de toutes les manières qui peuvent en même tems instruire et plaire. Mémoires, histoires, voyages, romans, tous ces moyens ont été épuisés, un seul restait encore : c'était celui d'une correspondance qui, sans s'écarter de l'exactitude de l'histoire, n'en eût ni les longueurs, ni la sécheresse, et qui, sans avoir la méthode indispensable dans un voyage, en offrît l'agrément, la variété et l'instruction. Cette correspondance devait presenter enfin une fiction intéressante par le choix des personnages dont on supposait les lettres écrites à une époque très-reculée. Il fallait de plus qu'elle offrît ces observations profondes et savantes, qu'on ne peut trouver que dans les annales et les mémoires de ce tems, que d'illustres souvenirs rapprochent autant de nous, que les siècles écoulés semblent nous en éloigner, et telles sont LES LETTRES ATHÉNIENNES.

Je n'ai pas besoin de dire que *les Lettres*

Athéniennes de Crébillon, n'ont aucun rapport avec celles-ci. La correspondance anglaise est une belle partie de l'histoire grecque; celle de Crébillon est à peine un roman français.

Des lettres sur la guerre du Péloponèse; le récit des faits pris à l'instant même où ils se passent, celui des moyens secrets employés par la cour de Perse pour prolonger cette guerre; les détails importans, choisis avec discernement et indiqués avec précision; les résultats principaux de cette guerre; mis en évidence avec toute l'exactitude historique qu'on peut désirer, offraient déjà une belle intention et bien suffisante pour faire un livre intéressant. Ce n'est cependant qu'une très-petite partie du plan de cet ouvrage.

La constitution d'Athènes, la description de cette ville célèbre, ses hommes d'état, ses lois, son commerce, son opulence, ses forces de terre et de mer, sa puissance, son ambition, ses factions, les causes de son affaiblissement prochain, ses ressources, les fautes de son administration, les vices de son gouvernement, les moyens employés pour assurer et accélérer sa chûte et augmenter ainsi le pouvoir de la Perse, sont tour-à-tour les divers objets que Cléander traite dans sa correspondance avec les ministres Mégabyze et Gobryas.

Dans ses lettres au mage Smerdis, à son frère Hyppias, à Artaphernes, Hydaspes, Orsames, et plusieurs autres hommes du plus haut rang à la cour de Perse, Cléander parle de tout ce qui peut intéresser un observateur attentif et savant.

Les divers cultes de la Grèce, ses temples, ses oracles, ses intentions religieuses, politiques et morales, ses philosophes, ses historiens, ses poëtes, son théâtre, ses usages, ses mœurs, ses arts, ses mouumens; rien n'est oublié : tout est raconté avec cette rapidité qui permet de tout dire. On entrevoit toujours suffisamment ce qu'il serait trop long de répéter avec tous les détails dont on a tant grossi les livres qui ont été écrits sur ce sujet.

Quelques conversations de Cléander avec Socrate, Eurypide, Alcibiade, Thucydide, Aspasie, Aristophane, etc. s'entremêlent sans confusion, sans aucune apparence de désordre, avec les détails de la politique. Le tableau intérieur de la magnificence de la cour de Perse, la dignité de ses ministres, leurs hautes vues pleines d'avenir, l'ordre sévère et constamment soutenu dans toutes leurs opérations politiques, contrastent avec le gouvernement d'Athènes. On juge mieux les étonnans succès que ce peuple admirable devait plutôt à ces grands hommes, qu'aux vastes et durables conceptions d'une politique

sage, dont les projets et les résultats se perpétuent.

Les lettres écrites par Cratippus, ses observations sur les lois de Lycurgue, ses institutions, les usages et les mœurs des lacédémoniens, n'offrent pas des oppositions moins piquantes et moins instructives que celles qui résultent des lettres écrites d'Athènes, d'Olympie, de Corinthe, de Delphes, de l'île de Salamine, de Suse, d'Ecbatane, de Sardes, de Babylone et de Persépolis. La correspondance de Cratippus complète, à l'égard de la Grèce, les deux premières parties du plan des Lettres Athéniennes, comme les lettres du mage Smerdis achèvent le tableau de la Perse à cette grande époque.

La troisième partie du plan se trouve développée dans les lettres d'Orsames, écrites de Saba, de Thèbes, de Syène, d'Héliopolis, de Memphis, de Bubastus, de Saïs; elles offrent tous les détails instructifs d'un voyage en Egypte, dans ces tems si loin de nous, et dont Hérodote a écrit l'histoire. On voit ces monumens imposans chargés de siècles écoulés, et dont la durée majestueuse frappera encore d'étonnement les siècles à venir. On est transporté au milieu de ce peuple étonnant qui les éleva. On voyage avec les philosophes grecs dans cette contrée célèbre par tant de souvenirs antiques, et illustrée encore par des souvenirs plus récens On retrouve ces

villes immenses, ravagées par la conquête, rebâties plusieurs fois avec leurs débris dispersés, et aujourd'hui anéanties par le tems. On converse avec ces hommes à qui l'on doit l'origine et les progrès de toutes les sciences et de tous les arts qui n'existent maintenant que dans des contrées qu'ils ne connaissaient pas.

Ces pyramides, ces antiques carrières de mains d'hommes, immortels objets d'admiration et de doutes qu'on n'éclaircira jamais; ces temples, ce culte, ces prêtres, ces colléges, ces hiéroglyphes, ces colonnes mystérieuses, ces mœurs, ces lois, ces usages, cette renommée d'un pays presque effacé du globe, tout ce qui est perdu sous des conjectures et des siècles, semble être le simple récit d'un voyageur qui écrit aujourd'hui ce qu'il vit hier.

Il est impossible, dira-t-on peut-être, de remplir des intentions aussi vastes, dans un ouvrage aussi peu étendu. Cette objection a quelque poids, lorsqu'on considère la prodigieuse quantité de volumes qui ont été écrits sur ces divers sujets; mais c'est précisément l'abondance des détails connus, qui en nécessite enfin le choix, et de sages recherches en diminuent le nombre. Il faut que tout soit connu, pour arriver au point où l'on peut ne dire que ce qui mérite de d'être.

On trouvera sans doute dans Thucydide, Plutarque, Hérodote, Pausanias, Strabon, etc., beaucoup de faits qu'on chercherait envain dans les Lettres Athéniennes ; mais étaient-ils nécesaires pour achever le tableau comparé de la Grèce, de la Perse et de l'Egypte, à cette époque ? Ce qu'on trouve ici ne suffit-il pas pour en donner une idée complète ? Pourra-t-on indiquer, dans ces autres ouvrages, sans le trouver dans les Lettres Athéniennes, un évènement important, un fait essentiel, une observation utile, l'examen de quelques vérités qui intéressent les mœurs, les sciences, les arts, les grands hommes de ce tems ? Enfin cette partie de l'histoire de trois peuples célèbres, se trouve dans les Lettres Athéniennes ; et ce qui n'y est pas, est trop connu ou ne mérite pas assez de l'être.

La forme épistolaire donnée à cet ouvrage, facilitait encore les moyens d'abréger ce qu'il fallait dire, ou de supprimer ce qui n'était pas nécessaire. Celui qui écrit une histoire est entraîné par son sujet ; la moindre interruption dans les récits est une lacune, et souvent, pour la remplir, il faut qu'il ajoute des conjectures vraisemblables à des faits connus. Mais toutes les parties du sujet sont suffisamment indiquées par une correspondance ; il n'est pas nécessaire

qu'elles se succèdent dans un ordre invariable, il suffit qu'elles existent. On peut quitter ce sujet dans un point, le reprendre dans un autre, revenir sur ce qui a été dit, se retrouver près du but qu'on se propose. Cette indépendance dans les moyens qui tiennent à la forme épistolaire, rend encore plus nécessaire la construction régulière qui doit résulter du plan général. Il faut que l'ordre, la méthode qui semblent ne pas exister dans ce qu'on lit, se retrouvent ensuite dans le souvenir de ce qu'on a lu, et ne pas perdre de vue ce précepte d'Horace :

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Il me semble qu'on trouvera dans les Lettres Athéniennes, ce mérite si rare de la libre irrégularité des détails, jointe à l'ordre le plus parfait dans les résultats. Puisse le succès qu'elles ont en Angleterre, assurer celui que je voudrais qu'elles eussent en France ! « Les traductions, « dit M. de Voltaire, augmentent les fautes « d'un ouvrage, et en gâtent les beautés ». La mienne ne sera pas sans doute à l'abri de ce reproche ; et ceux qui exigent, ainsi que cet ancien professeur dont parle Boileau, que l'on rende l'idée de chaque mot, ce qui est assurément la manière de traduire le moins exactement possi-

ble, ne manqueront pas de blâmer cette indépendance avec laquelle je me suis permis de m'attacher plus à l'esprit du texte qu'à la traduction toujours littérale des phrases qui souvent l'affaiblissent et l'altèrent.

La Harpe a dit : « Je ne connais que deux « règles indispensables dans toute traduction : « de bien rendre le sens de l'auteur, et de lui « conserver son caractère. Il ne faut pas traduire « Cicéron dans le style de Sénèque, ni Sénèque « dans le style de Cicéron. Tout le reste dépend « absolument du talent et du goût de celui qui « traduit ; et les applications sont trop nom- « breuses et trop arbitraires, pour les embrasser « dans la généralité des préceptes ».

Enfin, si l'espace de tems employé à un travail quelconque doit servir à faire mieux apprécier l'ouvrage qui en résulte, je puis avoir quelques espérances de succès, puisque j'ai traduit deux fois les Lettres Athéniennes. Ma première traduction était littérale, et je me trouve heureux qu'elle n'ait pas été imprimée; ma seconde est plus indépendante, et je la crois plus exacte, j'y ai mis plus de soins et de tems, et il me semble que j'ai mieux imité l'ouvrage original que je ne l'avais traduit. Si les auteurs anglais eussent écrit en français, j'ose penser qu'ils auraient senti la nécessité de suivre cette méthode,

pour se conformer au génie de notre langue, et ne pas affaiblir les principaux avantages qui caractérisent les Lettres Athéniennes, et les mettent au nombre des ouvrages qu'on estime le plus en Angleterre.

VILLETERQUE.

Noms des Auteurs anglais dont les lettres initiales se trouvent à la fin de chacune des lettres de cette correspondance.

MM.	P. York, comte de Hardwicke,	P.
	Charles Yorke,	C.
	Rooke,	R.
	Green,	G.
	Daniel Wray,	W.
	Heberden,	E.
	Henri Coventry,	O.
	Lawry,	L.
M.e	C. Talbot,	T.
	Birch,	B.
	Salter,	S.

AVIS AU RELIEUR.

TOME I.

ALCIBIADE, Page 121
PÉRICLÈS, 225
HÉRODOTE, 247
THUCYDIDE, 278
SOCRATE, 309

TOME II.

ARISTOPHANE, 81
SOPHOCLE, 223
DÉMOCRITE, 306

TOME III.

ASPASIE, 134
HIPPOCRATE, 201
NICIAS, 251

TOME IV.

EURIPIDE, 16
CARTE DE LA GRÈCE, A LA FIN.

LETTRES ATHENIENNES.

SECONDE ANNÉE DE LA 87.e OLYMPIADE, PREMIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE PREMIÈRE.

CLÉANDER, à GOBRYAS, ministre d'Artaxerxès, roi de Perse.

Athènes.

UN vaisseau éphésien, prêt à mettre à la voile, vous portera ces premières dépêches. Je n'ai pas voulu laisser échapper cette occasion inespérée, et je vous adresse quelques détails préliminaires sur mon arrivée à Athènes, les formalités proscrites aux étrangers qui veulent y

séjourner, et les précautions plus particulières que les motifs secrets de ma résidence rendaient indispensables. J'y joindrai le sommaire de quelques événemens qui ne vous sont pas inconnus, mais qui me semblent devoir être placés ici pour donner à ma correspondance plus de suite, de régularité et d'ensemble.

Mon frère, négociant à Ephèse, ne négligera rien pour faire parvenir avec toute sûreté mes lettres à Artaphernes, gouverneur de Sardes; il a reçu des ordres pour le départ exact et prompt des courriers chargés de les remettre aux ministres de la cour de Perse.

Les étrangers qui veulent demeurer ici, doivent être admis par l'aréopage, se faire inscrire sur le registre public et choisir un patron. J'ai à peine eu le tems de terminer tout ce qui est relatif à ma résidence, et je ne puis encore vous parler des affaires publiques que d'après des rapports incertains. Le con-

seil de Perse n'ignore pas sans doute que tout annonce ici une guerre prochaine entre les athéniens et les lacédémoniens ; ceux-ci se plaignent de quelques injustices commises envers leurs alliés : tel est le prétexte connu de ces divisions. Je vais vous soumettre quelques observations sur leur origine, leur résultat actuel, et celui qu'on doit en attendre.

Les habitans de Corcyre eurent quelques contestations avec ceux de Corinthe, au sujet d'Epidamne, qui est une colonie corcyréenne sur les côtes de l'Illyrie. Se trouvant hors d'état de résister aux corinthiens, ils envoyèrent à Athènes des ambassadeurs chargés d'y conclure un traité d'alliance : ceux de Corinthe s'y opposèrent fortement, et dans la première assemblée du peuple, la demande des corcyréens fut rejetée ; mais enfin l'opinion de Périclès prévalut, et le traité fut conclu. Athènes accorda aux habitans de Corcyre, dix galères qui

eurent l'ordre de protéger leurs possessions, mais sans attaquer les corinthiens. Un combat eut lieu, et des deux côtés on prétendait avoir obtenu la victoire.

A cette époque, Protidée, ville tributaire d'Athenes, se révolta. Corinthe, dont Protidée est une colonie, fit partir des troupes pour la défendre contre l'armée athénienne qui l'assiégeait. En même tems, les corinthiens, de concert avec leurs alliés, envoyèrent des ambassadeurs à Sparte. Athènes, disaient-ils, avait rompu les traités, en accordant des secours aux habitans de Corcyre, et en se permettant d'interdire toute espece de commerce avec Mégare. Les lacédémoniens, entraînés par les conseils violens de l'éphore Sthenelaïdas, décidèrent, après de longs débats et malgré les remontrances de leur roi, Archidamus, que les athéniens ayant violé le pacte d'union, ils exigeaient d'eux la levée du siége de Protidée et le rapport

du décret contre Mégare. Les athéniens déclarèrent qu'ils consentaient à faire quelques sacrifices au désir de conserver la paix, si de son côté Sparte ne se refusait pas aux conditions raisonnables qui lui seraient proposées; et après avoir offert de s'en rapporter à des arbitres, ils terminèrent leur réponse en assurant les lacédémoniens, que, dans le cas même où ces ouvertures pacifiques seraient rejetées, ils ne commenceraient pas les hostilités, mais qu'ils se défendraient avec vigueur, s'ils étaient attaqués.

Il est évident qu'une rupture violente doit bientôt éclater. On vient d'apprendre par un courrier arrivé la nuit dernière de Platée, ville de la Béotie et alliée d'Athènes, que les thébains, qui, ainsi que les autres états du Péloponèse, sont les alliés de Lacédémone, s'étaient par trahison introduits dans cette place et s'en étaient emparés; mais les platéens, profitant des avantages de la nuit, les

avaient attaqués et taillés en pièces, à l'exception de deux cents thébains qu'ils avaient faits prisonniers. Ce jour même, le peuple d'Athènes, dans une assemblée convoquée à ce sujet, décréta qu'on enverrait des secours aux habitans de Platée et des courriers aux alliés, pour les prévenir de ce qui venait de se passer. On répand, dans ce moment, le bruit que les spartiates et leurs alliés rassemblent leurs forces à l'isthme de Corinthe.

Les opinions du peuple varient beaucoup sur les causes de cette guerre. Le parti opposé à Périclès dit que c'est pour son intérêt seul que la Grèce est en feu, et qu'il ne veut que retarder ainsi l'examen des comptes qu'il doit rendre. On répand contre lui des libelles d'une grande hardiesse, et au théâtre on l'accable de reproches. Il supporte tous ces désagrémens avec un calme étonnant. Telle est l'inconstance impatiente et séditieuse des athéniens, que le moindre

revers dans les mesures sages qu'on vient de prendre, suffirait pour faire perdre à Périclès le pouvoir dont il jouit encore. On remarque aussi que la Perse peut tirer un grand parti de ces divisions; que son intérêt est de les accroître, et qu'elle parviendra ainsi à se venger complètement de la défaite de Salamine et des conditions honteuses du traité de paix fait avec Cimon.

Que vous êtes heureux, illustre ministre, de ne pas dépendre de l'inquiète bienveillance d'un peuple frivole et séditieux, mais de la sagesse d'un roi qui sait apprécier les conseils qu'on lui donne, non par le succès, mais par l'intention. Sa conduite prudente, inspirée par le grand Oromasde, parvient toujours, en réprimant les indiscrètes et dangereuses clameurs des factions, à ne laisser entendre, dans toute l'étendue de l'empire, que la voix de la confiance générale et de la paix.

P.

LETTRE II.

Cléander, à Hippias, son frère, négociant à Ephèse.

Athènes.

Mon voyage d'Ephèse à Athènes fut tres-agréable. Ma curiosité semblait s'accroître encore en approchant d'une ville renommée par la sagesse de ses lois, les hommes illustres qu'elle a produits, les superbes édifices qui l'embellissent, et les obstacles insurmontables qu'elle a souvent opposés aux plus grands efforts de l'empire persan. C'est bien avec raison qu'elle est regardée comme la barrière de la Grèce.

L'entrée du Pyrée frappe d'admiration. Le nombre prodigieux de vaisseaux de guerre et de commerce, l'activité des travaux, la foule des marchands et des officiers de marine qui traversent sans cesse l'intervalle qui

sépare la ville du port, le bruit des chantiers, la variété des objets, l'ordre qui règne au milieu de ce tumulte, cette scène riche et brillante, ce mouvement continuel offrent aux étrangers un spectacle nouveau et toujours intéressant. Votre ancien hôte, Philémon, est mon patron; c'est un zélé républicain et il est très-considéré. Il a des connaissances étendues. Sa longue expérience et ses sages avis me seront utiles dans mes recherches sur la constitution et les relations extérieures d'Athènes.

Tandis que, placé au milieu des agitations de la Grèce, mon devoir est d'en observer les causes et d'en accroître les dangers; le vôtre, et il peut avoir des résultats plus prompts et plus utiles, est de mettre à profit tous ces avantages d'un commerce immense, qui vous rendent le négociant le plus opulent de l'empire, pour faire naître parmi les athéniens ce goût ruineux des magnifiques superfluités dont l'habitude suit

de près le besoin. Appauvrissez leurs mœurs par toutes les richesses de ce luxe corrupteur, qui a eu une si funeste influence sur la postérité dégénérée du grand Cyrus. Adieu.

P.

LETTRE III.

CLÉANDER, à ARTAPHERNES, gouverneur de Sardes.

Athènes.

MA famille fut toujours honorée de votre protection, et c'est par vous que j'ai obtenu la place que j'occupe. Ma reconnaissance vous garantit la scrupuleuse exactitude de mes informations sur les mesures que je prends et les ordres que je reçois. C'est moins encore un devoir que je remplis, qu'un hommage que je vous rends. Avertissez Gobryas, dans vos prochaines lettres, que la guerre est enfin déclarée entre

les deux républiques de Lacédémone et d'Athènes. Celle-ci a refusé, par l'instigation de Périclès, de recevoir un héraut envoyé par Archidamus, roi de Sparte, pour proposer les dernières conditions du traité de paix. L'armée des alliés est de soixante mille hommes, et l'on s'attend chaque jour à apprendre qu'elle s'avance sur les frontières de l'Attique. Dans quelque tems, les listes exactes des forces de terre et de mer seront présentées à l'assemblée du peuple. Les troupes de terre des différentes armes se montent à trente et un mille huit cents hommes; mais leur flotte sur laquelle ils comptent principalement, peut aisément être portée à trois cents galères, dont une partie doit garder les côtes et ravager celles de l'ennemi, tandis que le reste lèvera des contributions sur les alliés, pour les besoins des armées.

La majorité des athéniens fut très-empressée d'adopter toutes ces mesures, dont le but était de ne leur laisser aucun

espoir de pacification; mais bientôt ils commencèrent à en redouter les suites. Périclès avait déclaré qu'ils ne pouvaient compter que sur leur flotte, parce que leur armée de terre n'était pas assez nombreuse pour garder la campagne contre les armées réunies du Péloponèse, et qu'il fallait, pendant cette invasion, abandonner, en les ravageant, les champs de l'Attique, et ne laisser aux ennemis aucun moyen d'y subsister. Ce conseil avait été suivi. La ville se remplissait d'habitans, qui avaient transporté leurs bestiaux dans les îles voisines et qui venaient chercher un asyle dans les maisons de leurs parens ou de ceux avec qui ils avaient quelques relations. Les autres, et ils étaient en grand nombre, s'établirent sur les places d'Athènes et dans les temples.

Cette mesure, quoique généralement approuvée, entraîne une foule d'inconvéniens et devient douloureusement pénible pour le plus grand nombre de

ceux qui, depuis l'invasion des Perses, avaient repris les douces et paisibles habitudes d'une existence heureuse et occupée; forcés d'abandonner encore leurs foyers, leurs dieux domestiques, ils se voient de nouveau condamnés à vivre au milieu des embarras, des fatigues, des inquiétudes, des dangers et du tumulte, inséparables de cette cruelle situation.

Périclès écoute et souffre les murmures bruyans, et séditieusement accusateurs de ceux qui le blâment. Il a une juste idée des moyens puissans qui lui restent, et il hâte les préparatifs et les travaux d'une flotte nombreuse, avec laquelle il se propose de faire une invasion dans le Péloponèse, et d'obliger ainsi les alliés de quitter le territoire de l'Attique. Des sacrifices solennels ont été offerts à tous les dieux protecteurs d'Athènes, pour obtenir leur appui contre les efforts de l'ennemi; mais vous savez, noble satrape, que le grand

Oromasde refuse quelquefois son assistance aux peuples qui font les plus magnifiques offrandes, et ne les accorde qu'à ceux qui les lui adressent avec les intentions les plus pures.

Cet appel religieux des athéniens à l'équité d'une providence toujours juste, peut honorer une guerre entreprise pour soutenir la gloire et l'indépendance de leur pays; mais si elle avait pour motif l'ambition et non pas une honorable défense, l'intérêt de quelques-uns et non la justice dûe à tous, ne mériteraient ils pas la plus sévère punition, ces hommes audacieux qui appellent la vengeance céleste sur ceux qu'ils attaquent; et les malheurs dont ils les menacent ne devraient-ils pas retomber sur leurs têtes? Adieu.

P.

LETTRE IV.

CLÉANDER, à MÉGABYZE, un des sept conseillers d'état du roi de Perse, et général de ses armées.

Athènes.

MES lettres aux ministres contenaient un résumé exact des commencemens de la guerre actuelle et des mesures qui, des deux côtés, ont été prises à cet égard. Vous ne vous contenterez pas de ces notes superficielles; vous voulez chercher, découvrir ou prévoir dans ces secrets de la politique, et ces constitutions des différens états, les dispositions apparentes des peuples, le génie de ceux qui les gouvernent, et leur conduite future, dont vous ne considérez les probabilités ou les résultats que dans ce qui peut intéresser la gloire de votre maître, le service de l'état, et le bonheur du peuple.

Lorsque des plénipotentiaires furent envoyés à Athènes par la cour de Perse, pour y conclure, après les victoires de Cimon, une paix malheureuse, vous prédîtes que si nous abandonnions les grecs à leurs dissentions, ils nous vengeraient. Votre prophétie s'accomplit. Les principaux états de la Grèce, dirigés par Athènes et Lacédémone, ont commencé une guerre qui, suivant toutes les apparences, sera longue, sanglante et désastreuse. Le ressentiment et l'ambition enflamment également les deux partis. Les athéniens veulent conserver l'autorité dont ils abusent, et les lacédémoniens recouvrer celles qu'ils ont perdue. Les forces navales des uns feront d'abord pencher la balance en leur faveur; l'infatigable activité des autres peut, dans la suite, rétablir au moins l'équilibre. Le luxe et la licence qui commencent à corrompre l'ancienne et énergique simplicité d'Athènes, doivent avec le tems, et

ces chances diverses inséparables d'une longue guerre, affaiblir leurs prétentions, décourager leur orgueil et ralentir leurs efforts. La patience, l'opiniâtreté, la discipline inflexible des lacédémoniens suppléeront aux forces qui leur manquent. Quoi qu'il en soit, les résultats désastreux de ces discordes civiles ne tarderont pas à prouver à la Grèce, que la Perse peut s'en féliciter, et doit ajouter sans cesse à l'embrâsement vengeur qu'ils ont eux-mêmes commencé, en accordant des secours au parti le plus faible, pour l'empêcher de succomber, et écraser ainsi tous les partis sous le poids alternatif et également ruineux de leurs défaites et de leurs victoires.

Si l'on se borne sagement à ces mesures, l'alliance du grand roi, apres avoir été trop long-tems l'objet des railleries insolentes et des mépris insupportables de toutes ces petites républiques, finira par être recherchée par

les plus considérables d'entr'elles; et ce respect qu'ils avaient l'orgueilleuse audace de refuser à sa personne sacrée, ils seront forcés de l'accorder avec soumission, même au moins puissant de ses satrapes. C'est ainsi que les perses, longtems regardés comme des barbares, seront enfin considérés par le parti qu'ils auront secouru, comme les libérateurs de la Grèce.

Périclès a désiré cette guerre, et lui seul la dirige. Ses ennemis en attribuent ouvertement les causes à son intérêt particulier, et cela est vraisemblable. Avant mon arrivée, plusieurs accusations violentes avaient été portées contre plusieurs de ses amis, entr'autres Phidias, Aspasie et Anaxagore. Phidias fut injustement condamné. Il ne parvint à sauver Aspasie que par ses larmes et les plus vives sollicitations; et il fut obligé d'éloigner Anaxagore.

Le parti opposé voulant accabler Périclès, obtint un décret qui l'obligeait à

rendre compte des deniers publics qui lui avaient été confiés. Tant de circonstances réunies lui ont fait sentir la nécessité d'allumer la guerre, pour dissiper ces nuages et donner à ses turbulens concitoyens des occupations plus importantes; mais il ne les laissera jamais se conduire à leur volonté; et pendant son administration, la paix ou la guerre sera toujours déterminée, non par les désirs capricieux d'une multitude opiniâtre, mais par les résolutions calmes de sa prudence et de son adroite politique. Sa grande habileté et sur-tout son éloquence admirable lui donnent une grande influence sur le peuple le plus difficile à gouverner. Une autre partie de sa conduite ne contribue pas peu à établir son autorité. Tous les revenus d'Athènes, qu'il a administrés pendant plusieurs années, ont été employés à rendre cette ville l'objet de l'admiration des étrangers, par la multitude et la magnificence de ses édifices; et personne

n'ignore que Périclès est à cet égard sans reproches. Pardonnez, sage Mégabyze, la longueur de cette lettre. Puissiez-vous être toujours l'appui du trône! puissiez-vous, à l'abri des orageuses adversités de la fortune et de l'inconstante faveur des cours, jouir long tems de ces hautes dignités, honorables récompenses de vos services et de vos talens! Adieu.

P.

LETTRE V.

CLÉANDER, à HYDASPES, premier chambellan du roi de Perse.

Athènes.

UN persan ne peut voir sans étonnement la liberté sans bornes qui règne ici dans les discours et les actions. Les conseils du roi de Perse sont impénétrables : on n'en découvre rien, jusqu'à ce qu'ils aient un plein effet; ici chaque

mesure est connue long-tems avant qu'elle soit mise à exécution, et examinée avec autant d'indépendance, dans les assemblées particulières que dans celles du peuple. Nous approchons de notre monarque avec tous les signes extérieurs d'une adoration profonde, et les hommages qu'on lui rend ont quelque chose d'aussi solennel que ceux qu'on offre à la divinité. A Athènes les premiers magistrats sont plus distingués par cette sorte d'acharnement avec lequel on les outrage, que par aucune marque d'autorité. Périclès lui-même est toujours l'objet de ces libelles scandaleux qui circulent dans la ville, ou qu'on représente sur les théâtres. Les acteurs mêmes y paraissent avec des masques qui ressemblent parfaitement à celui qu'ils veulent tourner en ridicule. La magnificence des perses se montre avec plus d'éclat dans leurs réunions ordinaires, que celle des athéniens dans leurs fêtes publiques. Les festins asia-

tiques sont remarquables par l'abondance, le faste, la prodigalité ; et ceux des grecs, par la simplicité variée des mets, et l'élégance soutenue de la conversation. Aussi un athénien me disait-il : nos repas plaisent encore le lendemain. On admire le goût et la grandeur asiatique dans les palais des princes et des satrapes ; les grecs à cet égard, ne se distinguent que dans les temples de leurs dieux et leurs édifices publics. Un noble persan ne croit pouvoir soutenir son rang que par la richesse de ses habits et le nombre de ses esclaves : ici le citoyen et l'esclave sont presque vêtus de même. L'athénien le plus riche, le personnage le plus considérable de la ville, ne rougit pas d'aller lui-même au marché. En Perse les yeux de tous sont tournés vers le souverain, et ils règlent leur conduite d'après la sienne. Dans les républiques libres de la Grece, les peuples sont des rois, et en ont plutôt les défauts que les

vertus. Ils sont, comme eux, insoucians, impérieux, sévères et obstinés.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent la différence des usages grecs et asiatiques; j'en ajouterai d'autres, à mesure qu'ils se présenteront. Ne me laissez pas ignorer les nouvelles de la cour, ainsi que les autres. Pour un homme éloigné de son pays, les détails les moins importans ont encore un grand intérêt, lorsqu'ils ramènent sa pensée vers sa patrie et ses amis. Adieu.

P.

LETTRE VI.

GOBRYAS, premier ministre du roi de Perse, à CLÉANDER à Athènes.

Ecbatane.

LE conseil satisfait de votre exactitude éclairée et des observations contenues dans vos dépêches, a voulu qu'elles fussent déposées dans les ar-

chives de l'empire. Notre grand monarque a daigné les honorer de son attention, et m'ordonne de vous assurer de sa faveur. Cléander, je n'en doute pas, tant de marques de bienveillance vous inspireront encore un nouveau courage et un désir plus ardent de surmonter les obstacles et de braver tous les dangers de votre place, pour servir avec succès un prince dont l'influence bienfaisante, comme les rayons de Mithras, se répand sur toutes les parties de ce vaste empire.

Vos lettres doivent plaire à tous les vrais persans. Il est évident qu'Arimanius condamne les fils de la Grèce à une ruine inévitable. Il allume parmi eux le feu dévastateur des discordes civiles: puisse cet être maudit, l'origine du mal, appaisé par les malheurs qui sont tombés sur le royaume de Cyrus, exercer à l'avenir son funeste pouvoir contre nos ennemis, armer non-seulement les grecs contre eux-mêmes, mais étendre

le souffle empesté du mécontentement et de la sédition sur chacun de leurs états !

Je vois, par vos lettres, qu'un parti considérable montre une vive opposition aux mesures de Périclès, et je ne doute pas que le cours d'une guerre longue et dispendieuse ne donne à ce parti des occasions fréquentes et favorables, pour affaiblir l'influence du grand homme sur ce peuple factieux et obstiné. Le plus grand service que vous puissiez rendre, c'est de fomenter et d'encourager tous les projets de le perdre; je ne puis rien souhaiter de plus désastreux aux athéniens, que de voir Périclès accablé sous l'injustice qui proscrivit Thémistocle, et forcé de chercher parmi des étrangers cette estime et cette affection qui lui seraient refusées par ses ingrats concitoyens. Joignez à vos lettres quelques observations sur les constitutions des divers états de la Grèce, les coutumes des peuples, et

les caractères de ceux qui les gouvernent. Nous serons bientôt obligés de prendre une part active dans leurs querelles, et de semblables informations nous sont nécessaires. Continuez à mériter la confiance et l'estime que vous avez obtenues. Adieu.

P.

LETTRE VII.

Hydaspes, à Cléander.

Ecbatane.

La peste qui a causé de si grands ravages, a presque abandonné nos contrées. Quoique de telles calamités, lorsqu'elles sont récentes, donnent aux plus insoucians de courts instans de réflexion pénible, cependant on remarque assez communément qu'elles ne sont pas plutôt éloignées que l'impression s'en efface; on n'en redoute plus même le souvenir,

et l'on court avec plus d'ardeur à ses anciens plaisirs. C'est ce qui arrive dans ce moment. Jamais la cour de Perse ne fut plus magnifique ; jamais on ne porta plus loin toutes les extravagances du luxe.

Nous avons dernièrement célébré les noces d'Araspes, grand satrape de la Bactriane, avec Artaminta, la fille du gouverneur de Sardes. Elle est la plus belle femme de la cour et la favorite de l'impératrice. Pour ajouter encore à la magnificence de cette cérémonie, elle a eu lieu dans les jardins du roi. Les beautés de la nature, dans cette délicieuse saison, ne suffisaient pas, sans doute, pour enivrer chacun de nos sens. On avait élevé une colonnade magnifique dans le milieu de la grande plaine du parc, et elle environnait un superbe pavillon où l'on montait par plusieurs degrés, surmontés d'un dais brodé de la manière la plus riche, en soie et en or. Le suprême monarque de l'Orient était assis

sur un trône élevé et éblouissant de pierreries [1]. A côté de lui était la reine. Les cérémonies nuptiales commencèrent, et l'heureux Araspes reçut la main de la belle Artaminta. Les satrapes les plus distingués entouraient le trône, et le reste du pompeux cortège restait au-dessous à une humble et respectueuse distance. On se rendit ensuite dans une autre partie du jardin, où le festin était préparé avec une égale magnificence.

Je ne vous parlerai pas des mets recherchés qui furent servis, et des vêtemens somptueux de ceux qui faisaient l'ornement de cette fête. Vous n'apprendriez pas avec plaisir que nos jeunes persans, sur lesquels se fondent toutes nos espérances pour le soutien

[1] *Ἐν γε μὲν τῷ δείπνῳ οὐκ ἀριθμῶν αὐτοῖς οὐδ' ἂν τῶν δένδρων, οὐδ' ἂν πετρῶν] τινων ἀλλ' ἐν ταύταις ἑστίαις τινὰς ἀνθρώπους μηχανώμενοι αὐτοῖς παρεσκεύασε.*

Xenoph. *de Inst. Cyri. lib.* VIII. Hérod. *lib.* IX.

de la monarchie, montraient plus de recherches dans leurs toilettes, que les plus coquettes des femmes de la cour.[1] On remarquait un soin tout particulier dans le choix de leurs parfums. Leurs cheveux étaient frisés artistement, et ils n'avaient pas négligé d'animer leur teint avec des eaux artificielles et tous les comestiques de l'élégance la plus délicate. Au milieu d'eux on remarquait le jeune Orsames, fils d'Artæus, président d'une cour de justice et parent d'Artaminta. Son habit était à la vérité très-riche; mais ses grâces sans affectation, ses manières nobles et modestes, son maintien gracieux et décent donnaient à ses actions, à ses discours, à sa physionomie un air simple et mâle, dont le contraste avec le ton efféminé de nos jeunes courtisans les rendait encore plus ridicules.

[1] Xenoph. *de Inst. Cyri. lib.* VIII. Hérod. *lib.* IX.

Orsames paraît être naturellement et par habitude, porté à la vertu, et à ces qualités recommandables par lesquelles l'éducation persane était autrefois si renommée. Il a la louable ambition de s'instruire et de connaître les arts, les sciences et les lois des autres nations. Il se dispose, dans ce moment, à faire le voyage de l'Egypte et de la Grèce, et désire que je vous le recommande. Il a le projet de vous écrire des divers lieux où il séjournera, et avant d'arriver à Athènes, il aura l'avantage d'en connaître, par vous, les usages et les mœurs, si, comme je le lui ai fait espérer, vous acceptez la correspondance qu'il vous propose.

Je voulais vous raconter la suite de cette fête des noces; mais en vérité, Cléander, il serait aussi ennuyeux pour vous d'entendre ces détails, et pour moi de me les rappeler, qu'il me l'a été d'en être le témoin. Le récit le plus brillant de ces pompeuses et fati-

gantes cérémonies en est toujours la critique la plus sévère ; et j'avais, ce me semble, assez bien commencé pour être dispensé de continuer.

L.

LETTRE VIII.

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

Depuis mes dernières lettres la guerre se continue ; mais ses résultats ont été moins importans que ses préparatifs ne semblaient l'annoncer.

L'armée des alliés, commandée par Archidamus, roi de Sparte, s'avança jusqu'aux frontières de l'Attique et entreprit le siége d'OEnoe ; mais les diverses attaques n'ayant point eu de succès, le siége fut levé. L'armée pénétra dans l'intérieur et établit son camp près d'Acharnæ, ville sans défense et qui n'est

qu'à soixante stades d'Athènes. Irrités de la hardiesse de l'ennemi et vivement affligés de voir leurs possessions ravagées sous leurs yeux, les athéniens voulaient sortir de leurs murailles et demandaient une bataille ; mais Périclès, résistant avec une égale prudence à leurs désirs pressans et aux audacieuses railleries de ses ennemis qui l'accusaient de faiblesse et d'imprévoyance, persista dans ses refus ; il ne voulut pas compromettre le salut d'Athènes par une action aussi hasardeuse, et dont les chances les plus favorables ne pouvaient, dans ce moment, être que nuisibles. C'est ainsi qu'au milieu de la tempête un pilote habile, rassuré par sa longue expérience, ne fait aucune attention aux cris et aux menaces des passagers effrayés ou ignorans.

On ne voit pas sans une surprise mêlée d'admiration, un seul homme non-seulement s'opposer aux volontés opiniâtres et séditieuses d'un peuple vio-

lent et mutiné qui tient les rênes du gouvernement, mais encore parvenir, avec une adresse profonde, à l'éloigner des assemblées où il est appelé, et l'empêcher ainsi de prendre des résolutions désespérées, dans cet état d'effervescence et de révolte, dont il prévoit les dangers. Cependant, pour ne pas perdre la confiance des athéniens et opérer en même tems une diversion dans les projets de l'ennemi, il ordonna le départ d'une escadre de cent galères avec des troupes de débarquement, qui ravagèrent les côtes du Péloponèse et de la Laconie, et contraignirent ainsi les troupes des alliés de se retirer pour les défendre.

Aussitôt après, les athéniens armèrent cent autres galères destinées à les protéger contre toute invasion de l'ennemi du côté de la mer, et disposèrent, dans la même vue, de mille talens, dont ils décidèrent que, sous aucun prétexte, l'emploi ne pourrait être dirigé vers un

autre objet. Vous aurez une juste idée du théâtre de la guerre, quand vous saurez qu'il s'étend jusque dans la Thrace, où les athéniens assiégent Potidée, dont les habitans, à l'instigation des corinthiens, leurs fondateurs, se sont révoltés, en même tems que ceux de Chalcis et de Botiæa. Ils étaient soutenus par Perdiccas, roi de Macédoine; mais j'apprends à l'instant qu'il vient de se réunir aux athéniens, par la médiation de Sitalcès, et qu'il a promis de marcher avec Phormio, général athénien, contre les chalcidéens.

Je ne veux pas fatiguer votre patience par l'ennuyeuse relation de quelques événemens qui n'ont aucune importance; mais au milieu de ce silence des faits, je crois pouvoir hasarder quelques réflexions sur les motifs de la conduite de Périclès. N'y remarquez-vous pas plus de timidité que de prudence? Mais il a sans doute pensé qu'il était sage de ne considérer que l'extrême danger

d'ouvrir la campagne contre une armée plus nombreuse que celle des athéniens, dont une seule défaite ruinerait entièrement les espérances Les avantages d'une victoire ne balanceraient pas les risques qu'il faudrait courir. Le Péloponèse peut aisément réparer les pertes de l'armée vaincue; il n'en serait pas de même pour les athéniens.

Le chef du parti opposé à Périclès est Cléon, fils d'un corroyeur. Cet homme, d'un caractère audacieux et violent, n'a aucun des talens qui conviennent à un homme d'état, et ses moyens de popularité rendent cet entreprenant démagogue plus dangereux qu'il ne peut être utile. Il est cependant à croire que Périclès ne redoute nullement les efforts de Cléon, puisque par son pouvoir et son influence sur les athéniens, il est parvenu à faire bannir Cimon et Thucidide.

J'apprends avec douleur que l'Asie, déjà affaiblie par les suites funestes d'une

guerre désastreuse, est encore dévastée par une maladie contagieuse dont les immenses ravages s'étendent de la cabane du laboureur jusqu'au palais des rois. Puissent ces châtimens des dieux, ces fléaux terribles et avertisseurs, nous arracher à nos vices plus dangereux encore, corriger nos mœurs, et faire renaître l'antique simplicité et les vertus mâles de nos ancêtres! Une puissance étendue ne peut se conserver que par les moyens qui l'ont établie. Pardonnez ma franchise, sage ministre; elle est la preuve de la sincérité de mes vœux.

P.

LETTRE IX.

Hyppias, à Cléander à Athènes.

Ecbatane.

Je suis à Ecbatane depuis quelques jours, mon cher frère, et j'y suis venu moins pour mes affaires que pour mon

amusement; cependant j'ai eu l'occasion de faire quelques observations dont je veux vous communiquer le résultat. Nous avons souvent gémi de l'insouciance du ministère persan, sur les avantages qu'il pourrait tirer du commerce. Trois circonstances importantes semblent ajouter aux vices nombreux de l'administration à cet égard, et nous laisser peu d'espérance. Dans tous les grands préparatifs de guerre du roi de Perse contre la Grèce, ils ont toujours employé les vaisseaux de la Phénicie, de Chypre et de la Cilicie.

Le second obstacle à leur commerce se trouve dans le dernier traité qu'ils ont fait avec Athènes; un des articles est ainsi conçu : « Les vaisseaux persans « n'entreront pas dans les mers qui s'é- « tendent depuis le Pont-Euxin jus- « qu'aux côtes de la Pamphylie, et les « troupes s'arrêteront à trois jours de « marche de ces mers. » Mais l'obstacle le plus étonnant est celui qui résulte

des cataractes que les perses ont élevées sur le Tygre et l'Euphrate, pour rompre le cours régulier de ces fleuves et en rendre la navigation difficile. Ils prétendent que ces cataractes préviennent les entreprises d'un ennemi qui voudrait tenter quelque invasion par ces grands fleuves; mais cette crainte est aussi ridicule que la précaution est absurde.

Depuis mon arrivée à Ecbatane, j'ai fréquemment représenté aux ministres combien il serait important de détruire ces cataractes, et j'espère que mes observations seront écoutées. Je dois la manière dont j'ai été reçu ici, et les agrémens que j'y rencontre, aux recommandations dont le gouverneur de Sardes m'a honoré; mais vous ne connaissez pas Ecbatane, et vous désirez sans doute quelques détails sur cette ville.

Ecbatane, capitale de la Médie, fut anciennement la résidence des rois

mèdes, comme elle est aujourd'hui celle des rois de Perse. Sa situation est agréable ; peu éloignée du mont Orontes, elle est dans une contrée si belle qu'on lui a donné le nom de *Jardin de la Perse*.

La ville est enceinte de sept murailles graduellement élevées les unes au-dessus des autres. Le palais et le trésor royal sont bâtis dans le dernier cercle formé par le septième mur, et qui est distingué par une couleur d'or. Ecbatane a l'avantage d'être environnée de plaines vastes ; dans celles de Nysa sont les haras du roi, où l'on compte cinquante mille chevaux. Ces plaines sont bornées d'un côté par le mont Orontes, et de l'autre par une immense forêt qui laisse apercevoir au milieu de ses grands arbres les nombreuses maisons de campagne des nobles persans. Il est inutile de vous parler de la solennité d'une audience du grand roi, de la magnificence des princes du sang et des satrapes, de la pompe et du luxe

éblouissant de son cortège quand il paraît en public. Ce serait oublier que vous connaissez la splendeur de cette cour. Aussitôt qu'elle retournera à Suse, où elle réside pendant l'hiver, j'irai reprendre à Ephèse mon ancienne manière de vivre, sans regretter les plaisirs dont je jouis ici, et sans me ressentir de l'air de dissimulation qu'on y respire : c'est du moins toujours avec vérité que je vous assurerai de mes plus tendres affections.

P.

LETTRE X.

ORSAMES, à CLEANDER.

Babylone.

HYDASPES vous a dit combien je désirais avoir avec vous une correspondance pendant mes voyages. Ma première lettre, datée de Babylone, contiendra

peut-être quelques particularités qui vous intéresseront.

Babylone, élevée sur les ruines de Ninive, etait destinée à faire oublier, par sa magnificence, cette fameuse capitale de l'ancien empire des assyriens, comme la gloire de son fondateur surpassa celle de Ninus.

L'absence de la cour me permet d'examiner plus à loisir les admirables curiosités de cette ville. Les rues sont spacieuses. Les jardins, les promenades qu'on remarque dans chacun des quartiers de la ville, sont en si grand nombre et les maisons sont si éloignées les unes des autres, qu'on respire un air aussi pur qu'au milieu des champs.

Babylone réunit les avantages, les points de vue, les contrastes les plus opposés. On ne considère pas sans étonnement ces espaces considérables, occupés par des plaines et environnés de murs et de forteresses. Artabaze, gouverneur de cette ville, m'en fit par-

courir la vaste étendue, de la manière la plus agréable et sur ses murs mêmes. Nous en fîmes le tour dans un voyage qui dura deux jours.

Si les efforts humains pouvaient résister aux décrets de la destinée, ou de ce pouvoir régulateur qui gouverne le monde et qui avait ordonné l'établissement du glorieux empire de Cyrus, on peut penser que cette ville, défendue par des portes d'airain et entourée de ces prodigieuses murailles, eût résisté à tous les efforts des perses; mais ce que l'assyrien avait regardé comme la protection de ses étonnans travaux, en fut la perte. Lorsque Nabucodonosor eut terminé ces magnifiques ouvrages[1], il prédit qu'en punition de son orgueil, Babylone serait pris; et les paroles qu'il prononça à cette occasion, conservées par les prêtres de Belus, furent trouvées long-tems après dans les archives

[1] Abydenus *ap. Euseb. præp.* l. IX. c. XLI.

de leur temple [1]. Ce fameux édifice fut très-endommagé par Xerxès, et il en enleva les vases, les trépieds sacrés et les riches statues des dieux de l'Assyrie. Les tours et les murs sont restés, mais on ne les répare pas, comme on en avait eu l'intention.

La curiosité m'a fait passer une après-midi sur le sommet d'une des tours de ce temple, et de là je contemplais avec admiration la scène imposante qui s'offrait à mes regards. Ici, un vaste espace couvert de superbes édifices; au-dessous de moi, l'ancien palais, qui a quatre milles de circonférence; et en face, sur le bord du fleuve, le palais nouveau, dont il serait impossible de faire la description, et dont l'étendue est deux fois plus considérable que celle du premier.

[1] Arrian. lib. VII. *dicit hoc templum à Xerxe subversum fuisse; sed Herodotus Xerxi diu superstes, cùm in templi hujus mentionem incidit, habet hæc verba:* Διὸς Βήλου ἱρὸν χαλκόπυλον, ἐὸν ἐς ἐμὲ τοῦτο ἔτι ἐὸν. Clio, c. 181.

C'est là que s'élèvent les jardins d'Amytis, qui semblent être suspendus dans les airs. La perfection est telle, qu'on n'aperçoit pas les supports de ces terrasses où l'on a transporté des arbres très-grands. Mais déjà les rayons du soleil commençaient à s'affaiblir dans les nuages du soir ; et lorsque ce superbe spectacle cessa pour nous, il s'en présenta un autre plus intéressant encore : nous admirâmes ces étoiles brillantes qui scintillaient sur la voûte azurée, dans l'absence du radieux Mithras.

Nous fûmes alors à l'observatoire, et nous y trouvâmes les sages qui commençaient leurs savantes observations. C'est à eux qu'il convient de nombrer, de nommer ces étoiles, d'observer leur lever, leur coucher, et de mesurer leurs cours par des règles invariables et des calculs certains. Elevé alors entre le ciel et la terre, au-dessus du désordre et du tourment des affaires humaines, je me croyais avec des êtres célestes, et

conversant avec eux, lorsqu'ils traversent les espaces de l'air dans leur course silencieuse. Combien la nature nous parut, dans ces momens, au-dessus des plus grandes merveilles de l'art! Quelle est immense et étonnante, bonne et infinie! J'étais muet de surprise et de ravissement. Je me prosternai et j'adorai l'éternel Oromasde. Combien, lorsqu'on les compare à ses œuvres sublimes, ils sont pitoyables et mesquins, les plus magnifiques travaux qui font la gloire de l'empire persan! Ils s'éloignent,— s'éloignent encore,— ils ont disparu.

L.

LETTRE XI.

CLEANDER, à OTANES, sur-intendant du palais du roi, etc.

Athènes.

ATHÈNES est divisée en deux parties; la ville haute et la ville basse; la première est la plus ancienne. Elle est en-

tièrement occupée par les édifices publics, tels que la citadelle, les temples, les cours de justice, etc. La ville basse, qui est gardée par un fort appelé *Munychia*, est percée d'un grand nombre de rues et communique aux deux ports par deux murailles d'une force imposante, et qui ont plus de quarante stades de longueur. Ils furent, ainsi que la citadelle, construits par Cimon et Thémistocle. Le tour entier de la ville serait au moins le voyage d'un jour. Les plus modérés à cet égard affirment qu'il est de cinq parasanges.

Si on voulait juger de la richesse et de la puissance d'un peuple d'après l'état actuel et la magnificence de cette ville, elles surpasseraient encore tout ce qui en a été dit jusqu'à présent. Un persan aurait quelque peine à croire que la capitale d'un peuple dont les possessions ne sont pas aussi étendues que celles de plusieurs satrapes d'un ordre inférieur, puisse égaler, par son étendue

et la beauté de ses édifices, la plus superbe des villes où réside le souverain de l'Asie.

Quant aux embellissemens, ils sont principalement dus aux soins et au génie de Périclès, qui, avec une ame grande et capable de tout exécuter, pense qu'il ne suffit pas d'agrandir cet état, et veut en même tems lui donner le plus grand éclat. Les récompenses, les encouragemens offerts aux artistes célèbres, les ont attirés ici de toutes les parties du monde. Leur nombre a bientôt excité parmi eux la plus vive émulation. Cela est au point qu'il serait difficile d'exprimer, quand on les a admirées, ou d'imaginer sans les avoir vues, les richesses, les beautés prodiguées dans quelques-uns de leurs principaux édifices. Ceux qui sont consacrés aux dieux, semblent être leur ouvrage même. La conception en est grande, le plan simple, l'exécution parfaite. Dans les détails, on admire moins l'éclat de l'or et des

pierres précieuses, que cette délicatesse exquise qui donnerait de la valeur aux matières les plus communes.

On distingue particulièrement le temple, appelé le *Parthenon*, dédié à Minerve, protectrice d'Athènes. Sa longueur est de cent cinquante coudées, et sa largeur de soixante-cinq. L'extérieur est embelli d'une colonnade superbe qui soutient les projections hardies de l'entablement le plus curieux. En entrant dans ce temple, j'éprouvai une émotion plus vive que celle de l'étonnement et de l'admiration, et je m'aperçus bientôt qu'elle devait naître de l'heureux choix des ornemens de chacune des parties du temple et de l'harmonie de toutes.

Il faut qu'il y ait un point fixe dans la perfection même. Pourquoi les édifices magnifiques de Babylone et le temple si célèbre de Diane, dont la ville d'Ephèse où je suis né, se glorifie, ne peuvent-ils nous plaire, quoiqu'ils fassent naître en nous la surprise et le besoin

de les admirer? C'est que si les artistes les plus habiles peuvent seuls connaître ce qui, dans les productions du génie, caractérise éssentiellement la grandeur et la majesté, chacun de nous est cependant en état de la sentir, lorsqu'elle atteint véritablement ce point juste et si difficile à saisir, dans la perfection raisonnée.

Heureux Périclès ! votre nom vivra à jamais dans la posterité la plus reculée, par ces monumens augustes. C'est le sentiment de cette vérité qui imposa silence aux clameurs de ses ennemis et aux murmures de ses concitoyens, lorsqu'il offrit de payer la dépense de tous ces édifices, si l'on consentait à lui en laisser exclusivement toute la gloire. Après le Parthenon, les plus remarquables de ces édifices sont ceux dédiés à Neptune, à Castor et Pollux et à Thésée; mais il en est un autre, l'Odéon, ou théâtre de musique, qui doit plaire particulièrement aux perses, lorsqu'ils

sauront qu'il est construit d'après le modèle de ce pavillon qui ombrage la tête sacrée du plus puissant monarque de l'univers.

Je n'essaierai pas dans ce moment de vous parler de tous les autres édifices et des chefs-d'œuvres de sculpture et de peinture qu'on rencontre dans chaque partie de cette superbe ville. Les statues sont sous la direction de Phidias, et il en est même un très-grand nombre de ce célèbre artiste: il mérite les encouragemens de notre grand monarque. Soutenu par la magnificence d'Artaxerxès, que ne pourrait-on attendre du génie de Phidias? Cependant cet homme admirable fut mis en prison, malgré la protection de Périclès : on l'y laissa même languir assez long-tems dans l'attente d'une mort prochaine : telle fut la récompense que cette ville ingrate accorda à ses longs et sublimes travaux.

Si les athéniens n'ont pas hésité à

imiter les barbares d'Asie (car c'est ainsi qu'ils nous appellent) dans un de leurs édifices, l'Odéon, vous ne dédaignerez pas, vous, savant Otanes, les arts qu'ils ont perfectionnés. Vous ne rougirez pas d'étudier les grands modèles offerts par ces maîtres dont on admirera toujours le génie et le goût, et qui les premiers ont prouvé la vérité de ces mots : « Ce qui est utile peut être grand, « et ce qui est magnifique doit encore « être utile. » Adieu.

R.

LETTRE XII.

CLÉANDER, à MEGABYZE, un des sept conseillers d'état du roi de Perse.

Athènes.

UNE des lois d'Athènes ordonne qu'à la fin de chaque campagne on célébrera les funérailles des citoyens morts en combattant pour la patrie, et que leurs

enfans seront élevés aux frais de la République. Cette cérémonie eut lieu, il y a quelques jours; et je vous avoue avec franchise, que je n'ai jamais été autant frappé de la magnificence et du luxe de la cour de Suse, que de l'ordre et de la simplicité de cette solennité républicaine.

Trois jours avant les funérailles, les ossemens des victimes de la guerre furent placés sous une tente dont les rideaux étaient levés, et tout le monde pouvait s'en approcher. Des fleurs étaient répandues autour de la tente, et chacun de ceux qui venaient offrir leur dernier hommage, en portait quelques-unes à la main, qu'il pouvait consacrer aux mânes de ceux qu'il regrettait particulièrement. Le quatrième jour, un cercueil de cyprès fut envoyé par chaque tribu, pour y renfermer les ossemens de ceux qui en étaient membres. A la suite de ces cercueils, il y en avait un autre vide et couvert, en mémoire de ceux dont on

n'avait pu trouver les dépouilles mortelles. Le convoi était suivi d'un grand nombre d'habitans et d'étrangers ; les parens des morts entouraient leurs cercueils, et l'extrême tristesse qu'on remarquait sur les visages de chacun, semblait être l'expression vraie des sentimens de tous.

Le lieu des sépultures, le Céramique, est situé hors de la ville. Le monument élevé à la valeur de ces citoyens, était orné de colonnes, de trophées, d'inscriptions, comme cela est d'usage pour les personnes les plus distinguées dont on veut honorer la mémoire. Cette cérémonie fut terminée par un discours ; Périclès était l'orateur. Je fus frappé du pouvoir étonnant de son éloquence entraînante, et j'admirai la force et la solidité de ses pensées, la grâce et la dignité de ses gestes, l'élégance inexprimable et imposante de cette oraison funèbre. C'est bien avec justice que ses concitoyens l'ont nommé l'orateur olym-

pien. La beauté de son organe, sa contenance noble, la mâle simplicité de ses vêtemens, ajoutaient encore à ce ton majestueux et solennel qui étonne, charme et captive ses auditeurs.

L'objet principal de son discours était de faire renaître le patriotisme dans l'ame de ses concitoyens, en célébrant le courage de ceux qui étaient morts en combattant pour leur pays. Lorsque les braves, leur dit-il, succombent, ils n'ont perdu qu'une existence dont la durée était bornée, et ils revivent à jamais dans les éloges immortels qu'ils reçoivent. Le monument élevé à leur gloire, les illustre moins encore que celui qui se conserve dans la mémoire des âges futurs. Toute la terre est un tombeau pour ceux qui ont mérité une haute renommée, et toutes les nations l'environnent. Les hommages qu'on leur doit sont moins dans les inscriptions et les trophées qu'on leur décerne, que dans les glorieux souvenirs transmis aux

générations qui se succèdent ; et ils assurent leur immortalité d'une manière plus certaine que des monumens périssables, et que rarement on renouvelle. Imitons donc ces hommes, en ne voyant le bonheur que dans la liberté, et la liberté dans la valeur.

Périclès saisit cette occasion de flatter les athéniens, en attribuant principalement la puissance de cet état à la prudence de leur conduite, à la sévérité de leur discipline militaire, à leur courage et aux succès de leurs armes. Il exalta la sagesse et l'indépendance de leur constitution, dont la protection, s'étendant également sur le pauvre et le riche, le faible et le puissant, n'avait égard qu'au mérite de chaque citoyen et assurait ses droits, sans aucune espèce de distinction arbitraire.

Ce discours terminé, Périclès descendit de la tribune et fut suivi jusque chez lui avec de nombreuses acclamations. Au sentiment de la douleur avait

succédé le bruit tumultueux des éloges qu'on donnait à ceux qu'on venait de pleurer. Ceux mêmes qui, leurs rivaux dans les champs de la gloire, avaient envié leur vie avec une sorte de haîne, honoraient leur mort avec la plus vive affection. Ils s'empressaient d'aider les veuves et les orphelins de ceux qu'ils avaient aimés; et l'état d'Athènes, avec la tendresse d'un parent, exprimait aux descendans de ses braves soldats, ces sentimens de reconnaissance dont il ne pouvait plus leur offrir l'hommage à eux-mêmes.

Cette coutume est si honorable et si parfaitement fondée sur les plus sages maximes d'une bonne politique, qu'il faut laisser à votre propre jugement le soin de déterminer si la constitution de Perse n'est pas trop défectueuse pour pouvoir l'adopter. Pardonnez la véhémence de cette expression; mais j'ose affirmer que rien ne tendrait plus fortement à ranimer les troupes efféminées

de l'Asie, à leur inspirer le noble désir d'imiter la valeur de leurs généreux ancêtres, que des récompenses et des encouragemens de cette nature. Essayons donc de surmonter la honte de devoir quelque chose d'utile à nos plus ardens ennemis. Quel est le soldat qui, certain que ses obsèques seront honorées par les regrets et les éloges de ses concitoyens, que ses amis rendront un hommage public et glorieux à sa mémoire, que ses enfans seront élevés par les soins d'un gouvernement reconnaissant et protecteur, hésitera un seul instant à exposer sa vie, quelque précieuse qu'elle lui soit, pour assurer sa propre réputation, le bonheur de sa famille et la prospérité de son pays?

Si cette coutume, sage Mégabyze, est jamais reçue parmi nous, elle établira le trône de notre souverain, non pas sur les fondemens incertains et fragiles de la pompe et du luxe, de la force et du pouvoir, de la dissimulation et de la

ruse, mais sur la popularité du prince et l'affection des sujets. Ces bases de l'autorité souveraine sont si puissantes, que le roi qui voudrait fonder sur elles sa puissance, régnerait par elles seules; ou il faudrait qu'il agît volontairement contre le bonheur de son peuple, les moyens de la raison, les vrais principes de la politique et le but de toute espèce de gouvernement. Adieu.

C.

LETTRE XIII.

CLÉANDER, à GOBRYAS, premier ministre d'Artaxerxès, roi de Perse.

Athènes.

LE gouvernement d'Athènes est populaire; cependant il semble que Solon, leur grand législateur, ait eu l'intention de tempérer l'inconstance et la violence de cette démocratie par quelques insti-

tutions aristocratiques. Il faut avoir un revenu fixé par la loi pour prétendre aux grandes magistratures. Solon donna une grande autorité à l'aréopage, et diminua beaucoup le pouvoir des neuf archontes. Vous savez que chacun d'eux a une attribution particulière. Par exemple, le premier donne un nom à l'année, juge les causes relatives aux donations et testamens, et surveille les théâtres.

Le sénat des cinq cents est composé de cinquante citoyens pris dans chacune des dix tribus. Personne ne peut y être admis avant l'âge de trente ans et sans avoir été soumis aux recherches les plus sévères sur sa moralité. Avant d'y prendre place, il s'engage, par un serment solennel, à se conformer aux lois. Chaque tribu préside pendant trente-cinq jours, et le sort décide à cet égard. Les présidens sont les prytanes, et ils nomment les proèdres, ou présidens de semaine. Le président du jour, appelé *l'épistate*, est un des proèdres; il est

chargé de la garde du grand sceau, des clefs de la citadelle et du trésor, et préside aussi les assemblées du peuple. Le décret du sénat, ratifié par le peuple, devient une loi. Si le peuple le rejette, il n'a de force que pour un an.

Si, pendant la session, quelques vaisseaux ont été construits, le peuple fait l'hommage d'une couronne. Les assemblées ordinaires du peuple ont lieu quatre fois en trente-cinq jours. Lorsque les questions sont importantes, on en affiche, quelques jours avant celui de l'assemblée, un abrégé clair et précis, dans toutes les places publiques. Le lieu où se tient l'assemblée (et c'est toujours la place du marché ou le grand carré près de la citadelle) est d'abord purifié par quelques cérémonies lustrales. Ensuite le crieur public fait une prière solennelle pour la prospérité de leurs conseils, et prononce une malédiction contre ceux qui tenteraient de proposer des choses contraires aux intérêts

de la République. Le président lui ordonne d'établir la question ou de répéter le décret du sénat, qu'il s'agit de confirmer ou de rejeter. Les plus anciens orateurs commencent les débats; les plus jeunes parlent ensuite : cependant personne n'a le droit de parler avant d'avoir trente ans, et l'on ne peut être admis dans ces assemblées, lorsqu'on est accusé d'un crime. La première de ces précautions a pour objet d'éviter les conseils précipités; la seconde, des avis dangereux.

Quand les débats sont terminés, le peuple vote en élevant les mains, et son opinion écrite et relue doit encore être confirmée par une seconde épreuve. On discute dans ces assemblées toutes les affaires relatives à la paix, à la guerre, à la religion ou à la police intérieure. On appelle aux jugemens du peuple de toutes les autres cours de justice, et même de l'aréopage, dont l'institution est attribuée par quelques-uns à

Solon, mais généralement à Cecrops, fondateur d'Athènes. L'aréopage est principalement composé des archontes qui ont quitté leurs places avec honneur; mais leur nombre n'est pas toujours le même. Il tient ses séances au Champ-de-Mars, et quand il juge des causes importantes, c'est pendant la nuit. Les membres de ce corps ont toujours mérité la plus grande considération par la pureté de leurs mœurs, la sévérité de leurs principes, la justice et l'impartialité de leurs décisions. Leur autorité était très-étendue. Périclès l'a diminuée, dans le dessein de plaire au peuple; mais les hommes sages regardent cette condescendance comme un des plus grands torts de son administration.

Il faudrait avoir une profonde sagacité, jointe à une longue expérience, pour comparer le gouvernement d'Athènes et celui de la Perse, découvrir les avantages de chacun d'eux, faire sentir leurs imperfections respectives, et

voir si une constitution qui en réunirait les bienfaits, ne serait pas la plus belle des conceptions humaines ; mais il serait difficile de trouver ce juste milieu, et plus difficile encore d'empêcher l'esprit de faction de se mêler à celui de réforme. Adieu.

P.

LETTRE XIV.

Gobryas, à Cléander.

Suse.

Vos observations sur le génie, les mœurs et les lois d'Athènes, prouvent qu'à l'activité avec laquelle il vous importe d'examiner les événemens publics, vous réunissez la méditation plus attentive et encore plus utile qui sait en découvrir les causes. Je crains seulement que, forcé d'entendre souvent, et peut-être même de faire quelquefois l'éloge des grecs, une sorte de partialité presqu'ina-

perçue n'altère votre estime pour les lois de la Perse, ou votre attachement pour votre souverain.

Ne vous laissez pas, Cléander, entraîner un seul instant à croire que les coutumes qui résultent de l'égalité des conditions dans une république, puissent jamais être comparables à la décence, à la dignité, à l'ordre et aux avantages qui naissent des lois et des usages d'une monarchie. Que tout augmente votre zèle pour un souverain dont la bonté n'oublie jamais les encouragemens qu'il doit aux efforts de ses fidèles sujets, et dont la générosité recherche toutes les occasions de les récompenser.

Le roi vous donne un magnifique anneau orné d'une pierre précieuse, qu'il a choisi lui-même dans son trésor; il vous envoie aussi deux chevaux mèdes, richement enharnachés, et une bourse de cinq cents dariques d'or. Méritez par vos services, et sur-tout par votre recon-

naissance, la faveur de votre souverain, et la confiance dont il vous honore.

Quelques membres du conseil du roi voulaient que, sans tarder, on envoyât aux athéniens et aux alliés du Péloponèse une députation solennelle, dont l'objet serait de proposer de la part du grand roi, une médiation conciliatrice. D'autres ont pensé qu'il fallait continuer la guerre jusqu'à ce que des deux côtés l'affaiblissement fût tel, que le parti vaincu fût obligé de recourir à nous.

On a adopté, et je crois avec raison, cette dernière mesure ; il sera plus honorable et plus avantageux à la Perse de ne pas entrer dans ces débats sans y être appelé, et de ne pas exposer peut-être même au mépris sa médiation. D'ailleurs, si nous laissions découvrir trop tôt nos intentions, nous ne pourrions éviter le danger d'augmenter encore la jalousie des grecs. Le sentiment de leurs propres intérêts calmerait cet esprit de

discorde qui maintenant les agite et les mine. Les résultats heureux que nous devons en attendre ne nous échapperont pas, s'ils sont ménagés avec adresse. L'alarme que Sparte a conçue de la grandeur naissante d'Athènes est si grande, que la guerre doit continuer et devenir plus ardente chaque année. Le parti vainqueur augmentera ses prétentions, le vaincu s'exaspérera par ses pertes, et incapable de se défendre, il faudra qu'il s'adresse à nous. La balance se replace alors dans nos mains, et la Grèce, hors d'état de projeter et de faire des conquêtes, implorera la protection de ceux qu'elle croyait pouvoir toujours mépriser et haïr sans danger.

On nous assure que les chefs des alliés sont déterminés à envoyer, avant la fin de la guerre, une ambassade au grand roi, pour l'engager à entrer dans la ligue. Les athéniens connaissent-ils ce projet, et ont-ils l'intention de suivre cet exemple ?

Avant de terminer cette lettre, je dois vous informer, par ordre formel du roi, que dans le cas où la peste qui s'est déclarée dans les environs d'Athènes y porterait ses ravages, son intention est que vous quittiez cette ville, mais sans vous en éloigner, et de concilier ainsi les mesures de prudence qui peuvent vous mettre à l'abri du danger, et celles de surveillance toujours active, qui ne permettent aucun retard dans tout ce qui a rapport au service du grand roi.

Cette nouvelle preuve des bontés du roi pour un ministre utile, ajoutera encore à votre reconnaissance et à votre zèle. Vous y trouverez sans doute une raison de plus de remercier le bienfaisant Oromasde d'être né sujet de la Perse, et de vivre sous le règne d'Artaxerxès.

P.

LETTRE XV.

HYDASPES, à CLÉANDER.

Suse.

J'AI su que Gobryas vous envoyait un courrier, et je n'ai pas voulu laisser échapper cette occasion de vous exprimer mes craintes. Les dernières nouvelles de la Grèce nous apprennent qu'on commence à concevoir à Athènes de vives appréhensions de la peste. On dit que les bestiaux rassemblés [1] dans les champs autour de la ville, sont attaqués par des vapeurs pestilentielles qui s'exhalent de la terre, et tombent morts sur-le-champ. La même calamité s'étendra bientôt jusqu'aux hommes. Eloignez-vous de la contagion, et puissent ces êtres propices qui, sous la direction du grand Oromasde, sont les gardiens de notre état, conserver

[1] Ουρῆας μὲν πρώτον ἐπώχετο. Iliad. α.

un des fidèles ministres du grand roi!

Tandis que nous jouissons d'un air pur, et de tous les avantages du climat le plus heureux, vous, Cléander, dans une contrée exposée à toutes les rigueurs d'une température âpre et froide, vous vivez au milieu du tumulte et des ravages de la guerre; vous êtes menacé par des fléaux contre lesquels les prévoyances humaines peuvent échouer, et vous supportez tout avec courage pour le service de la Perse. Quelles sont les récompenses qu'un si noble dévouement ne mérite pas? Des jours plus heureux vous rendront enfin à votre pays, à vos amis; et Mégabyze, qui sait vous apprécier, vous placera sous les regards protecteurs de notre souverain.

Ce grand ministre sait si parfaitement concilier les intérêts de tous, et calmer la violence des animosités particulières, que la paix et l'union semblent avoir écarté pour jamais l'esprit de faction qui précède les bouleversemens, les mal-

heurs qu'entraîne la discorde, et les efforts séditieux de l'envie et de l'ambition. La reconnaissance que nous devons à l'Être tout-puissant paraît être aussi mieux sentie depuis nos derniers malheurs.

Une fête solennelle a été célébrée à Suse à cette occasion, et je crois devoir vous donner quelques détails sur ces quatre journées consacrées à des soins religieux, dont le sentiment et le besoin paraissaient être ralentis, et peut-être même oubliés. On n'y remarqua aucun de ces excès inutiles qui commencent ou accompagnent ces sortes de réjouissances. Les chefs de tous les collèges de la Perse avaient été invités à assister aux sacrifices.

Dans la première matinée, le chef des mages accompagné d'un grand nombre de ministres de la religion [1], se porta sur la plus élevée des montagnes qui

[1] Hérod. Clio c. CXXXI.

environnent Suse, du côté du nord; couvert de ses vêtemens sacrés, sa tiare était entrelacée de myrtes [1]: il s'agenouilla deux fois devant le soleil; ensuite il sacrifia une victime. Artaxerxès et la reine, Xerxès, Sogdianus, Ochus, Arsites et tous les autres princes du sang étaient présens. Chacun des mages chanta des prières adressées au grand auteur de l'univers. Arimaspes, chef des mages, commença l'hymne à Oromasde: il dit comment, à sa voix, l'espace vide fut peuplé d'êtres vivans; comment le radieux Mithras lança ses premiers rayons sur la nature réjouie; comment les élémens et les principes de toutes les substances créées qui, sans ses salutaires influences, seraient exposées à la mort qui détruit tout, et à la corruption d'où rien ne peut naître, furent disposés par sa prévoyance et conservés par sa volonté..... Toute

[1] Hérod. Clio. c. CXXXII.

l'étendue, dit-il, est Dieu, parce qu'il la remplit par son pouvoir et sa présence. Les mages inférieurs sacrifièrent ensuite suivant leurs rangs et leurs différentes institutions.

Lorsque cette cérémonie fut terminée, le cortége revint dans le même ordre, et entra par la porte de Memnon dans le palais du roi, où un repas somptueux était préparé. Le roi se plaça à une des tables avec les princes du sang, et fut servi par les grands officiers de sa maison. A une autre table étaient les principaux satrapes et les généraux d'armée; à une troisième, le vénérable corps des mages; et les habitans de Suse occupaient celles qui étaient placées dans les nombreux appartemens du palais.

Pendant le repas, les salons retentissaient des chants mélodieux des femmes et des concerts enchanteurs des plus habiles musiciens. Rien ne manquait à cette fête; vous seul, Cléander, vous

manquiez à vos amis, et tous vous regrettaient. Ils ne pouvaient se consoler qu'en se répétant que dans une situation difficile et orageuse, mais dont les embarras et les dangers auraient un terme heureux pour nous, vous étiez éminemment fidèle à votre roi et utile à votre pays. Adieu.

L.

FIN DE LA PREMIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE.

LETTRES ATHENIENNES.

TROISIÈME ANNÉE DE LA 87.e OLYMPIADE, SECONDE ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE XVI.

CLÉANDER, à GOBRYAS, premier ministre d'Artaxerxès, roi de Perse.

Salamine.

LE courrier d'Hydarnes est arrivé et m'a remis vos dépêches. Je suis flatté de la confiance qu'on m'accorde dans les conseils secrets de notre grand monarque, et vivement sensible à la généreuse bonté qu'il veut bien témoigner à son fidèle sujet. Puisse Oromasde accorder à cet excellent prince une longue suite de jours heureux ! La sagesse de ses avis, la grandeur de son ame et la

bienfaisance de son caractère assureront le bonheur de la Perse.

J'ai obéi aux ordres qui m'ont été donnés de m'éloigner d'Athènes pendant la durée de la peste, et j'ai trouvé un asile dans l'île de Salamine; mais sans danger ici, je n'y suis pas plus tranquille, parce que je crains d'y être nécessairement plus lent à exécuter les ordres du roi, et à lui transmettre des détails sur les affaires de la guerre. J'espère cependant que les retards que je ne pourrai éviter, ne seront pas imputés à ma négligence, mais à ma situation et à la difficulté de me procurer des intelligences, en échappant à la vigilance des magistrats.

Avant les premiers ravages de la peste, l'armée du Péloponèse, sous le commandement d'Archidamus, roi de Sparte, fit une seconde invasion dans l'Attique; maintenant elle marche vers le mont Larius, où les athéniens possèdent des mines d'argent. Je pense

que le plan de la guerre sera à-peu-près le même que celui de l'année dernière. La peste enlève l'élite des citoyens et des soldats d'Athènes, et découragé tellement les autres, que Périclès ne croit pas qu'il soit prudent de hasarder une bataille. Cependant, pour faire diversion, une escadre de cent galères est prête à mettre à la voile, et Périclès se propose de la commander lui-même. Ses ennemis profitent de la fatigue et des inquiétudes du peuple pour l'exciter contre lui, en disant que le grand nombre de galères qu'il fit sortir l'année dernière, avait encore augmenté le mal. J'ai indiqué les motifs de cette mesure dans une de mes lettres précédentes.

Il est très injuste d'accuser Périclès de ces revers, que la prudence humaine la plus éclairée ne peut ni prévoir, ni empêcher; cela est aussi déraisonnable que si on lui reprochait les désastres de la peste. En commandant lui-même

l'escadre, ou il espère conserver son crédit et ranimer le courage de ses concitoyens par quelques exploits remarquables, ou il veut s'éloigner de ses ennemis jusqu'à ce que leur animosité qu'augmente encore le malheur, soit un peu calmée.

Des symptomes semblables annoncent que la peste est ici de la même nature que celle qui commença en Ethiopie et en Egypte, et qui ensuite ravagea quelques provinces de la Perse. Elle tue en sept à huit jours, après de longs tourmens dans toutes les parties du corps, une soif dévorante, le manque absolu de sommeil, et une variété de circonstances douloureuses qui ajoutent encore à l'inquiétude désespérée et aux terreurs de la mort. Ceux qui échappent à cette maladie, n'en sont jamais atteints une seconde fois. Quelquefois elle frappe sur les sens, de manière qu'elle efface complètement le souvenir de toutes les époques de la vie. On ne peut s'opposer

à ce fléau par aucun moyen assuré ; ce qui guérit l'un, nuit à l'autre, et les soins les plus attentifs sont aussi inutiles que les efforts de l'art le plus savant.

L'air même participe à la contagion ; les oiseaux tombent privés de mouvement, lorsqu'ils volent le long des rues, qui présentent à chaque pas le spectacle dégoûtant et épouvantable de tous les corps des victimes de la peste, jetés pêle-mêle et privés de sépulture, avec ceux des animaux.

Les habitans des campagnes, forcés d'habiter dans des loges construites à la hâte au milieu des places publiques, sont exposés aux plus grands dangers. Ici sont entassés les vivans et les morts ; là, on en voit quelques-uns dans les angoisses d'une douloureuse agonie ; plus loin, d'autres élèvent leurs mains vers le ciel, en implorant la divine assistance ; ceux-ci expirent autour des fontaines, où ils se rassemblent en foule pour étancher leur soif. Mais ce qui

montre d'une manière plus terrible encore l'excès du désespoir produit par cette affreuse calamité, c'est l'oubli presque général de la religion et le mépris des lois. Les uns dédaignent la première, en voyant que la peste frappe également l'homme pieux et le méchant; les autres ne redoutent pas la justice des lois, parce que chacun d'eux espère échapper à leurs poursuites, par la mort que tous regardent comme inévitable et prochaine.

Rien ne contribue plus au désordre qui existe, que la négligence volontaire des règlemens qui ont pour objet d'éloigner ou de secourir les malades et d'enterrer les morts. Ce peuple aigri par ses malheurs, semble vouloir s'opposer également aux soins qui pourraient diminuer le mal, et aux remèdes qui pourraient le guérir; mais il faudrait, malgré lui-même, le sauver du désordre qui ajoute au malheur, et du désespoir qui en prolonge la durée.

Telle est l'horrible situation d'Athènes. L'arrivée d'Hippocrate donne quelques espérances ; cet homme célèbre s'est dévoué, malgré tous les risques qu'il court, au soulagement de ces infortunés. Sa générosité a tellement touché les athéniens, qu'ils ont résolu de le combler des plus éclatans témoignages de leur estime. Ce qui ajoute encore à cet enthousiasme général d'une reconnaissance bien méritée, c'est qu'Hippocrate a refusé les offres magnifiques du grand roi, dans une circonstance semblable.

Les athéniens n'ont encore aucune connaissance de l'ambassade du Péloponèse ; mais Périclès a par-tout des agens, qui bientôt ne manqueront pas de l'en instruire.

On raconte une histoire assez remarquable. Dans un compte que Périclès rendit au peuple, il ne parla point d'une somme de quinze talens. Ses ennemis ayant exigé une explication prompte à

ce sujet, il répondit que l'emploi de cette somme était d'une si haute importance, qu'il était indispensablement nécessaire de le tenir secret. Le peuple fut satisfait, et ne porta pas plus loin ses recherches. On croyait généralement que ces quinze talens avaient été envoyés à Sparte, pour y retarder la guerre, jusqu'à ce que les athéniens fussent mieux préparés.

Les lacédémoniens peuvent avoir de grandes espérances, s'ils ne négligent rien pour assurer le succès de cette campagne; mais ils se plaignent vivement d'Archidamus qui s'est ouvertement déclaré contre la guerre, et qui voudrait qu'elle fût conduite avec plus de modération. Au reste, on ne peut tenter par terre aucune entreprise importante contre les athéniens, et ils ont toujours une flotte nombreuse pour garder leurs côtes, nuire au commerce de leurs ennemis, et prévenir la défection de leurs alliés.

Je vous envoie la liste des alliés des deux armées ennemies, et une note sur les contributions qu'ils s'engagent à fournir pendant la guerre. Les alliés d'Athènes sont unis; mais les intérêts opposés de ceux du Péloponèse entravent leurs opérations militaires par le défaut d'unanimité.

Pardonnez, puissant ministre, l'horrible scène de désolation et de mort que j'ai mise sous vos yeux, dans la première partie de cette dépêche; mais on pourrait, et avec justice, me reprocher une grande insensibilité, si ce que j'en ai vu moi-même, et les affreux détails que j'entends tous les jours, n'eussent fait sur moi qu'une légère impression. La compassion est un tribut que nous devons payer solidairement aux misères et aux infirmités dont la nature humaine est quelquefois accablée: votre ame généreuse ne le refuserait pas même à ses plus cruels ennemis. Je réclame aussi une part de

ce sentiment consolateur dans une très-hasardeuse situation ; mais je ne murmure pas contre ma destinée, persuadé, comme je dois l'être, qu'il est honorable de périr pour le service de son roi. Je remercie le puissant Oromasde de la vie dont je jouis encore ; et puisque sa volonté seule dirige les événemens incertains de l'avenir, je les attends sans crainte, et je les supporterai sans murmure. Adieu.

P.

LETTRE XVII.

Smerdis, à Cléander.

Bactre, dans la Bactriane.

Quand la retraite ne serait pas le plus sûr asile contre toutes les inquiétudes, les mages seraient encore à l'abri de ces réflexions douloureuses auxquelles sont en proie les esprits des malheureux mortels. Nous habitons ces

bois, séjour paisible des hommes sages, vertueux et amis de Zoroastre, dont le souvenir enflamme toujours nos cœurs d'un noble enthousiasme. Notre imagination nous montre les sentiers qu'il a frayés, et les endroits qui lui plaisaient le plus.

Ici, disons-nous, sous l'ombrage de cet ancien cèdre, et tandis que ses paupières se fermaient à l'éclat de la lumière, son ame était ouverte aux plus douces influences d'Oromasde. Sur le haut de cette pyramide, ou du sommet de cette montagne couverte d'arbrisseaux odoriférans, il s'entretenait avec les intelligences célestes. L'air pur de cette contrée est parfumé des plus suaves émanations. Le ciel est plus serein, son azur plus brillant, les aspects sont plus agréables et plus variés ; tout s'y ressent de la protection céleste et des souvenirs de celui qu'elle n'abandonna jamais.

Ces beaux lieux n'offrent aucuns de

ces déguisemens laborieux qui ne sont quelquefois que les élans désordonnés de l'art même. Des sommes immenses y ont été prodiguées pour des embellissemens dont la richesse semble naître sans effort de celle même de la nature. Vous seriez surpris de l'élégance particulière qu'on y remarque, et cependant on n'y voit rien qui n'ait quelque ressemblance avec ce que vous avez observé dans des contrées où l'art ne pénétra jamais.

Au milieu de ces scènes délicieuses de la nature, consacrées à la paix et à la contemplation de l'éternel Oromasde, je ne suis cependant pas sans quelques inquiétudes, ô Cléander! quand je considère votre périlleuse situation. Vous avez bien mérité par tant de zèle, la confiance du monarque, et je me plais à espérer qu'un jour vous sortirez de votre obscurité pour occuper quelque poste éminent à la cour de Suse. Vous obtiendrez d'autres récompenses que

celles que les grecs jaloux accordent ordinairement à leurs bienfaiteurs. Le souverain de l'Orient est trop généreux pour supçonner des rivaux dans ceux qui le servent, et il regardera sans crainte l'influence que vous obtiendrez dans les états de la Grèce, comme le plus évident témoignage de votre fidélité. Je pense souvent aux malheurs qui peuvent résulter de la pénétration toujours inquiète de ce peuple, au milieu duquel vous vivez aujourd'hui, ou de la jalousie de ceux qui, à la cour, envient votre crédit. La sagacité prudente de votre esprit rendra inutiles les efforts de vos ennemis ; et si les athéniens osaient se rendre coupables de votre mort, les innombrables troupes de l'Asie en obtiendraient bientôt une vengeance éclatante, quoique nous ayons bien malheureusement éprouvé qu'une nombreuse armée, ou plutôt une nombreuse nation armée, pouvait ne pas résister aux forces mieux dirigées d'un état plus faible.

J'ose espérer, Cléander, que le luxe, ce fléau destructeur, cette cause de notre honte et de nos infortunes, a enfin trouvé place au milieu de nos ennemis. La sécurité, fille imprudente des longs succès, n'a-t-elle pas déjà relâché leurs mœurs sévères? N'a-t-elle pas fait naître le besoin et l'habitude des plaisirs dangereux: tous les genres de dissolution doivent être le fruit amer des avantages qu'ils ont obtenus sur nous.

Toutes ces recherches ruineuses, cette supériorité tant vantée dans les arts de la civilisation, tous ces avantages dont ils s'autorisent avec orgueil, pour déshonorer toutes les autres nations, en les nommant barbares, ne se montrent-ils pas déjà dans l'extravagance des vêtemens, des repas et de tous leurs usages?

Dans ces derniers tems, la populace sans frein, enivrée de ses victoires, ne s'est-elle pas, en parlant des bienfaits de la liberté, souillée de tous les excès

de la licence? Est-il possible qu'un peuple si libre puisse continuer à se tenir en garde contre les entreprises dangereuses de ses ennemis? Non certes, Cléander, il faut que le luxe de la Perse soit une partie de leurs conquêtes dévastatrices; il faut que ce fléau, semblable à la peste, qui a causé tant de désastres dans cet empire, et qui n'a abandonné l'Asie que pour pénétrer en Grèce et accabler nos ennemis, achève, en ne les quittant plus, de les affaiblir et de les vaincre.

Ce luxe est un mal plus dangereux encore que la peste, et il bravera la science de cet orgueilleux Hippocrate qui, eût-il plus de jours à vivre que son art ne peut jamais en conserver, mériterait de les perdre dans les tortures, pour expier son insolence à l'égard du plus grand monarque du monde. Je ne dois pas oublier de vous dire, et sans doute les grecs s'en enorgueillissent, que lorsque notre prince le sup-

pliait de passer en Asie, en lui promettant cette amitié que tant de rois sollicitent, et une part immense dans ces richesses qui sont le tribut de trois cents provinces, il répondit avec dédain qu'il ne quitterait pas son pays pour être utile à un barbare.

Honte au royaume de Cyrus, si ses successeurs, devant lesquels les plus grands satrapes se prosternent, et dont les noms inspirent l'étonnement, la crainte et le respect, à la moitié du genre humain, pouvaient devenir l'objet du mépris d'un malheureux habitant de Cos! Les dieux l'ont puni, en portant dans son pays, le fléau horrible dont il refusa de faire cesser les ravages en Perse. Les adorateurs d'Oromasde n'en sont pas abandonnés, puisque, s'il a refusé le succès aux efforts de nos armées, il a lui-même châtié l'insolence de nos ennemis.

LETTRE XVIII.

Cléander, à Orsames.

Je vous connaissais déjà par ce que m'a dit de vous le chambellan Hydaspes, j'apprécie mieux encore vos heureuses qualités, d'après la lettre que vous m'avez écrite. Je me promets de grands avantages pour mon instruction, de la correspondance que vous voulez avoir avec moi, et je me regarde comme très-honoré par les preuves flatteuses de la bienveillance que vous m'accordez. Je vois avec satisfaction que vous dédaignez le luxe et l'ostentation de la noblesse persanne, et que, toujours occupé des connaissances que vous pouvez acquérir, vous ne courez jamais le risque de vous égarer dans ce labyrinthe enchanteur des cours. Les avantages de l'expérience sont pour vous d'heureuses

anticipations sur l'avenir, et vous en jouissez, graces à la sagesse de votre esprit, sans les acheter, comme les autres hommes, par les infirmités inévitables de la vieillesse.

Après avoir étudié les lois et les mœurs de votre pays, vous voyagez pour connaître celles des autres nations. J'attends avec une vive impatience quelques particularités sur ce peuple qui habite une contrée aussi remarquable par la puissance de ses lois, la sagesse de sa religion et la renommée de ses prêtres, que par le commerce de ses villes, la grandeur de ses édifices et la fertilité de ses champs. Ce pays est le magasin de toutes les richesses commerciales, et le dépôt de toutes les sciences sacrées et profanes. Avec quelle prodigalité, ou plutôt de profusion, la nature et l'art ont répandu leurs bienfaits pour la subsistance, l'utilité et l'ornement de cette heureuse contrée!

Je partage ce secret plaisir que vous éprouverez en croyant apercevoir les traces des héros de l'antiquité, en cherchant leurs histoires dans les annales de l'Egypte, en écoutant ce qu'on vous dira des victoires et des vertus militaires de Sésostris, des arts paisibles et du gouvernement d'Osiris, des préceptes philosophiques et des sombres oracles des prêtres, de ces longues et mystérieuses tablettes où sont dévoilés les mystères de l'astronomie. Vous ne négligerez pas l'examen des productions de la nature, dans ce pays où sont presque entassées les merveilles de l'art. Vous verrez avec étonnement leurs édifices publics, avec admiration les palais de leurs rois, avec respect les temples de leurs dieux.

Les ouvrages prodigieux de l'antiquité qui peuvent y exister encore, n'échapperont pas à vos recherches actives; vous les examinerez ces pyramides, ces mausolées, ces constructions

gigantesques, élevées par l'orgueil qui croit tout pouvoir, et conservées par le tems qui a détruit tout ce qui attestait la puissance de leurs fondateurs, dont ces monumens ne rappellent que l'audacieuse et puérile vanité.

Votre voyage en Grèce vous montrera un pays tout différent. Plus de splendeur, de magnificence, de paix, d'unanimité ; vous ne verrez ici que des troubles, des discordes, des factions inséparables des formes populaires adoptées par les gouvernemens des divers états de la Grèce. Athènes avait conservé une sorte de suprématie par l'étendue et la richesse de son commerce, l'industrie et l'économie de son peuple, la sagesse et le courage des grands hommes qu'elle a produits. Mais les peuples du Péloponèse, envieux de son autorité, se sont ligués pour la détruire.

Périclès qui gouverne les athéniens, et qui peut-être a désiré cette guerre, trouve, parmi ses concitoyens, une forte

résistance à toutes les mesures vigoureuses qu'il propose; mais, sans se décourager, il résiste aux clameurs des partis, aux efforts de ses ennemis; toute sa force est dans sa prudence, sa destinée est dans ses succès : des revers le perdraient, et bientôt il se verrait arracher les rênes du pouvoir par l'audace des séditieux.

Il faut remettre les détails sur ce sujet au tems où nous nous verrons à Athènes. Continuez, Orsames, vos voyages; recueillez par-tout des observations utiles à votre pays; imitez les nobles actions de vos ancêtres, par l'honorable activité de vos travaux. La renommée de vos pères ne doit être que la base de la vôtre; votre illustre famille a mérité sa gloire, et vous mériterez l'éclat qui en rejaillit sur vous, par les avantages même qu'elle doit attendre de celle que vous pouvez obtenir. Adieu.

C.

J'allais oublier de vous dire que le

roi a eu la bonté de m'ordonner de me retirer à Salamine, pendant la durée de la peste.

LETTRE XIX.

CLÉANDER, à HYDASPES.

Salamine.

LE récit que vous me faites du mariage qui s'est fait à Ecbatane, et du sacrifice de reconnaissance qui a eu lieu sur les montagnes de Suse, m'a vivement intéressé. En vous fatiguant encore de celui des malheurs d'Athènes que vous connaissez déjà, je renouvellerais inutilement de tristes souvenirs, et je troublerais le plaisir que j'ai à m'entretenir avec vous.

Ma retraite à Salamine, et la manière dont j'y occupe mes loisirs, seront l'objet de cette lettre. Mon vieux patron Philémon, par un zèle dont je ne puis désapprouver même l'excès, a voulu rester à

Athènes, malgré tous les périls qu'il y court. Il m'a confié le soin de sa famille, et nous habitons ici une maison de campagne qui lui appartient. Salamine est une petite île d'environ deux cent vingt stades de circonférence, et remarquable par une victoire complète remportée par Thémistocle sur la flotte de Xerxès. Elle offre, dans un cadre peu étendu, un tableau varié et très-agréable. Les citoyens riches, et les principaux magistrats d'Athènes, ont ici des habitations charmantes. Des plantations d'arbres fruitiers et autres, tous étrangers au sol et au climat de la Perse, contribuent beaucoup à l'aspect romantique et à l'heureux désordre qui embellit ce païsage. Sur le sommet d'une haute montagne qui est dans le milieu de l'île, on jouit de la vue la plus belle et la plus vaste. Du côté du nord, on aperçoit Mégare et Athènes; au midi, Argos, Mycènes et Epidaure; à l'est, les Cyclades, ces îles nombreuses semblent

n'être que des rochers disposés au milieu de la mer Egée; à l'ouest, l'isthme et les superbes édifices de Corinthe.

La maison et les jardins de mon ami sont simples; ils n'ont rien de la magnificence orientale, ni de l'élégance attique. Je les compare à ceux d'Alcinoüs dans le poëme d'Homère. J'ai employé les heures de loisir que les affaires du roi me laissent, à lire les poëtes et les historiens grecs. Je vais essayer de vous en donner une idée. Je commencerai par les poëtes.

Linus, Orphée et Musée sont restés dans le souvenir des hommes; mais leur histoire est trop incertaine et trop mêlée de fictions pour mériter un examen réfléchi. Descendons à Homère qui fut le premier et le plus grand poëte de l'antiquité. Les grecs ont conservé une si haute considération pour sa mémoire, que plusieurs villes se disputent encore l'honneur de lui avoir donné le jour. Smyrne paraît avoir à cet égard les

meilleurs titres; on y a élevé à Homère un temple où on lui décerne ces hommages d'enthousiasme et de reconnaissance que la postérité même croira devoir à ses ouvrages. Les événemens de sa vie ne montrent qu'un poëte ambulant et pauvre; mais en considérant la beauté de ses vers, la richesse de ses conceptions, l'étendue de ses connaissances et cette réunion de tous les dons du génie, il est impossible de lui refuser ces tributs d'éloges, de respect et de gloire qu'on doit *au père des poëtes grecs*.

Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croient découvrir les premiers élémens de l'art militaire, de la science sociale, de la religion, et de toutes les connaissances, dans les écrits d'Homère. N'est-ce pas assez pour transmettre sa gloire aux siècles les plus reculés, que la chaleur et la vérité de ses expressions soient constamment égales à la force et à l'élévation de ses pensées; que la

hardiesse de son imagination ne puisse être comparée qu'à sa fécondité même, et que la beauté et l'invention de ses fables, l'harmonie et la variété de son style aient élevé la dignité du poëme épique dans son enfance, et même dans sa naissance, à un si haut point de perfection, que l'avenir le considérera avec étonnement, l'admirera avec une sorte d'effroi, et renoncera à l'atteindre !

Hésiode est né à Cumes dans l'Eolie, et fut transporté aussitôt après sa naissance à Ascra dans la Béotie. Ses écrits sont comparés à ceux d'Homère, et quelques grecs croient que ces deux poëtes étaient contemporains : on ajoute même qu'Hésiode osa, dans un concours, disputer le prix à Homère, et qu'il l'obtint ; mais cela est absolument dénué de preuves, et n'est pas même vraisemblable. On ne peut, dans aucuns de ses moyens, comparer Hésiode à Homère : la nature même de leur talent est aussi différente que le style de leurs poëmes.

L'un a plus d'éclat et d'élévation que de précision et d'exactitude; il doit moins à l'art qu'à la nature, et préfère toujours, dans ses conceptions fortes et hardies, le tumulte et l'éclat des armes, à la tranquillité et aux méditations de la solitude. L'autre se montre plus souvent simple et grand que sublime; ses expressions, toujours convenables, sont rarement brillantes et ornées; il peint mieux les tableaux paisibles de la vie champêtre, que les scènes bruyantes de la vie publique.

Cette sérénité d'idées annonçait la douceur de son caractère. Ses succès, dans ce genre de poésies, suffisent pour le faire regarder comme le premier poëte du second rang. On raconte de lui une anecdote qui semblerait prouver que, tout calme qu'il était, il eut quelques instans d'humeur et de caprice. Ayant, par hasard, entendu un potier qui chantait mal ses vers, il se jeta sur la fragile boutique de ce pauvre homme,

qui, surpris de cette brusque incartade, s'écriait : « Hésiode, pourquoi brises-tu mes ouvrages? » Parce que tu mets les miens en pièces, lui répondit le poëte.

Alcée excella dans un genre différent, mais il avait l'ambitieuse manie de préférer une réputation acquise par des talens militaires qu'il n'avait pas, à celle qu'il pouvait mériter par ses poésies. Il voulait aussi se distinguer par son zèle patriotique; mais ces deux prétentions étaient mal fondées, et cela est prouvé par deux circonstances de sa vie.

Dans une bataille entre les athéniens et les mityléniens, il prit la fuite et abandonna lâchement son bouclier entre les mains d'un ennemi. Quant à son zèle pour son pays, on sait que, malgré sa violente opposition aux mesures de Pittacus qu'il appelait le prudent tyran de Mitylène, il aspirait secrètement à cette autorité qu'il désapprouvait dans un autre.

On remarque dans toutes ses poésies

lyriques, l'heureuse réunion d'une extrême exactitude dans l'expression, à l'éclat et à la pompe des idées, et la plus grande force de jugement, à la chaleur de l'imagination. Quoiqu'il n'ait généralement traité que des sujets d'amour, cependant il montre toujours le talent qui conviendrait à des conceptions d'un genre plus élevé.

En parlant d'Alcée, pourrais-je oublier sa contemporaine Sapho ! On vante moins les grâces de sa figure que la délicatesse de son esprit. Elle dédaigna l'amour d'Alcée, et fut éprise de Phaon qui l'abandonna, et fut la cause de sa mort. La séduction, la mollesse élégante et le doux charme de son style donnent même aujourd'hui à ses écrits une grande puissance sur les ames tendres et passionnées. Ses expressions toujours gracieuses, ses sentimens teints de nature, ses idées brûlantes d'amour, l'enchantement et l'harmonie de ses vers ont fait obtenir à Sapho le titre mérité de

dixième Muse; il lui est accordé par toute la Grèce.

Archiloque naquit à Paros, et jouissait d'une grande considération; il fut contemporain d'Alcée et de Sapho : on le regarde généralement comme l'inventeur du vers ïambique; mais un homme instruit m'a assuré qu'il existe un morceau d'Homère écrit dans ce genre, et qui a pour titre *Margites*. Cette manière d'écrire est forte et nerveuse, précise et épigrammatique, spirituelle et mordante, mais mêlée de tant de fiel et de malignité, qu'Archiloque avoue lui-même qu'il ne pouvait épargner ni ami, ni ennemi.

On raconte qu'un certain Licambe, lui ayant offert sa fille en mariage, la lui refusa quelque tems après. Archiloque les accabla tellement de son terrible ressentiment et de ses traits satiriques, que Licambe et sa fille se pendirent de désespoir.

Quelques années après vivait en

Ionie Anacréon de Théos; il chantait dans ses vers le plaisir et l'amour : il était ennemi si déclaré des soins et des affaires, que son protecteur Policrates de Samos, lui ayant un jour donné cinq talens, il fut le lendemain lui dire que, quelque considérable que fût cette somme, elle ne pouvait le dédommager de l'embarras et de l'inquiétude qu'il éprouvait à la garder. Ses écrits sont agréables, et annoncent la gaieté de son esprit, l'indépendance de son caractère et la facilité de ses mœurs. On peut comparer sa muse au portrait qu'il fait de sa maîtresse : enjouée, voluptueuse, sans apprêts, elle s'embellit de cet art qui consiste à n'en montrer jamais. Il vécut quatre-vingt-cinq ans. On dit qu'il fut étouffé par un pepin de raisin qui se trouva dans sa coupe.

Je ne vous parlerai pas d'Alcman, de Bacchylide, d'Ibycus, de Stesichorus et de Simonide, quoique chacun d'eux ait excellé dans différens genres,

et que le dernier soit particulièrement connu par quatre poëmes estimés sur les batailles de Marathon, des Thermopyles, de Salamine et de Platée.

Pindare doit être regardé comme le plus célèbre de tous ceux qui ont contribué à l'illustration de la poésie lyrique. Ses poëmes furent composés en l'honneur des vainqueurs aux jeux olympiques. Ils nous donnent une idée de la plus haute élévation à laquelle ce genre de poésie peut parvenir. Ses conceptions sont si vastes, ses pensées si frappantes, ses expressions si hardies, son style enfin est si imposant qu'il faut plus d'attention pour lire ses ouvrages que pour imiter ceux des autres.

On lui a souvent reproché trop d'exaltation et d'irrégularité ; mais ce qui serait un défaut pour l'esprit, peut devenir une beauté pour le génie.

Une ode est plutôt destinée à élever l'ame par l'enthousiasme qu'elle inspire, qu'à diriger le jugement en éclairant la

raison. Cette manière d'écrire exige de la chaleur, de la dignité, tous les talens. La pensée de Pindare l'entraîne; son imagination a des ailes et ne peut s'arrêter sur les mots; plus de méthode nuirait à son génie; il emploie les couleurs les plus brillantes, les moyens les plus hardis. Les portraits de ses héros, tracés à grands traits, sont ressemblans, et ne sont pas finis : il inspire ce qu'il ne dit pas.

Pindare triomphe des difficultés même de l'art qu'il crée; et c'est ainsi qu'il a mérité d'être nommé *le maître parfait et sans rivaux de la lyre grecque*. Les athéniens racontent encore aujourd'hui avec une sorte d'orgueil national, le trait généreux de leurs ancêtres à l'égard de ce poëte admiré. Ses compatriotes, les thébains, l'ayant condamné à une amende considérable pour le punir des hommages qu'il avait prodigués à Athènes dans ses odes, les athéniens, en payant l'amende, acquittèrent cette dette de

l'injustice par celle de la reconnaissance.

Dans une autre lettre je vous parlerai des poëtes dramatiques et des historiens grecs. Adieu.

C.

LETTRE XX.

CLÉANDER, au mage SMERDIS.

Salamine.

LES malheurs de l'Asie, lorsque la peste en dévorait les habitans, étaient l'objet continuel et douloureux de mes pensées : il semblait que les dieux en courroux voulaient, à cette désastreuse époque, anéantir la race humaine ; mais certes, leurs vengeances les plus terribles accablent ces contrées abandonnées d'Oromasde, et elles sont maintenant portées au degré le plus affreux.

Ce fléau destructeur, prompt et invisible qui ravagea l'empire de la Perse, commença à s'étendre sur la Grèce au

moment où les discordes civiles agitaient tous les états de cette malheureuse contrée, et dépeuplaient leurs cités florissantes, plus cruellement encore que les barbares n'auraient voulu le faire. Qui pourrait décrire les ravages de la guerre, la ruine et les dévastations de tant de belles provinces, qui ne souffrent pas moins de leurs propres fureurs que de celles de leurs ennemis? Les plaines les mieux cultivées ne sont plus que des déserts solitaires; le plus simple nécessaire, pour soutenir à peine une vie languissante et misérable, ne se trouve plus que dans les principales villes.

La situation intérieure d'Athènes est effroyable; tous les habitans de l'Attique y sont entassés, et la peste dont la violence augmente encore, fait chaque jour des ravages plus affreux. Quoique je sois en sûreté à Salamine, ce spectacle vu de loin et à l'abri de tout danger, n'en excite pas moins vivement en moi

une douloureuse compassion, qui porte dans mon esprit un trouble pénible, un désordre de pensées dont je suis tourmenté, comme si du rivage je considérais sur une mer orageuse, des vaisseaux balottés par les vents, et mis en pièces au milieu des écueils et des flots impitoyables.

Dites-moi, vénérable Smerdis, vous qui, sous ces ombrages solitaires et consacrés à l'éternelle paix, jouissez de l'entretien sublime et consolant des êtres supérieurs; vous dont l'ame est libre, calme et pure, dites-moi comment il est permis au méchant Arimanius de troubler l'ordre dans les œuvres du grand Oromasde? Est-ce par son influence que l'esprit humain, si facilement pervers, repousse ces principes qui seuls peuvent le diriger? Est-ce encore par les instigations de cet être maudit, que les hommes s'éloignent des sentiers de la vertu, se tourmentent de désirs vains et pénibles, et s'égarent

dans un labyrinthe de projets dangereux et criminels?

Est-ce donc par une suite funeste de cette dépravation causée par sa détestable influence, qu'il est permis à cet Arimanius d'épuiser ses dernières cruautés, en punissant par tant de malheurs, ceux que lui-même il a séduits et rendus coupables?

Au milieu de ces difficultés que je ne puis résoudre, apprenez-moi à reconnaître le pouvoir et à justifier la bonté protectrice d'Oromasde. Les malheurs dont je suis tous les jours le témoin, enveloppent mon esprit d'une obscurité si profonde, si pénible et en même tems si solennelle, que, souvent malgré moi, je m'abandonne aux fluctuations chagrines de mon imagination errante sur tous ces objets douloureux.

C'est dans vos retraites paisibles que l'esprit peut en liberté examiner ces doctrines sublimes; c'est-là qu'éclairé par l'éternel Oromasde, il peut refléter

sur lui-même la vive lumière de la vérité. Je me rappelle avec délices mon voyage dans la Bactriane, et les instans heureux où je conversais avec vous; mais je suis affligé, sage Smerdis, que le chagrin puisse vous troubler au milieu des scènes ravissantes de la délicieuse contrée que vous habitez; et je le suis plus encore, lorsque je suis la cause de vos obligeantes inquiétudes.

Un vrai zèle pour le service du roi de Perse m'a, plus qu'aucun autre motif, attaché à ses intérêts. Quel que soit le sort qui m'est réservé, je tâcherai de m'y soumettre avec la plus grande tranquillité. Ce grand être, que parmi vous j'appris à adorer par le culte le plus pur, cet être immatériel et invisible, Oromasde, ou quel que soit le nom qu'on lui donne, ne peut, j'en ai la parfaite conviction, n'être pas tout à-la-fois puissant, juste et bon; il ne peut vouloir le malheur de celui qui cherche sincèrement à lui plaire par des actions vertueuses.

Je ne suis pas, Smerdis, assez présomptueux pour avoir sur aucun objet une opinion différente de la vôtre. Je ne puis trop applaudir à votre zèle pour la gloire de la Perse, et à votre extrême vénération pour le grand roi; cependant j'oserai vous dire qu'Hippocrate ne méritait pas une aussi sévère censure. C'est un homme aussi célèbre par son grand savoir que par ses services. Son désintéressement, sa constance courageuse, et l'amour du nom grec, le placent, aux yeux des athéniens, au-dessus même de leurs illustres bienfaiteurs; ils ont pour lui la vénération qu'ils auraient cru devoir à Apollon et à Esculape, s'ils fussent descendus à leur secours, dans la situation déplorable où ils se trouvent.

Son refus à l'égard du roi de Perse, est étonnant; tant de richesses et d'espérances offertes par le plus puissant monarque, étaient presque des moyens de corrompre la vertu la plus sévère; mais Hippocrate sait résister à tout; un

persan peut ne voir dans cette conduite que de l'obstination et de l'orgueil, parce que les sujets d'un grand roi attachés à une sorte de régime que les grecs appellent servitude, obéissent sans efforts et avec la vénération, le zèle et l'amour qu'ils ont pour leur souverain. Lorsqu'un aussi excellent prince est sur le trône, cette forme de gouvernement est sans doute la plus parfaite ; mais les coutumes des nations ne sont pas les mêmes. Des circonstances différentes peuvent rendre très-louable dans une situation ce qui ne le serait pas dans une autre.

Quand on est élevé au milieu des institutions libres de la Grèce, il faut nécessairement que l'esprit se règle d'après ces principes. Les notions qui en résultent sur ce qui est grand et vertueux, sont bien opposées à celles qu'un persan doit recevoir de l'éducation. Du moins, cela fut ainsi, tandis que la Grèce conserva son antique gloire, et Hippocrate a dû vous appeler dans

cette mémorable circonstance, les exemples les plus illustres de la vertu des grecs. L'amour de la patrie a t-il jamais été porté à un plus honorable degré ? L'inflexible honneur, le courage et le désintéressement pouvaient-ils se montrer avec plus d'éclat ?

L.

LETTRE XXI.

Orsames, à Cléander à Salamine.

Saba, en Arabie.

En quittant Babylone, nous fûmes conduits par une des galères du roi, et nous débarquâmes au port Itamus dans l'Arabie-Heureuse : c'est-là que nous vîmes pour la première fois les montagnes qui la séparent des déserts. Arrivés sur le territoire des sabéens, nous admirâmes les riches productions de cette heureuse contrée. En approchant de Saba, notre admiration s'accrut encore

de tous les plaisirs qui charmaient chacun de nos sens [1]. Nous vîmes dans notre chemin des ânes sauvages et des autruches d'une grandeur remarquable, quoiqu'on en rencontre plus fréquemment dans les déserts qui sont au-delà des montagnes. Ces ânes sont d'une extrême vîtesse; les chasseurs les forcent, en plaçant des hommes à cheval de distance en distance dans les différentes parties de la forêt. Ces animaux, après avoir été poursuivis quelque tems, se ralentissent et s'arrêtent; mais ils parcourent un terrain si étendu qu'un seul cheval ne pourrait fournir cette course. On ne peut prendre l'autruche; lorsque ses jambes se fatiguent, elle fait usage de ses ailes.

On trouve entre les montagnes de vastes et belles prairies. Les flancs même de ces montagnes offrent l'aspect

[1] Xenoph. *de exped. Cyr.* ed. Francof. lib. I, p. 256.

le plus pittoresque, on y voit jaillir les sources les plus pures ; elles arrosent ces bosquets de palmiers suspendus sur les flancs les plus escarpés de la montagne ; ces arbres hospitaliers ombragent le voyageur dans cet instant du jour où les rayons d'un soleil plus ardent mûrissent les plantes, et préparent au milieu des minéraux les riches semences de l'or [1].

Saba, l'ancienne capitale de cette heureuse terre, est située agréablement. Les montagnes qui environnent cette ville royale offrent des aspects romantiques et souvent étonnans, lorsqu'on découvre les sommets de celles qui sont au-delà, et celles qui, plus éloignées encore, se confondent au milieu des nuages, et semblent comme eux naître et s'évanouir.

J'appelle Saba une ville royale, parce qu'on y conserve encore une sorte de

[1] *Agtharchidis Periplo*, p. 63.

gouvernement monarchique [1]. Les arabes de ce canton n'ont été assujétis à aucun pouvoir étranger. Les arabes en général n'étaient que les alliés des assyriens, et sont plutôt nos amis que nos tributaires ; cependant ils ont dans quelques occasions recherché par des présens volontaires la faveur du grand roi.

La beauté de cette ville annonce qu'elle fut la résidence de plusieurs princes très-puissans. Le palais, la citadelle, les ruines d'une bibliothèque sont des restes encore imposans d'une magnificence vraiment royale. Les portiques de leurs édifices publics sont surchargés d'or ; mais la richesse de quelques-unes de leurs maisons particulières est étonnante.

On voit encore dans un ancien temple, un monument où ils assurent qu'on a déposé les cendres sacrées d'une reine

[1] Diod. Sicul. lib. II. *initio.* Héro.l. *thal.* c. XCVII. *Ibid.* XCI et VII. *Ibid.* l.b. III. c. III.

qui fut l'admiration et la gloire de l'Orient. Son génie s'élevait aux plus grandes choses, et ses connaissances égalaient son génie : le desir de les augmenter encore la détermina à voyager dans les contrées éloignées ; elle fut en Judée pour connaître un roi renommé par sa sagesse, sa puissance et la prospérité de son règne. Elle l'étonna par des questions difficiles, et discourut avec lui sur des sujets importans. Sous son règne, l'Arabie fut un royaume puissant et florissant [1]. Chérie de ses sujets, regardée par eux, comme eux, comme leur mère, sa cour était une réunion d'hommes instruits, où tous étaient accueillis, lorsqu'ils avaient contribué dans quelques parties à l'avancement des sciences et des arts, par leurs travaux ou par quelques découvertes dans la connaissance de la nature.

On dit que les arabes avaient fait de grands progrès dans l'art de prédire

[1] Syncell.

l'avenir [1]. Quoiqu'il n'y ait aucune certitude dans cette science, on rapporte que notre grand Cyrus respectait la divination.

La chaleur et la beauté de leur climat permettent aux arabes de passer toute l'année dans les champs avec leurs troupeaux et leurs bœufs dont ils font un grand commerce, et ils peuvent faire plus d'observations sur le vol des oiseaux et la diversité de leurs cris ou de leurs chants.

La brièveté de mon séjour ici ne me permettra pas de faire des recherches très-exactes sur leurs doctrines religieuses; mais les principaux objets de leur culte sont le soleil et la lune [2] qu'ils nomment *Urotalt* et *Alilat*, et ils offrent chaque jour à Urotalt de l'encens et de la myrrhe dans son temple à Saba. Ils payent aussi religieusement un tribut

[1] Cicero, *de Divin.* lib. I. c. XLII.

[2] Hérod. *thal.* c. VIII. Philostorg. *in Phot. Strabo, et Theophrast.*

de respect aux mânes de leurs plus illustres législateurs ou bienfaiteurs [1], parce qu'ils sont persuadés, et c'est un principe de la philosophie des mages qui a généralement prévalu dans le monde, que ces excellens personnages furent des êtres d'une nature céleste, qui, d'un état supérieur, et par des vues de bienfaisance, descendirent dans des corps mortels et se soumirent, en consentant à les animer, à tous les inconvéniens et aux malheurs de la vie mortelle, pour contribuer au bonheur du genre humain. Adieu.

L.

[1] Δῆλοι δὲ εἶσιν οἱ Βάρβαροι διαφερόντως τιμήσαντες τὰς αὑτῶν νομοθέτας ψυχὰς γὰρ ἀγαθὰς κατὰ Πλάτωνα καταλιπόσας τὸν ὑπερουράνιον τόπον ὑπομεῖναι ἐλθεῖν εἰς τόνδε τὸν τάρταρον καὶ σῶμα ἀναλαβόσας — ὑπολαμβάνουσι — Βραχμάνες τε σύμπαντες — ἐθεολόγησαν ἀκριβῶς τὰ ἐκείνων. Χαλδαῖοί τε καὶ Ἀράβιοι οἱ καθηθέντες Εὐδαίμονες. Clem. Alex. Strom. lib. I.

ALCIBIADE.

VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LETTRE XXII.

CLÉANDER, à GOBRYAS.

Salamine.

LA situation déplorable des athéniens n'a encore éprouvé aucun changement : ce qui augmente le mécontentement et ajoute à leurs malheurs, c'est que les opérations militaires ne sont pas très-favorables. Périclès a été forcé de lever le siége d'Epidaure, et il est rentré avec son escadre, après avoir ravagé les côtes du Péloponèse ; tel a été le seul avantage de cette expédition.

On vient d'apprendre que le siége de Potidée ne se poussait point avec vigueur. L'armée qui est devant cette place est très-affaiblie par les sorties de la garnison et par la peste qu'un des derniers renforts d'Athènes a portée au milieu des assiégeans. L'armée du Péloponèse ne resta pas long-tems sur le

territoire de l'Attique. Apprenant que Périclès ravageait leur pays, et craignant la communication de la peste, les alliés jugèrent à propos de se retirer.

Les lacédémoniens se proposent de faire une invasion dans l'île de Zacynthus. Le parti opposé à Périclès prend avantage de ses mauvais succès à Epidaure, pour exciter le peuple contre lui. Les athéniens pensaient qu'il parviendrait à rendre plus supportables les maux qu'ils éprouvent dans l'intérieur, en étendant au-dehors leur réputation et leur puissance.

Cléon, dans ses harangues séditieuses, accuse Périclès à chaque assemblée, d'être la seule cause des malheurs de la Grèce, d'avoir épuisé le trésor public par ses expéditions sans succès, et d'avoir entraîné son pays dans une guerre désastreuse, qu'il n'a, dit-il, entreprise que pour conserver son autorité.

Un autre reproche qu'on lui fait encore, est relatif au décret des athéniens

contre Mégare qui, en défendant toute espèce de commerce entre les deux villes, condamne à mort les mégariens qui seront arrêtés sur les terres d'Athènes, et enjoint aux généraux de la République de faire tous les ans une invasion sur le territoire de Mégare. Les lacédémoniens avaient demandé le rapport de ce sévère décret ; mais Périclès s'y opposa fortement, en reprochant aux mégariens d'avoir reçu chez eux les esclaves révoltés, et d'avoir assassiné un hérault d'armes d'Athènes.

Quoi qu'il en soit, on se dit ici en confidence, qu'il n'avait provoqué ce décret que dans le dessein de venger une insulte faite à Aspasie, par quelques jeunes mégariens qui lui enlevèrent deux de ses esclaves. Périclès et ses amis s'empressent de détruire toutes ces accusations.

Pour peu qu'on observe, disent-ils, la situation des affaires politiques de la Grèce, on doit être bien convaincu que

la guerre n'a point d'autre cause que la jalousie de Lacédémone. Les athéniens ont toujours respecté les traités, et leurs ennemis voulaient que sans aucun examen, on prît en considération les plaintes des corinthiens et des mégariens, quoiqu'il fût expressément stipulé, par un article du dernier traité entre les états de la Grèce, que toutes les discussions sur de semblables sujets, seraient renvoyées à des arbitres. Plusieurs des demandes des lacédémoniens, déjà très-injustes par leurs motifs, le devinrent plus encore par la manière impérieuse dont elles furent présentées; et une prompte et timide condescendance aurait été regardée par eux comme un aveu tacite de la faiblesse et de la pusillanimité des athéniens.

Quant à la conduite de cette guerre, les défenseurs de Périclès assurent qu'elle seule peut assurer les avantages à Athènes, qui doivent résulter de la grande supériorité de ses forces navales. L'in-

vasion des péloponésiens sur le territoire de l'Attique ne sera jamais, ajoutent-ils, de longue durée; le pays ne fournit aucune subsistance à leurs troupes, et jamais ils n'auront la témérité d'entreprendre le siége d'Athènes, ni l'imprudence de laisser sans défense, leurs côtes exposées aux attaques des escadres athéniennes.

Parmi ceux qui se déclarent en faveur de Périclès, on distingue Alcibiade, jeune homme de la plus haute espérance, et son vieux ami l'orateur Ephialte. Cléon, Hyperbolus et Tolmide, hommes sans éducation et sans talent, sont les chefs du parti opposé. Quoique je sois loin de regarder comme également injustes tous les reproches qu'on fait à Périclès, il est évident que l'opinion générale est en sa faveur, et que les plus grands torts sont du côté de ses adversaires.

Le peuple se montre tellement accablé de tant de malheurs réunis, qu'à la dernière assemblée on prit la résolution d'envoyer à Lacédémone pour obtenir

la paix à des conditions raisonnables ; mais, par les dernières lettres que je reçois de cette ville, j'apprends qu'on n'y donne aucune espérance à cet égard.

Je terminerai cette dépêche en vous apprenant que par un décret très-récent, il vient d'être décidé qu'Hippocrate de Cos serait initié aux mystères sacrés ; on lui a décerné une couronne d'or ; il jouira de tous les priviléges attachés au titre de citoyen d'Athènes, et toutes ses dépenses, pendant sa vie, seront acquittées par le trésor public.

Telles sont, puissant ministre, les récompenses de la vertu, parmi les grecs ; elles ne sont accordées qu'aux hommes d'un mérite distingué. Une couronne d'or, une statue, des hommages dont la liberté des suffrages assure la justice, et dont la postérité reconnaissante garantit la durée, deviennent l'encouragement des uns, l'espérance des autres, et pour tous le lien

qui les attache à une ville où le titre de citoyen est préférable, selon eux, à celui même d'un satrape qui jouit de l'inestimable distinction d'approcher le trône majestueux du souverain de l'Asie.

P.

LETTRE XXIII.

ARTAPHERNES, à CLÉANDER.

De la forêt de Nysa,
près d'Ecbatane.

LE désordre qui régnait dans la Lydie ajoutée à mon ancien gouvernement, exigeait une prompte surveillance et de grandes réformes; toutes ces occupations m'ont empêché de vous répondre. J'ai été obligé de renvoyer plusieurs des principaux officiers, d'en punir quelques-uns, et de donner leurs emplois à ceux dont l'habileté ou l'intégrité avaient précédemment causé la

disgrace ; ils avaient été ou négligés, ou destitués, j'ai fait justice à tous. Une semblable conduite devait nécessairement produire un grand nombre de mécontens ; ils portèrent contre moi des plaintes à la cour ; leurs amis obtinrent un ordre de rigueur particulière, qui fut donné aux inspecteurs, envoyés tous les ans dans les provinces, pour observer la conduite des gouverneurs. En conséquence, ils examinèrent très-sévèrement la mienne ; mais, après d'exactes et longues recherches, ils déclarèrent que j'avais agi non-seulement avec une juste impartialité, mais avec le plus grand zèle pour l'honneur de l'empire et le service du roi. Bientôt après, je reçus du roi une lettre d'approbation et un riche vêtement mède, comme un témoignage particulier de la faveur de notre excellent souverain.

Tout étant parfaitement tranquille en Lydie, j'ai voulu revoir mes amis à Ecbatane, et je suis actuellement chez

Mégabyze dans la forêt de Nysa. Hydaspes, Gobryas, Intaphernes, le commandant des gardes sont ici, et oublient, du moins pour quelques instans, les fatigues de leurs places, les intrigues et les étiquettes de la cour, et nous vivons avec la douce et franche liberté d'une amitié sans réserve. Cependant on ne nous laisse pas croire long-tems que nous sommes métamorphosés en mages de la Bactriane; et fréquemment, le ministre est appelé au conseil, le secrétaire d'état se rend à son devoir, le chambellan au palais du roi, et le commandant à son corps. Souvent aussi nous accompagnons le roi à la chasse : c'est, comme vous le savez, le plaisir ordinaire de la cour.

A la dernière partie de ce genre, un tigre furieux s'élanca vers le roi, qui se trouva dans le plus grand danger. Artyphius, fils de Mégabyze, marcha droit au tigre, et d'un coup de sa javeline, il tua cet animal furieux. Notre

généreux souverain ne pouvait être insensible à cette preuve signalée de courage et d'attachement; il donna à son libérateur une chaîne d'or de la valeur de mille dariques, et y ajouta les plus obligeantes expressions d'estime, d'éloge et de faveur.

Ce qui est assez singulier, c'est que Mégabyze fut autrefois disgracié pour ce service, dont son fils vient d'être récompensé d'une manière bien flatteuse; et c'est même à cette occasion qu'on crut devoir promulguer l'édit, qui, depuis ce tems, permet de frapper à la chasse un animal, avant que le roi ait porté le premier coup, ce qui précédemment avait toujours été regardé comme une offense très-grave.

Les cadusiens ont fait une incursion dans les parties septentrionales de la Médie, enlevé un riche butin et défait le satrape qui voulait s'opposer à leurs ravages. Des troupes sont en marche vers ces frontières, et Artyphius est

parti aujourd'hui avec un détachement nombreux pour les rejoindre. Sa dernière action n'a pas peu contribué à lui faire obtenir le commandement de cette expédition; il a du talent et du courage, et il aura bientôt réduit ces barbares.

Vous saurez toutes les nouvelles de la cour, quand je vous aurai dit que l'eunuque Bagorazes vient d'être fait échanson. Vos amis se proposent de vous prier dans quelque tems de leur faire des acquisitions de livres, de statues, de tableaux et d'autres raretés du pays que vous habitez. De semblables commissions ne seront pas la partie la moins embarrassante de votre emploi.

Vos remercîmens trop réitérés, Cléander, pour les services que je vous ai rendus près des ministres de la Perse, sont inutiles; je n'en attends qu'un seul, dont je ne doute même pas, c'est que vous repondrez toujours à leurs espérances. Adieu.

P.

LETTRE XXIV.

Mégabyze, à Cléander.

Ecbatane.

La peste qui ravage Athènes produira-t-elle quelque changement dans les mesures politiques ? Les résolutions sont si peu affermies dans ces constitutions populaires, qu'un seul malheur peut changer le cours des événemens et ébranler même les bases du gouvernement. Je ne crois pas que les lacédémoniens acceptent la paix qu'on leur propose, sans imposer les conditions les plus funestes au commerce et à la grandeur d'Athènes. Peut-être exigeront-ils une diminution dans le nombre de leurs vaisseaux, ou l'abandon de quelques-uns de leurs alliés.

Si les athéniens se soumettent à ces conditions, ils perdront les deux principaux appuis de leur pouvoir et de

leur richesse, et se trouveront réduits à cet état d'abaissement et de médiocrité, d'où ils n'étaient sortis que par l'habileté et la valeur de Thémistocle.

Il ne convient pas aux intérêts de la Perse que ni Lacédémone, ni Athènes puissent obtenir ou une supériorité particulière sur les états de la Grèce, ou une influence marquée dans leurs conseils. La République dominante serait toujours assez puissante pour former quelque entreprise contre la Perse, faire des invasions dans les fertiles provinces de l'Asie mineure, ravager nos côtes, encourager les trahisons de nos gouverneurs; ils ne sont que trop disposés par la crainte d'être punis de leurs oppressions, à se révolter et à faire tous leurs efforts pour ériger les provinces confiées à leurs soins en principautés indépendantes. J'espère un meilleur avenir.

Le génie de notre grand Cyrus, qui veille sur l'empire qu'il a si glorieuse-

ment fondé, conservera le trône de ses successeurs; et la paix dont tout nous garantit la durée, nous aidera à prévoir et à prévenir les tentatives dangereuses de la perfidie, de la corruption et de la désobéissance, dans toutes les diverses parties de notre gouvernement. Une sévère habitude de la discipline militaire nous rendra ces troupes valeureuses qui ont conquis l'Egypte. L'esprit d'ordre et de persistance de nos conseils, ne nous laissera échapper aucunes des occasions favorables que doivent nous offrir les continuelles discordes de la Grèce; et nous y maintiendrons une telle égalité de pouvoir, que nous serons toujours certains de faire pencher la balance du côté où nous le jugerons convenable.

Les ambassadeurs du Péloponèse, ayant à leur tête Aristée de Corinthe, sont déjà partis pour la Thrace, où ils ont une commission particulière près de Sitalces, et d'où ils partiront pour se rendre à la cour de notre grand monarque.

Nous ne nous presserons pas de terminer avec eux ; mais sous le prétexte d'examiner les causes de leurs querelles avec les athéniens, et les motifs par lesquels ils prétendent nous engager à faire avec eux un traité d'alliance, nous les retiendrons, pour donner à Athènes le tems de suivre leur exemple, en implorant notre assistance, ou jusqu'à ce que les événemens de la guerre nous montrent quelle est celle des deux Républiques qu'il nous est le plus avantageux de soutenir.

Tâchez de savoir si les athéniens sont instruits de cette démarche, et informez-vous promptement des résolutions qu'ils prendront à cet égard. Nous ne désirons pas moins de savoir comment Périclès se soutiendra dans cette situation difficile. Je ne crois pas que les athéniens aient un seul homme qui, par son influence ou ses talens, puisse lui succéder. Dans ces Républiques, les grandes qualités et la considération

qu'elles obtiennent de l'éclat qui les environne, sont toujours exposées aux efforts séditieux de l'envie populaire. La cour de Perse n'a pas ces dangers, parce qu'elle suit des maximes plus sages. L'injuste loi de l'ostracisme ne pénétrera pas jusqu'ici. Votre mérite, Cléander, vous assure la protection de votre souverain et l'estime de ses ministres; et, loin de porter ombrage, de nuire à votre avancement ou de vous exposer à quelque disgrace, il sera toujours le plus sûr garant de vos succès, et le plus honorable abri contre toute espèce de danger. Adieu.

P.

LETTRE XXV.

Orsames, à Cléander.

Thèbes, en Egypte.

Lorsque nous eûmes traversé l'Arabie et vu à Nysa le tombeau d'Isis et d'Osiris, dont les colonnes sont couvertes

d'inscriptions dans la langue sacrée des égyptiens, nous nous dirigeâmes vers No-ammon. C'est l'ancienne Thèbes d'Egypte, dont il est parlé dans les écrits du grec Homère. La ville a cent quarante stades de circuit; mais autrefois elle était beaucoup plus considérable. La magnificence de ses édifices et les prodigieuses richesses qu'elle renfermait, la firent long-tems regarder comme la plus belle ville de l'Egypte, et même du monde connu.

D'après les longues histoires de la dynastie thébaine, cette ville paraît avoir été fondée dans les tems les plus reculés [1]. Elle fut pillée par les carthaginois, à l'époque où leur grandeur naissante commença à inquiéter les états voisins de cette République. Quelque tems après, elle fut prise par les assy-

[1] *Hanc inter exordia pandentis se latè Carthaginis improviso exercitu duces oppressere Pœnorum.* Ammian. Marcell. lib. XVII.

riens, et souffrit beaucoup des fureurs de Cambyse, lorsqu'il revint de son expédition dans l'Ethiopie. C'est alors que le plus ancien et le plus superbe de ses quatre temples fut dépouillé de toutes les richesses qu'il renfermait, et de tous les chef-d'œuvres dont il était orné. Les murs existent encore, et son circuit est de treize stades, sa hauteur de quarante-cinq coudées; ses murailles ont vingt-quatre pieds d'épaisseur.

On trouve dans cette ville une quantité prodigieuse de statues colossales, et d'obélisques d'une pierre entière, qui, autour de cette capitale, forment de magnifiques avenues, et ajoutent à son étendue. Les nombreuses carrières de marbre et de porphyre dont la partie méridionale de l'Egypte supérieure est remplie, ont fourni les matériaux de ces monumens gigantesques; et peut-on être étonné qu'ils aient eu les moyens de les élever, lorsqu'on sait que les anciens rois de Thèbes ont poussé leurs

conquêtes jusques dans la Scythie, la Bactriane et les Indes? La ville s'étend des deux côtés du Nil, et autrefois chacun des cent bâtimens construits sur les bords de ce fleuve, depuis Thèbes jusqu'à Memphis, contenait deux cents chevaux, toujours prêts pour le service de l'état et les dépêches pressées des courriers publics. Plusieurs de ces bâtimens se sont conservés.

On place toujours la statue parlante de Memnon, au nombre des merveilles de l'Egypte [1]. Elle est formée d'une pierre appelée *bisalte*, et qui a la dureté et la couleur du fer. La moitié supérieure de cette statue fut brisée par Cambyse; l'autre représente un homme assis : les pieds et les jambes se touchent. Le son qu'elle rend, au soleil levant, ressemble à celui d'une lyre fêlée et qui n'est point d'accord; mais je ne sais s'il vient de la

[1] Plin. lib. XXXVII, c. VII. Pausan. Att. p. 78; Philost. lib. V c. III.

statue ou de la base. Près de là [1], sont renfermés dans un souterrain, les plus vénérables restes de l'antiquité, les colonnes d'Hermès [2]. Ce ne fut que par une faveur particulière des prêtres et de Pharnuces, gouverneur de la ville, que j'obtins la permission d'y entrer.

Ce souterrain est dans l'enclos d'un ancien édifice, dépôt des livres sacrés et autres monumens. On y descend à une grande profondeur, par un chemin rude, difficile et taillé dans le roc. Un large passage s'ouvre alors devant vous, et communique à plusieurs appartemens obscurs, où l'on parvient par des sentiers tortueux. On aperçoit ensuite, à quelque distance, une lumière qui dirige dans une avenue longue et étroite, à l'extrémité de laquelle on trouve une caverne

[1] *Thebis trans Nilum ad Συριγγας quas vocant, statua est resonans.* Paus. Att. p. 78.

[2] Sync. p. 40. b. Ammian. Marcell. lib. XXII, p. 232.

spacieuse. L'étrange solennité de cet endroit frappe l'imagination d'un religieux effroi, qui dispose merveilleusement à écouter, avec une sorte de persuasion, tout ce que les prêtres qui vous attendent là, veulent vous révéler sur les monumens étonnans qui y sont déposés. On entend de loin un bruit qui ressemble au rugissement de la mer en fureur; on croit ensuite distinguer le murmure sourd des vagues qui s'éloignent, auquel succède tout-à-coup le fracas de celles qui viennent, avec une grande impétuosité, se briser de nouveau contre les rochers. Ce bruit est si terrible, si on en approche, que peu de gens, disent les prêtres, sont assez curieux pour faire de longues recherches sur ces jeux mystérieux de la nature.

Cela me rappela ces cavernes des mages [1], dans les montagnes de la Perse,

[1] Clemens Alexand. Strom. lib. VI.

où, par une singulière combinaison des sons artificiels et réfléchis dans ces prodigieuses cavités, on croit entendre d'abord le bruit tumultueux de deux armées nombreuses, dans le commencement d'une bataille; lorsqu'on approche, ce bruit augmente, comme dans la chaleur d'un engagement, et à la fin il ressemble aux cris, aux acclamations de l'instant où la victoire se décide.

La disposition des lampes, dans ce souterrain des prêtres égyptiens, est de la plus grande beauté : elles couvrent des piliers d'une forme pyramidale, qui s'élèvent jusqu'à la voûte, et c'est au milieu de ces piliers, ainsi éclairés, qu'on voit ces vénérables colonnes, enrichies d'inscriptions hiéroglyphiques, et des élémens mystérieux des sciences égyptennes. On dit qu'elles ont été placées là par Hermès-Trismégiste [1]. Ce sage de la plus haute réputation est aussi

[1] Ou plutôt Mer-Cherès Trismégiste.

profondément révéré parmi les égyptiens, que Zoroastre parmi nous [1]. Ils lui attribuent l'invention des lettres, la première formation des sons articulés, et plusieurs autres découvertes importantes. Les prêtres ne veulent pas fixer son antiquité ; ils m'ont dit seulement que ces colonnes avaient résisté aux plus grands bouleversemens de la nature, et s'étaient conservées sans aucun dommage, lorsqu'un déluge universel couvrit le globe. Ils donnent aussi à Hermès ou Mercure, les noms de Thoth ou Athothes, et c'est à lui qu'ils attribuent le fameux calcul de la période de 36,525 ans. Les historiens ont recours à ces colonnes pour les anciennes annales de cette contrée. Ils soutiennent qu'elles ont fourni les élémens de toutes les philosophies et de toutes les sciences politiques et morales. Orphée leur doit son système célèbre de l'origine des

[1] Diod. Sic. lib. 1.

choses, Pythagore sa doctrine, et Thalès ses découvertes.

J'ai été assez heureux pour me trouver ici à l'époque où l'on offre un sacrifice solennel au mystérieux Hermès ou Mercure, dans l'intérieur de ce merveilleux souterrain. Cette cérémonie se renouvelle tous les cinquante ans; ce n'est que depuis peu de tems qu'on permet aux étrangers pour lesquels on a quelque considération, d'entrer dans ce labyrinthe. Autrefois il fallait, pour y être admis, se soumettre à la plus sévère discipline, et aux épreuves longues et pénibles que Pythagore souffrit pendant trente ans, avant d'être initié dans les mystères égyptiens, et d'obtenir la faveur d'admirer ces monumens sacrés.

La ville prend son ancien nom du dieu Ammon, que les grecs appellent *Jupiter;* il est le même que Saturne ou Chronus, père d'Osiris. D'après ses autres noms qui sont Thamus [1] et Chamus,

[1] Plato. Βασιλέως τότε ὄντος Αἰγύπτου ὅλης Θαμοῦ

toute la contrée conserve à Thèbes le nom de Chémie [1]. Il est représenté avec la figure d'un bélier, et le thébain qui tuerait un de ces animaux, serait puni de mort. Cependant ils en sacrifient un à la fête de leur dieu [2], et ils en étalent la dépouille sur la statue d'Ammon. Ils placent aussi l'image d'Hercule en face de Chamus, et prétendent que ce dieu, cédant aux prières réitérées d'Hercule, lui apparut de cette manière. Tous ceux qui assistent à cette cérémonie frappent le corps du bélier, ensuite on l'enterre dans un des dépôts sacrés [3]. On croit

περὶ τὴν μηλάδην πόλιν τῷ ἄνω τόπῳ, οὗ οἱ Ἕλληνες Αἰγυπτίας Θήβας καλοῦσι, καὶ τὸν θεὸν Ἄμμωνα p. 1240. b.

[1] Ἔτι τὸν Αἴγυπτον Χημὰ καλοῦσιν. Plut. de Iside.

[2] Hérod. Euterp. 42.

[3] Cela fait, tous ceux qui sont autour du temple se frappent, en déplorant la mort du belier, et puis on le met dans une caisse sacrée. *Herod.* Euterp. XXXVII, trad. de Larcher. Ces deux sens sont bien différens.

ici, d'après une ancienne tradition [1], que les premières prêtresses de l'oracle Lybien de Jupiter Ammon et de l'oracle de Dodone en Grèce, furent enlevées et vendues par les phéniciens dans ces contrées éloignées. Adieu,

L.

LETTRE XXVI.

Cléander, à Gobryas.

Salamine.

Depuis ma dernière lettre, Athènes est toujours dans une grande fermentation. Les factions, les cabales opposées, les ravages de la peste, et une insouciance générale sur les mesures, sans aucune unanimité dans les projets pour l'avenir, ont successivement occasionné de la perplexité dans les conseils et du découragement dans le peuple.

[1] Hérod. Euterp. 54, 55.

Les ambassadeurs qu'ils ont envoyés à Lacédémone ont déclaré, à leur retour, que la paix ne pouvait être obtenue qu'à des conditions très-désavantageuses. La situation actuelle d'Athènes fut l'objet d'une longue discussion, dans une assemblée extraordinaire convoquée à ce sujet. Périclès se leva, et avec une énergie que les clameurs de ses ennemis ne pouvaient intimider, et des argumens pleins de force qu'ils étaient incapables de réfuter, il tâcha de calmer les esprits irrités de ses concitoyens, de faire cesser leur funeste découragement, et de diriger contre les lacédémoniens, le ressentiment qu'ils témoignaient contre lui-même.

Voici à-peu-près la substance de son discours. Les raisons qui l'avaient déterminé à commencer cette guerre étaient encore les mêmes, et ne recevaient aucune altération de ces malheureux événemens qu'il était impossible à la prudence humaine la plus parfaite

de prévoir et de prévenir. Les infortunes particulières ne devaient pas leur faire oublier qu'ils ne pouvaient assurer l'intérêt commun qu'en conservant leur indépendance. Tandis qu'ils continueraient à être les maîtres de la mer, la dévastation de leurs propriétés territoriales ne devait pas les inquiéter, et pouvait se réparer facilement. Si, désespérant du succès, ils se laissaient abattre par quelques revers dont il fallait plutôt calculer les suites que peser les maux, ils perdraient non-seulement ces avantages, mais le plus essentiel de tous, celui sur lequel reposaient l'existence, la conservation et la dignité de la République, la liberté.

Il termina son discours en leur disant : « Athéniens, cessez donc de re-
« procher à vos chefs des malheurs qui
« semblent être infligés par la provi-
« dence ; si l'on doit se soumettre à ceux
« qui arrivent, il faut s'opposer avec
« courage à ceux qui nous menacent.

« Que votre ancienne et généreuse éner-
« gie se réveille : n'envoyez plus d'am-
« bassadeurs aux lacédémoniens ; sou-
« tenez avec dignité et avec courage,
« des prétentions justes et honorables,
« qui doivent vous placer à la tête des
« états de la Grèce. »

Périclès obtint une partie de ce qu'il demandait ; l'assemblée résolut de ne plus faire aucunes propositions de paix aux alliés ; mais en même tems, entraînés par la chaleur de leur ressentiment et la fureur des ennemis de Périclès, les athéniens destituèrent ce grand homme d'état, et le condamnèrent à une amende de cinquante talens, sur la proposition de Cléon et de Simmias. C'est ainsi que Périclès, qui avait si long-tems disposé d'une manière presqu'absolue des trésors et des forces d'Athènes, fut réduit, par un simple décret, à la condition d'un citoyen particulier, sans aucune distinction que celle qu'il doit à l'éclat de sa réputation et de ses qualités supérieures.

Peut-être, aux yeux de la philosophie, paraît-il plus grand dans sa disgrace qu'il supporte avec fermeté, qu'environné de toute la puissance qu'il exerçait précédemment. La mort de plusieurs de ses amis et de ceux en qui il avait le plus de confiance, les divisions occasionnées dans sa famille, l'extravagance de son fils Xantippe, ajoutent encore à ses malheurs.

Les athéniens sont actuellement instruits de l'intention des ambassadeurs envoyés à Sitalces, et de la route qu'ils ont prise. Hier, le sénat dépêcha un courrier avec des instructions particulières à leur ministre près de Sitalces; et, quoique le contenu de sa lettre ne soit pas connu ici, et que le secret soit gardé dans ces occasions, autant qu'il peut l'être dans un gouvernement populaire, les athéniens demandent, et j'en ai la certitude, qu'on remette entre leurs mains les ambassadeurs du Péloponèse. Ils espèrent que cette réponse

sera vivement appuyée par Sadocus, le fils du prince thrace, et qui, l'année dernière, fut reçu citoyen d'Athènes. Il paraît qu'Aristée, le chef de l'ambassade, est celui qu'on a plus particulièrement en vue, en prenant cette mesure : on l'accuse de la révolte de Potidée, et des troubles de la Thrace.

Si ma lettre arrive à tems, je pense, et le ministère persan me pardonnera de lui donner cet avis, que le roi devrait envoyer à Sitalces quelques personnes intelligentes et instruites des mœurs et des usages de ce pays, afin de tâcher, soit par des menaces, ou par des présens, de prévenir une aussi déshonorante condescendance. Vous aurez vraisemblablement déjà appris cette nouvelle par Pharnabaze, gouverneur de l'Hellespont. Je ne puis m'empêcher de vous exprimer l'intérêt que je prends à la sûreté de ces ambassadeurs, persuadé, comme je le suis, que les athéniens, dans leur disposition opiniâtre et le ressentiment vio-

lent qu'ils ont contre les lacédémoniens, ne sont nullement disposés à conserver les égards qu'ils devraient aux droits les plus sacrés.

Illustre satrape, je tâcherai de mériter la confiance dont m'honorent les conseils de Perse, et de suppléer par mon zèle et mon intégrité à tout ce qui me manque de connaissances et d'expérience.

P.

LETTRE XXVII.

Cléander, à Orsames.

Salamine.

Je voudrais, noble satrape, vous imiter dans le choix judicieux des sujets que vous traitez, et réunir comme vous ce qui instruit et ce qui plaît. Quelques observations sur l'état actuel de la philosophie grecque ne peuvent être sans intérêt pour vous. L'Egypte doit être regardée comme le berceau des scien-

ces, et les connaissances des prêtres de ce pays se retrouvent en grande partie dans celles qui sont enseignées dans les écoles des philosophes grecs. L'examen de celles-ci ne peut donc que contribuer encore à vous faciliter l'étude des autres.

La philosophie grecque est divisée en deux sectes principales : l'ionique qui fut fondée par Thalès le milésien, et l'italique qui doit son origine à Pythagore.

Thalès naquit dans la 31.e olympiade: il fut le premier qui enseigna un système régulier de philosophie, et il laissa après lui des disciples qui, en se succédant, en établirent les principes et parvinrent à le maintenir. Vers la fin de sa vie, il voyagea en Egypte, et, pendant plusieurs années, il s'appliqua avec tant de zèle et de génie aux sciences égyptiennes, sous la direction des prêtres, qu'il parvint même à instruire ses maîtres. On dit qu'il leur apprit par

quels moyens ils pouvaient mesurer la hauteur des pyramides. Il fut ensuite employé au service de Crœsus, roi de Lydie, et rendit guéable le fleuve Halys, pour l'armée de ce prince, en faisant écouler les eaux par des tranchées. A son retour en Grèce, il vécut dans la retraite, et s'occupa uniquement de l'étude des sciences et de l'instruction de ses disciples, qui avaient pour lui la plus grande vénération.

Pythagore a laissé un grand nombre de préceptes de morale ; mais il est plus célèbre par ses connaissances dans l'histoire des phénomènes de la nature. Dans son système, l'eau est le principe de tout ; l'univers est rempli d'esprits invisibles qui surveillent les actions des hommes ; la terre est située au milieu du monde et se meut sur son centre. Il fut le premier parmi les grecs qui calcula les éclipses du soleil et de la lune, et fit des observations sur le mouvement des corps célestes. Il expliquait

ces phénomènes étonnans qui, pour l'ignorant et le superstitieux, sont des présages de calamités prochaines, et qui, aux yeux d'un philosophe, ne sont que les opérations simples et régulières de la nature. Ces découvertes suffiraient seules pour recommander son nom à la postérité. Il mourut dans la quatre-vingt-douzième année de son âge, en assistant aux jeux olympiques, et Anaximandre lui succéda dans l'école ïonique.

On a peu de renseignemens certains sur ce philosophe. On sait seulement que, dans quelques points, sa doctrine était différente de celle de son maître. Il soutenait que l'univers est composé de matière douée d'un mouvement infini, et que dans le sein fertile de cette matière toujours agissante, chaque être était produit par une éternelle et successive révolution des formes. En établissant ce système, Anaximandre excluait, au moins tacitement, l'existence d'une suprême intelligence, première

cause. Anaximène, son successeur, attribuait l'origine de tout à l'air. Il fit le premier cadran solaire qui, à Lacédémone, obtint une grande admiration de ce peuple guerrier, mais peu éclairé.

L'école de Thalès fut transportée par Anaxagore, de Milet, où, jusqu'à lui, elle avait brillé, à Athènes qu'il regarda comme un théâtre plus digne de ses talens. Ce philosophe était d'une famille noble de l'Ionie; mais il renonça à tous ses droits et à l'héritage d'une fortune considérable, pour s'appliquer avec moins d'interruption à l'étude de la sagesse et à la recherche de la vérité. Pendant sa résidence à Athènes, il eut l'honneur de compter Périclès au nombre de ses disciples. On croit généralement que l'homme d'état doit une grande partie de sa politique et de ses connaissances à la lecture des ouvrages du philosophe.

Les ennemis de Périclès, ne pouvant détruire l'influence qu'il avait sur le

peuple, voulurent l'attaquer dans la personne même de ses amis, et ils accusèrent Anaxagore d'avoir *effacé* le soleil du nombre des dieux, en disant qu'il n'était qu'une masse de matière enflammée. Les athéniens qui, par une étrange contradiction, montrent souvent un zèle ardent pour l'honneur de leurs dieux, quand ils sont attaqués par les philosophes, et qui cependant souffrent, même en s'en amusant, que ces mêmes dieux soient livrés aux bouffonneries indécentes de leurs poëtes comiques, condamnèrent Anaxagore à la mort; mais il échappa à cette injuste sentence en se retirant à Lampsaque, où, quelques années après, il termina ses jours. Ses disciples élevèrent deux autels à sa mémoire, et dédièrent l'un à l'esprit éternel, et l'autre à la vérité.

Anaxagore se déclara toujours contre le système de la formation du monde par le hasard, et attribua l'ordre qu'on y remarque, à la sagesse d'un être puis-

sant. Il soutenait qu'il n'y a point de vide dans la nature, que chaque être est divisible à l'infini, et composé de petites parties d'une nature similaire. Mais je ne veux pas m'étendre plus long-tems sur la vie et les systêmes des philosophes de cette secte ; ce que j'en ai dit suffit pour vous en donner une idée. Plusieurs de leurs opinions sont fondées sur des probabilités dénuées de preuves tirées de la nature elle-même, et doivent, pour être confirmées, ou rejetées, être soumises aux recherches plus étendues et plus exactes des siècles futurs. J'ajouterai seulement que l'école ïonique dont Archelaüs est aujourd'hui le chef, a produit un disciple qui paraît devoir éclipser non-seulement la réputation de son maître, mais celle de tous les philosophes qui ont paru dans la Grèce. Son nom est Socrate : il s'applique uniquement à la partie morale de la philosophie, et il néglige, comme trop incertaine, l'étude des phéno-

mènes de la nature. Dans une autre lettre, je vous parlerai de la secte italique et de Pythagore son fondateur. Adieu.

P.

LETTRE XXVIII.

GOBRYAS, à CLÉANDER.

Ecbatane.

LA disgrace de Périclès ne m'a pas étonné, et je le suis bien plus qu'il ait su conserver si long-tems une autorité que l'envie et une multitude séditieuse se plaisaient à regarder comme tyrannique. Les grecs remplissent les vœux de Xerxès, en continuant à persécuter ainsi leurs meilleurs citoyens. Je souhaite que le ressentiment de Périclès lui fasse embrasser les intérêts de la Perse. Il serait accueilli parmi nous, avec autant d'empressement et d'honneur que Thémistocle son illustre prédécesseur.

Le roi a demandé à Sitalces que les ambassadeurs du Péloponèse pussent arriver en sûreté à la cour de Perse; mais il les avait déjà remis aux mains des athéniens, à la requête de son fils Sadocus, qui a eu la lâcheté de solliciter l'honneur d'être reçu citoyen d'Athènes. Le souverain de l'Asie saura apprécier un semblable privilège. Je ne crains pas moins que vous pour la vie de ces malheureux ambassadeurs, dans un tems où les états de la Grèce sont si violemment exaspérés les uns contre les autres. Il serait peut-être bon d'insinuer que les mesures violentes rendraient Artaxerxès, déjà irrité par la conduite des athéniens, un de leurs ennemis déclarés. La prudence même et leur malheur devraient leur apprendre qu'ils n'ont pas besoin de s'en faire un nouveau et plus puissant encore. S'ils ont un peu calmé leurs orgueilleuses prétentions, l'humanité qu'ils montreront dans cette circonstance, leur sera avantageuse. Ils

doivent sentir que notre monarque peut porter la victoire à leurs ennemis, et, s'il le veut, récueillir même tous les fruits de cette longue guerre.

Je voudrais, si cela était possible, que prenant tout-à-coup le caractère d'ambassadeur, vous demandassiez au conseil d'Athènes s'ils sont bien décidés à déclarer la guerre à Artaxerxès. Il me semble voir leur embarras ; alors un bruit sourd se répand, il s'augmente par l'adresse de ceux qui sont dans le secret. Les grecs s'assemblent en tumulte, demandent les péloponésiens à leurs magistrats, et les envoient honorablement à la cour de Perse, où ils sont attendus ; mais je laisse à votre sagesse et à votre discrétion le choix et l'emploi des moyens qui vous paraîtront les meilleurs pour les sauver. Votre éloignement de la ville me donne peu d'espérances de succès, et je ne suis pas assez l'ennemi de la Perse, pour croire que leur délivrance puisse être

un équivalent au risque d'exposer vos jours. Restez où vous êtes; les ordres dont le roi exige l'observation la plus exacte, sont ceux qui regardent votre sûreté. Adieu.

H.

LETTRE XXIX.

Orsames, à Cléander.

Thèbes.

Les égyptiens, depuis le siècle illustré par leur célèbre Hermès ou Taautus, représentent leurs pensées par des emblêmes. Cette sorte d'expression, en ne s'adressant qu'aux yeux, paraît avoir une sorte d'avantage sur les mots, qui sont des signes arbitrairement substitués aux idées qu'ils doivent exprimer. Les caractères de ce langage peint, ont une signification naturelle, et offrent l'image de la pensée même qu'ils font naître. Les premiers principes de cet art, d'a-

bord en usage dans les livrés sacrés, sous le nom général d'hiéroglyphes, sont établis d'après les analogies, les formes particulières, les actions, les qualités des animaux, les observations de la nature, les préceptes de la morale, les faits de l'histoire; d'où l'on peut conclure que les premiers élémens, ou emblêmes radicaux, si l'on peut les appeler ainsi, furent, comme les mots de cette classe dans tous les autres langages, peu exacts et peu nombreux. Leur abondance actuelle a été l'ouvrage du tems et d'une expérience successive.

C'est sans doute, avec le projet d'accroître les avantages de ce moyen par des recherches plus soignées, que les égyptiens se sont particulièrement distingués par l'attention extraordinaire qu'ils donnent à l'examen de toutes les habitudes des animaux de leur pays. On peut juger de leur succès à cet égard, par cette prodigieuse quantité de symboles dont ils font usage, en

traitant presque tous les sujets qu'on peut imaginer.

Pour signifier, par exemple, l'introduction en Egypte de l'agriculture et du labourage par le bienfaisant Osiris, un de leurs dieux et l'un de leurs rois, ils le représentent avec une tête de bœuf qui, depuis ce tems, a toujours été employé à labourer leurs terres. Veulent-ils peindre une personne dont la famille est nombreuse, ils lui donnent la figure d'un crocodile. C'est ainsi qu'ayant observé que ces propriétés sont plus particulièrement remarquables dans le bouc, ils en ont fait l'emblême général de la génération, comme le faucon et le serpent sont celui du principe vital, parce qu'ils ont, à un degré éminent, cette portion d'être ou d'esprit qui est, selon eux, le principe de la vie.

Ils représentent la lune avec la figure d'un singe, parce qu'ils ont remarqué quelques indications de l'influence de cette planète sur cet animal.

Il est vraisemblable que le défaut d'un alphabet régulier a pu seul introduire et prolonger l'usage de ce langage hiéroglyphique ; mais les prêtres qui ne perdent jamais de vue les moyens de donner une opinion avantageuse de leur ordre, ont avec raison pensé que cette écriture emblématique pouvait leur être extrêmement utile, pour maintenir cette haute réputation de sagesse et de science qu'ils ont obtenue. Connaissant la faiblesse de l'esprit humain, ils n'ont pas manqué de tirer parti de cet avantage. Ils n'ignorent pas combien l'art de voiler la science peut en augmenter le pouvoir. Ils ont employé celui-ci pour se rendre plus importans encore par les connaissances qu'ils possèdent, et les obstacles mystérieux dont ils ont su les environner, dans l'intention d'en éloigner ceux qui voudraient partager la haute considération qu'elles leur donnent. Adieu.

O.

LETTRE XXX.

Hydaspes, à Cléander.

Babylone.

Depuis quelques années la cour restait à Suse pendant l'hiver, il paraît maintenant qu'elle passera cette saison à Babylone. Quoique le plaisir de voir une ville si célèbre et de jouir de la vue d'une vaste contrée parfaitement cultivée, puisse avoir décidé le roi à changer pour un tems le lieu de sa résidence, cependant je crois que la politique a quelque part dans cette résolution.

Babylone était la capitale d'un puissant empire ; la cour des monarques assyriens s'y tenait constamment. Ce n'est pas sans mécontentement que ses habitans se soumettent à un joug étranger, et voient qu'après avoir été toujours honorés de la présence de leurs rois, et joui de plusieurs priviléges, ils

sont maintenant surchargés de taxes pour l'entretien de leurs conquérans, et accablés de vexations par des gouverneurs.

Notre monarque a encore ajouté à l'attachement qu'on lui doit ici, en diminuant les tributs que la province payait à ses prédécesseurs, et en recevant avec affabilité les satrapes qui, à son arrivée, vinrent se prosterner à ses pieds. Il a voulu qu'ils partageassent tous les plaisirs de sa cour, et n'en recevoir aucuns sans quelques témoignages particuliers de sa bienveillance.

Ce prince, si digne de posséder l'empire de l'Orient, n'exerce le pouvoir le plus absolu que pour assurer le bonheur de ses sujets. Il voyage dans toutes les parties de ses états, non pas pour montrer seulement la magnificence de sa cour, ou prendre une idée superficielle du pays qu'il parcourt, mais pour écouter les plaintes de son peuple, attacher à ses intérêts, par des faveurs

personnelles ceux qui, par devoir, sont déjà soumis à son autorité, apprendre, par ses propres observations, à reconnaître le mérite, et à le récompenser, sans attendre la recommandation de ses ministres.

Un événement assez extraordinaire est ici, depuis quelques jours, le sujet de toutes les conversations. Vous savez, sans doute, qu'Artabaze, gouverneur de Babylone, était lieutenant de Mardonius, à la bataille de Platée. Il se mit à la tête des troupes qui restaient, et les ramena en Asie, après une marche difficile et hasardeuse. Sa femme qui le suivait, mourut de fatigue et de chagrin, et sa fille, alors enfant, fut enlevée par des grecs qui attaquèrent un de ses quartiers pendant la nuit. Depuis cette époque, il n'en avait pas eu de nouvelles.

Dans une fête qu'on donnait au palais, une belle esclave de la reine se distingua parmi les danseuses, et excita

l'admiration de tout le monde. Chacun désirait de la connaître. On apprit qu'elle avait été achetée, deux jours auparavant, d'un marchand de Chypre, qui était encore à Babylone; elle lui avait été vendue par un soldat athénien qui la fit prisonnière sur les perses, peu de tems après la bataille de Platée. Artabaze envoya aussitôt chercher le marchand, et, en réunissant plusieurs preuves qui ne pouvaient plus lui laisser de doutes, il apprit que la jeune esclave était sa fille.

La satisfaction qu'on eut de cet événement fut encore augmentée par la nouvelle de la victoire qu'Artyphius a remportée sur les cadusiens. Ce peuple audacieux, après avoir enlevé un riche butin, fut attaqué dans sa retraite et complètement mis en déroute. Artyphius les poursuivit, fit avancer son armée jusque sur leur territoire, et les força de se soumettre à un tribut et de donner des otages. Il avait dans sa

troupe quelques-uns de ces vétérans qui ont combattu sous Mégabyze son père, en Egypte.

Un ambassadeur est parti pour se rendre près du roi des scythes, et se plaindre des ravages que cette nation a exercés sur nos frontières; et bientôt après lui, Darius, le troisième fils du roi, se rendra dans l'Hyrcanie, dont le gouvernement vient de lui être accordé.

La révolution occasionnée dans les affaires politiques d'Athènes, par la destitution de Périclès, ajoute beaucoup à la curiosité avec laquelle nous attendons toujours les nouvelles de la Grèce. On est surpris que, dans l'espace de deux ans, aucune action importante, soit par terre ou par mer, n'ait encore eu lieu. Quoique Sitalces ait livré les ambassadeurs du Péloponèse, on dit qu'un agent de Lacédémone doit bientôt arriver ici.

Ce courrier vous remettra cinq mille dariques de la part de Mégabyze, qui

vous prie de lui procurer quelques chef-d'œuvres des arts de la Grèce ; des statues de Phidias, des tableaux de Zeuxis, etc. Quand vous aurez fait ces acquisitions, vous pouvez les adresser à votre frère, à Ephèse : il est chargé de les envoyer à Mégabyze. Adieu.

P.

LETTRE XXXI.

Cléander, à Gobryas.

Salamine.

Mes craintes sur les dangers qui menaçaient les ambassadeurs du Péloponèse, n'étaient que trop bien fondées ; et j'éprouve même plus de douleur, en vous racontant cette action, que les athéniens n'ont montré de regrets en s'en rendant coupables. Ces ambassadeurs furent, à leur arrivée, conduits en prison, et peu de jours après, un

décret du peuple les condamna à mort. Ils ont été enterrés sans aucunes cérémonies. Leurs caractères sacrés, les liens communs de l'humanité, les lois politiques et civiles, rien n'a été respecté, et ce qui ajoute encore à l'atrocité de cette violation de tous les usages des nations policées, c'est qu'ayant désiré avec ardeur d'être entendus avant que la sentence ne fût prononcée, ils n'ont pu obtenir une grace qu'on ne refusa jamais, même aux plus grands criminels.

Les athéniens voudraient se justifier, en disant qu'ils ont usé de représailles avec les lacédémoniens ; ils leur reprochent une barbarie semblable à l'égard de quelques marchands d'Athènes dont ils ont saisi les vaisseaux sur les côtes du Péloponèse ; mais cela ne peut, en aucune manière, justifier un attentat contre les droits sacrés des ministres publics. Je suis convaincu que leur ressentiment contre les lacédémoniens,

vient plutôt de leur refus de consentir à la paix qu'ils leur ont proposée, et de leur haîne pour Aristhée qui a beaucoup contribué à la révolte de leurs villes en Thrace; peut-être aussi les instigations de ceux qui désirent la continuation de la guerre, sont-elles la véritable cause d'un procédé aussi condamnable.

Les deux Républiques, en manifestant leur inimitié l'une contre l'autre, non par de franches hostilités, mais par des actes d'une cruauté lâche, ne méritent-elles pas qu'on leur donne avec raison le nom de barbares, qu'elles prodiguent si injustement aux autres nations? N'ayant aucun caractère public, je ne pouvais agir en faveur de ces malheureux; c'eût été m'exposer sans succès aux soupçons d'une populace mutinée, qui, dans sa fureur, ou plutôt son délire actuel, est incapable d'écouter la justice, la pitié et la raison.

Les esprits sont aussi très-exaltés par

la nouvelle qu'on vient de recevoir de la reddition de Potidée, qui, après avoir résisté deux ans, s'est rendue aux généraux athéniens, sous la condition très-favorable aux habitans, qui leur permet de se retirer avec une partie de leurs effets à Chalcis. Les athéniens blâment à cet égard leurs généraux, et prétendent que le manque d'approvisionnement et de secours, les eût bientôt forcés de se rendre à discrétion: mais l'armée avait beaucoup souffert des rigueurs d'un hiver dans la Thrace, et les dépenses du siége se montaient déjà à deux mille talens.

J'apprends que la peste diminue de jour en jour à Athènes; je vais y retourner, et faire moi-même des observations pour lesquelles, à la distance où je suis du lieu de la scène, j'étais forcé de m'en rapporter à des intelligences, toujours incertaines, que j'entretenais dans cette ville. Je vous informerai alors plus particulièrement de la vérité d'une

grande nouvelle relative à Périclès : ses amis ont l'espérance de lui faire rendre très-incessamment son ancienne autorité. On ne peut en être étonné, lorsqu'on considère les révolutions soudaines des gouvernemens populaires, et les talens supérieurs de Périclès.

Puisse le grand Oromasde, généreux satrape, préserver le trône de Cyrus des attaques inconsidérées d'une multitude séditieuse que rien ne contient, du besoin des secours étrangers et de l'alliance des grecs !

P.

LETTRE XXXII.

Orsames, à Cléander.

Thèbes, en Egypte.

Les hiéroglyphes égyptiens ont eu une influence remarquable sur les opinions religieuses de cette contrée. Le culte a par-tout ici pour objet quelques animaux domestiques ou autres. Il me sem-

ble que cette bizarrerie si frappante, même parmi plusieurs particularités nationales de ce peuple singulier, peut facilement être expliquée.

Plusieurs animaux, actuellement adorés en Egypte, ayant été d'abord considérés comme parties du langage religieux, par ces emblêmes qui servent à exprimer les différens caractères et les attributs des dieux de l'Egypte, ont avec le tems acquis un tel degré de sainteté, qu'ils ont eux-mêmes été ajoutés au nombre de leurs dieux. Ici, les temples, et il y en a beaucoup, sont tous dédiés à quelques animaux, et j'ai souvent pensé que la magnificence de leur extérieur contraste bien ridiculement avec le méprisable animal qui y est adoré. Le chat, le singe, l'ibis ont leurs temples particuliers. On ne peut se figurer le respect profond des égyptiens pour tous les animaux dont les représentations constituent leur système symbolaire et religieux. Des hommes sont

payés par le gouvernement, pour les servir et pourvoir à leur nourriture; cet emploi n'est pas même regardé comme indigne des personnes d'un rang distingué. Les dépenses à cet égard sont énormes. Ceux qui sont chargés de ce dépôt et des fonctions qu'il exige, portent des marques distinctives qui contraignent à leur rendre des hommages particuliers de soumission, et même de respect, tous ceux qui, soit par intention ou par hasard se trouvent sur leur chemin.

Lorsque ces animaux meurent de maladie ou de vieillesse, on ne peut employer à aucun usage tout ce qui leur avait été destiné. Les funérailles se font avec beaucoup de cérémonie, et sont accompagnées de toutes les apparences du deuil le plus complet et de la plus vive douleur.

D'après ce que je vous ai déjà dit de l'orgueil et de la politique des prêtres de ce pays, vous ne serez pas étonné que de semblables bizarreries qui pour-

raient offrir quelques sujets d'observation sévère aux hommes instruits, ne tendent évidemment ici qu'à accroître les appréhensions superstitieuses du vulgaire. Comme persan, je n'ai pas en général une haute opinion de la nécessité religieuse des temples. Au lieu de donner de la splendeur et de la majesté à la religion, ils ne me paraissent propres qu'à en ternir la pureté, l'éclat et la majesté, en limitant la suprême idée qu'on doit avoir du pouvoir et de la présence des dieux.

Je conçois plus difficilement encore comment, dans ce culte emblématique, la figure d'un chat ou d'un singe, puisse, sous aucuns rapports, être une image convenable des dieux; tandis que, suivant le jugement de nos sages et vénérables mages, la forme humaine ne pourrait elle-même la représenter dignement. Adieu.

O.

LETTRE XXXIII.

CLÉANDER, à GOBRYAS.

Athènes.

JE vous écris d'Athènes, noble satrape; la peste y a presqu'entièrement fini ses ravages; mais la désolation qu'elle a portée dans les familles les plus considérables, et la direction faible et désespérée dont elle a été la cause dans les affaires publiques, laisseront encore de longues traces, même après la cessation totale de tous les symptômes de ce cruel fléau.

Un évènement très-extraordinaire précéda mon arrivée, c'est le rétablissement de Périclès dans son ancienne autorité. Les athéniens ont, en deux occasions, donné des preuves presqu'égales de leur bon sens et de leur folie: dans la première, en confiant à Périclès les rênes de l'état, lorsque des dif-

ficultés qui paraissaient insurmontables; et l'état de détresse où ils se trouvaient, exigeaient un ministre dont l'expérience et les talens pussent ranimer toutes les espérances; dans l'autre, en se laissant entraîner par cette inconstance naturelle qui leur fit si imprudemment approuver sa destitution. C'est encore par une suite de leur versatilité dans leurs sentimens, qu'ils le regardent aujourd'hui comme leur unique protecteur et le seul chef dont ils attendent quelque succès; tandis que peu de mois auparavant, ils l'avaient abandonné avec ignominie, aux lâches accusations de ses ennemis, qui, presque tous, sont regardés comme coupables des plus grands crimes.

Périclès paraissait entièrement occupé de ses affaires domestiques, et il était accablé du chagrin que lui causait la perte de Paralus, le dernier de ses enfans légitimes, quand les athéniens l'engagèrent à reprendre son ancien grade

de général. Alcibiade et ses autres amis, dont les intrigues n'avaient pas peu contribué à cette révolution soudaine, lui persuadèrent de sortir et de se montrer au peuple : il en fut accueilli avec de grandes marques d'affection et d'estime. Cédant alors à leurs vives sollicitations, il a repris l'administration de leurs affaires. Son pouvoir est déjà si parfaitement établi, qu'il a donné lieu à l'abrogation d'une loi qu'il avait lui-même provoquée : cette loi ordonnait qu'on ne regarderait comme citoyens d'Athènes, que ceux dont le père et la mère seraient athéniens.

A l'instant où cette loi fut promulguée, cinq mille personnes perdirent leur liberté, et furent vendues comme esclaves. Le seul but qu'on ait eu, en rapportant cette loi, est de permettre à Périclès de faire inscrire son fils naturel, sous son nom, dans le registre de sa tribu.

C'est ainsi que Périclès a pleinement

triomphé de ses ennemis. Il semble non-seulement avoir fixé aujourd'hui l'inconstance naturelle de ses concitoyens en sa faveur, mais encore acquis par sa chute de nouveaux droits et une puissance nouvelle.

Le desir de connaître un homme de ce caractère, et celui d'ajouter encore aux moyens d'être utile, m'ont déterminé à rechercher les occasions d'être introduit chez Périclès. Philémon, mon protecteur et mon ami, qui, par sa longue expérience dans les affaires, et son humanité singulière, a mérité l'estime de toute la ville, et particulièrement celle de Périclès, quoiqu'il se fût quelquefois opposé à ses mesures, m'a rendu ce bon office. Je lui fus présenté comme un éphésien, qui, après avoir voyagé dans une grande partie de l'Orient et acquis quelque connaissance de ses coutumes et de ses lois, désirerait s'instruire dans les sciences et les arts de la Grèce, et de passer le reste de ses

jours sous le doux et juste gouvernement d'Athènes.

Périclès me reçut avec son affabilité ordinaire, et me demanda si je n'exerçais ici aucun emploi. Je lui dis (et c'est toujours ma réponse) que mon frère, négociant à Ephèse, ayant une grande correspondance à Athènes, avait placé entre mes mains une grande partie de ses affaires; mais que la principale raison de mon séjour ici, était le bonheur d'obéir aux excellentes lois d'un état aussi sage, et d'avoir quelques relations avec les habitans d'un ville, la plus célèbre de la Grèce par ses connaissances, l'illustration de ses chefs et l'urbanité de ses mœurs. Il parut content de ma réponse, et s'informa de plusieurs particularités relatives aux coutumes de l'Asie, aux forces, aux richesses de la Perse, et aux caractères de ses ministres. Il me parla des brillantes qualités de notre monarque, et avec beaucoup d'éloge de vous et de Mégabyze,

J'espère, qu'étant admis dans la société de Périclès, je pourrai parvenir à connaître mieux son caractère, ses projets et ses idées politiques.

On fait de grands préparatifs pour la campagne prochaine. Vingt galères sont prêtes à mettre à la voile pour Naupacte. Ce port est très-avantageusement situé pour interrompre la navigation des corinthiens, et observer les mouvemens de la flotte. L'amiral, dont le nom est Phormio, s'est déjà tellement distingué par sa valeur et ses talens, que les athéniens, pour ne pas être plus long-tems privés de ses services, ont résolu de payer ses dettes.

Il ne peut être inutile de mettre ici sous vos yeux un court aperçu de la méthode employée à Athènes, quand on ordonne l'équipement d'une flotte : cela vous donnera une idée des lois militaires de ce peuple dont vous connaissez déjà les lois civiles. Les dépenses de ces préparatifs ne sont pas à la charge

du peuple, mais elles sont faites par la classe des plus riches citoyens de chaque tribu. Seize d'entr'eux sont assignés pour équiper chacune des trirèmes. Le citoyen qui est élu triérarque ou commandant d'une galère, est obligé d'accepter cet emploi, s'il ne peut produire un autre citoyen plus riche que lui-même. Cette loi à laquelle les plus pauvres, qui dans un état forment toujours le plus grand nombre, sont fortement attachés, donne occasion à de fréquentes contestations, à de longs délais; et lorsqu'enfin ils se terminent, la saison est quelquefois trop avancée et l'occasion perdue. Les ordres du grand roi ont une bien autre puissance; ils ne sont pas plutôt connus, qu'il sont exécutés avec cette obéissance unanime et cette promptitude qui en assurent le succès.

P.

LETTRE XXXIV.

Cléander, à Otanes.

Athènes.

Peu de tems après mon arrivée à Athènes, je vous adressai quelques observations générales sur la grandeur et la magnificence de cette ville; elles ne suffisaient pas pour vous en donner une idée exacte, et je reviens sur ce sujet. Les deux ports d'Athènes, le Pyrée et le Phalere sont embellis, l'un par des temples consacrés à Jupiter, à Minerve, à Cérès, et des autels *aux dieux inconnus;* l'autre par un beau portique où l'on voit le portrait de Thémistocle qui fit construire ce port. Près de là est son tombeau. Ses concitoyens voulurent lui accorder après sa mort une place parmi eux, après la lui avoir refusée pendant sa vie; mais ce tombeau n'est

qu'un hommage à sa mémoire, on ne croit pas qu'il renferme ses cendres.

En allant de ce port à la ville, on voit deux ou trois portiques peu considérables, avant d'arriver au Céramique, qui en renferme un grand nombre, ainsi que des temples, des théâtres et des statues. Le plus remarquable des temples est celui de Jupiter libérateur; il fut élevé à l'époque de l'expulsion des perses. On a peint dans le portique qui l'environne, les douze divinités supérieures : c'est ainsi qu'on les nomme ici, un portrait de Thésée, et une figure assez extraordinaire qui représente la démocratie : elle se compose d'un nombre presqu'infini de petites figures disposées de manière à n'en former qu'une seule, ornée d'une couronne et d'autres marques d'autorité. Près de là, on place dans ce moment une belle statue d'Apollon Alexikakos; c'est un témoignage de la reconnaissance des athéniens, après la cessation des malheurs terribles de la

dernière peste. A quelque distance est le cours, où le grand conseil des cinq-cents s'assemble. On y voit une statue élevée à Jupiter de Bon Conseil; d'une main il porte la figure de la démocratie, et de l'autre les vénérables portraits de Dracon, de Solon, qui sont l'ouvrage de Timanthe. Près de cette statue on en a placé beaucoup d'autres qui représentent leurs dieux, leurs anciens rois ou héros. Toutes nombreuses qu'elles sont, les athéniens assurent qu'elles l'étaient bien davantage, avant le saccagement de la ville par Xerxès, qui détruisit ou emporta les plus belles de ces statues.

C'est dans ce quartier qu'on trouve une source d'eau fraîche, et à côté un temple dédié à Cérès éleusienne, dont il n'est permis d'approcher qu'à ceux qui sont initiés dans ses vénérables mystères. Devant ce temple est un bœuf très-bien fait, et la statue d'un homme appelé *Epiménide*. Ils assurent qu'il

dormit pendant quarante ans dans une caverne, et qu'au bout de ce tems, il reparut au grand étonnement de ses amis; et sans doute il dut en être lui-même très-surpris. Près de là est une statue de Vénus, si parfaite, qu'elle sera pour la prospérité la plus reculée, la preuve presque vivante du génie de Phidias, et celle de la désespérante perfection de l'art à cette époque.

Un peu au-dessus du Céramique est le fameux portique, que la variété des peintures admirables qu'il renferme a fait nommer le Pœcile : c'est-là que quelques-uns des plus grands maîtres ont déployé tous leurs talens. Dans le milieu est la bataille de Thésée contre les amazones; d'un côté est l'incendie de Troie et les portraits des principaux personnages qui commandaient dans cette expédition fameuse; de l'autre la bataille de Marathon, si fatale à la Perse et si glorieuse pour Athènes. Le peintre n'a omis aucunes des circonstances qui

peuvent faire honneur à son pays et humilier le nôtre. La déroute de nos troupes y est exprimée avec une vérité qui me fit éprouver un vif sentiment d'indignation. Je ne veux pas m'arrêter sur un sujet qui ne peut nous être que désagréable. Devant ce tableau est un groupe de statues qui représentent quelques-uns de leurs généraux et de leurs législateurs. Solon occupe la place plus distinguée.

Mon vieux ami Philémon me conduisit à un autel qu'il me dit être le seul qui, dans toute la Grèce, fut dédié à la Compassion. En véritable athénien, il voulait me faire remarquer cette humanité particulière, dont ce peuple se glorifie. Non loin du Pœcile sont les temples fameux de Thésée, de Castor, etc. dont j'ai déjà parlé ; ensuite un autre au Prytanée. C'est-là que les lois originales de Solon sont déposées et conservées avec le plus grand soin. On y remarque un temple si ancien, que

les athéniens prétendent que son fondateur fut Deucalion.

Nous traversâmes, en sortant du Prytanée, une partie de la ville appelée *les Jardins*, et une rue nommée *les Trépieds*, où sont deux beaux temples, dont l'un est consacré à Bacchus et l'autre à Esculape; tous deux sont remarquables par deux beaux tableaux qui représentent les actions extraordinaires de l'un, et les guérisons miraculeuses de l'autre. De là on monte par des degrés de marbre à la citadelle dont je vous ai parlé, ainsi que du fameux Parthénon.

Le grand nombre de temples et celui plus grand encore de statues et de tableaux, ne peut se concevoir. Ceux de Minerve, protectrice de la ville, frappent les yeux par-tout, mais principalement dans cet endroit de la ville. Il y a aussi plusieurs autres édifices destinés aux exercices et aux fêtes. Leurs théâtres deviennent de jour en jour

LETTRE XXXV.

CLÉANDER, à MÉGABYZE.

Athènes.

JE joins à cette lettre, sage ministre, quelques observations sur l'histoire des athéniens qui se sont le plus distingués par les services qu'ils ont rendus à leur pays, ou le mal qu'ils ont fait au nôtre.

Je ne vous parle pas, dans cette notice, de Thémistocle, vous connaissez ses talens; mais si vous voulez considérer ces preuves multipliées du courage fermé et calme de Miltiade, de l'intégrité constante et inflexible d'Aristide, des rares vertus et de la conduite sage de Cimon, des sublimes qualités de ce Périclès consacrant ses soins, ses travaux, ses richesses, toutes ses pensées, sa vie entière au bonheur de son pays, s'irritant contre ses rivaux, non parce qu'il craint d'être éclipsé par eux, mais,

parce que, se reposant sur ses moyens, plus fort encore de la pureté de ses intentions, il s'indigne des obstacles qui s'opposent à ses grands desseins, vous ne serez pas étonné que, sous de tels chefs, un aussi petit état ait pu long-tems résister aux attaques et à la puissance de l'empire le plus formidable.

Vous serez aussi convaincu que ce n'est ni au hasard, ni au malheur, que les perses doivent attribuer leurs défaites, mais à ces héros dont les efforts réunis menaceraient même le trône du grand Cyrus, sans les oppositions qu'ils trouvent heureusement pour nous dans la perversité, l'inconstance et l'injustice de leurs concitoyens. Puissent les Cléon et les Tolmide continuer à préparer ainsi les victoires des perses par les dissentions des grecs! Puissent ils faire échouer toujours les sages desseins de Périclès, comme dans cette dernière circonstance où il convoqua tous les états de la Grèce, et employa sans succès son éloquence,

pour les engager dans une ligue contre le grand roi! Ici, je m'arrête, et je frissonne encore, en vous communiquant une particularité relative à Thémistocle : elle n'est pas insérée dans les observations que je vous envoie.

Peu de tems après avoir remporté, avec les vaisseaux réunis de toute la Grèce, cette fatale victoire sur Xerxès, Thémistocle dit qu'il avait un moyen d'assurer aux athéniens la prééminence maritime qu'ils devaient avoir, et qui, l'objet constant de leur ambition, pourrait n'être pas toujours l'heureux résultat de leurs efforts et des guerres qu'ils auraient à soutenir contre ceux qui la leur disputaient. Aristide fut chargé par le peuple d'examiner ce moyen, et Thémistocle lui proposa d'incendier la flotte entière de leurs alliés. Aristide, dans le rapport qu'il fit, se contenta de dire que ce projet était éminemment avantageux, mais également injuste; et il fut rejeté. Il n'en resta à Thémistocle que

la honte, et ses amis ne peuvent effacer cette tache, en disant que l'amour excessif de son pays devait en être l'excuse. Une perfidie aussi horrible n'en admet aucune.

Puissant satrape, il est donc vrai que nous cessons d'être hommes quand nous secouons le joug des principes communs de l'humanité; et celui qui veut briser ces liens éternels de la morale publique, après avoir, avec une lâcheté qu'il décore pompeusement d'une fausse exaltation de générosité, sacrifié à son pays ses amis et ses alliés, ne peut plus se faire aucun scrupule de sacrifier sa patrie même à son intérêt et à ses ressentimens. Adieu.

R.

FIN DE LA SECONDE ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRES ATHENIENNES.

QUATRIÈME ANNÉE DE LA 87.e OLYMPIADE, ET LA TROISIÈME DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE XXXVI.

CLÉANDER, à GOBRYAS.

Athènes.

LE danger qui menace Athènes s'approche à pas lents, mais sûrs. Les péloponésiens n'ont pas fait d'incursions sur le territoire de l'Attique : ils paraissent s'opiniâtrer à réduire les villes alliées de leurs ennemis. Ils sont maintenant devant Platée. Lorsqu'Archidamus, roi de Lacédèmone, s'approcha de cette ville, les platéens lui envoyèrent une députation, pour lui représenter combien les hostilités qu'il se disposait à com-

mencer étaient injustes, puisque la liberté et les priviléges de la ville, accordés par la Grèce entière comme une récompense de leur conduite pendant la guerre de la Perse, furent encore confirmés d'une manière particulière par Pausanias, général des lacédémoniens, avec la promesse d'une garantie inviolable. Archidamus répondit qu'il n'avait point d'objection à faire contre leurs prétentions, s'ils voulaient se joindre à eux pour sauver de la tyrannie d'Athènes, cette liberté générale qu'ils avaient si vaillamment défendue contre les armes de la Perse, ou du moins s'ils consentaient à garder la neutralité. Il leur proposa aussi de lui confier la garde de leur ville, jusqu'à la fin de la guerre. Les platéens dirent qu'ils ne pouvaient accepter de semblables propositions, sans en instruire les athéniens, qui avaient dans leurs murailles, leurs femmes et leurs enfans, et qu'ils demandaient une suspension d'armes de

trois ou quatre jours. Elle leur fut accordée. Les députés de Platée, reçus avec affection, et rassurés par les dispositions d'Athènes, se déterminèrent à refuser les propositions des lacédémoniens. Archidamus, après avoir appelé la divinité tutélaire et toutes les puissances protectrices de Platée, en témoignage de la justice de toute sa conduite, assiégea la ville. Les divers assauts qu'il donna furent sans succès, et les événemens de ce siége seront le sujet d'une autre lettre.

Si les péloponésiens ont jusqu'à cet instant peu réussi à Platée, les athéniens ont été plus malheureux encore dans une des dernières expéditions de leur armée dans la Thrace. Deux cents hommes pesamment armés et deux mille chevaux furent envoyés contre les chalcidiens, sous le commandement réuni de Xénophon et de deux autres généraux. A leur arrivée devant Spartolum, ils trouvèrent dans cette ville un parti

prêt à se rendre et à les recevoir comme amis : mais un parti contraire s'y opposait, et envoya demander des secours aux olynthiens, qui attaquèrent les athéniens près de Spartolum. Les chalcidiens et les soldats auxiliaires furent battus, et se sauvèrent dans la ville ; mais la cavalerie et leurs troupes légères mirent en déroute les athéniens. Un nouveau corps de troupes resté dans la ville, réuni à quelques olynthiens, fit une nouvelle attaque, et les athéniens furent obligés de se retirer dans leur camp. Ils se joignirent à deux compagnies, et, avec leurs armes de traits, forcèrent leurs ennemis de s'éloigner. Alors ils marchèrent sur eux, mais dans la chaleur de la poursuite, s'étant imprudemment trop étendus, la cavalerie chalcidienne les attaqua, rompit leurs rangs, et les mit en fuite. Les trois chefs et un grand nombre d'athéniens furent tués ; le reste de l'armée vaincue se retira à Potidée.

C'est ainsi que les ennemis de la Perse

continuent à se détruire les uns par les autres, et à accélérer, par leurs animosités, tous les malheurs qu'ils ont à redouter de la sagesse des ministres et de la puissance des armées d'Artaxerxès.

Je ne sais si la honte de cette défaite affecte autant les athéniens qu'une autre calamité, qu'ils ont vraisemblablement à éprouver encore. La santé de Périclès décline de jour en jour d'une manière alarmante. La peste qui a fait ici tant de ravages, n'a pas épargné ce ministre actif, mais il a toujours lutté avec son mal, sans vouloir négliger aucuns des soins qui intéressent le public. Comment un corps aussi affaibli pourrait-il s'accorder avec une ame de cette énergie? Bientôt elle ira se réunir à celle des grands hommes qui, comme lui, ont consacré leurs jours au service de leur pays. Adieu.

LETTRE XXXVII.

Smerdis, à Cléander.

Bactre.

Quoique vous soyez grec d'origine, cependant je ne suspecte pas plus votre attachement à la religion, que notre glorieux monarque ne peut douter de votre fidélité au gouvernement de la Perse. Les inquiétudes dont vous m'avez fait l'aveu dans votre dernière lettre, sont encore une preuve de votre respect pour notre croyance, dont vous voudriez éloigner toutes les incertitudes; mais cela n'est pas possible, Cléander. L'origine, le pouvoir et les rapports d'Arimanius avec les fils des hommes, sont mystérieux et inconcevables; ils embarrassent la raison la plus éclairée, la troublent par des craintes, l'enveloppent par des difficultés inexplicables, tandis que

la contemplation seule d'Oromasde l'éclaire par des vérités consolantes, et devient une source de connaissances délicieuses. N'en soyez pas étonné, et ne vous attendez pas à voir jamais vos doutes éclaircis sur la nature du mal; l'obscurité l'environne.

Quelle est douce la vue d'une vaste prairie, ou l'étendue azurée des cieux, quand l'œil a été fatigué en parcourant des aspects sauvages, ou à regarder avec une longue attention, les pièces diverses d'une machine compliquée! Tel est le sentiment que notre ame éprouve, quand, oubliant l'empire d'Arimanius, elle ne s'occupe que du bienfaisant Yesdan [1], lorsqu'elle passe de la confusion à l'ordre, de la discorde à la paix, de l'auteur du mal à la source toujours belle de ce qui est bien.

Vous connaissez les vérités révélées par la sagesse de Zerdusht; elles sont

[1] Yesdan, est aussi le nom d'Oromasde.

des emblèmes plus purs de la divinité, que le feu sacré conservé dans le temple de Bactre. Soyez assuré que l'espèce humaine obtiendra justice. Chaque action sera pesée dans la balance de ces anges qui gardent le pont sur lequel tous les mortels doivent passer. Nos propres actions déterminent ou détruisent notre bonheur et nos espérances.

Mais quoi! direz-vous, sera-t-il permis à Arimanius de punir ceux qu'il a trompés? N'en doutez pas; ceux dont la vie appelle ce châtiment, appartiennent à cet être qui est la cause de tout mal. Quand Oromasde abandonne les malheureux mortels, Arimanius s'en empare aussi promptement que l'obscurité prend la place de la lumière, lorsque le radieux Mithras se cache derrière les montagnes.

N'est-ce pas assez que nous sachions qu'Arimanius est notre ennemi, et qu'il triomphe de notre faiblesse? Faut-il encore que nous nous informions de

son origine et des raisons de son pouvoir? Ne nous confierons-nous donc aux conseils du ciel, que lorsqu'il nous sera permis d'y assister? Nous voulons toucher les bornes de l'immensité, étendre notre faible imagination au-delà même des limites du tems, et connaître la nature de l'éternité, celle du bien et du mal, leur origine, leurs élémens et leur durée; mais on a écrit mille volumes sans découvrir ces hautes vérités, couvertes d'un voile prudent, et que la témérité humaine ne soulèvera jamais.

Lorsque le trois fois vénérable Ostanes demeurait parmi nous, sa sagesse, semblable à la douce rosée qui rafraîchit une terre desséchée, pénétrait dans l'ame de ses auditeurs, toujours avides de l'entendre, toujours heureux de l'avoir entendu. Il était profondément instruit des lois immuables de la nature, et ne se permettait pas d'en rechercher les motifs. Il disait souvent que les élémens et les êtres qui en sont les pro-

duits, soumis à la volonté d'Yesdan, et gouvernés par la nécessité, ne connaissaient aucun choix; mais les dieux nous donnèrent la liberté, en l'éclairant par la raison; elle nous apprend à choisir ce qui est bien, à éviter ce qui est mal, et à ne pas douter, lorsque nous ne pouvons connaître. Adieu.

H.

LETTRE XXXVIII.

Cléander, à Orsames.

Nous avons jeté un coup-d'œil sur la secte de Thalès, passons à celle de Pythagore. Ce célèbre philosophe, né dans la 4.e année de la 43.e olympiade, et, suivant l'opinion générale, le fils d'un sculpteur de Samos, fut le disciple d'un des plus grands hommes de son tems, Phérécyde de Scyros, qui, le premier,

enseigna l'immortalité de l'ame. A sa mort, Pythagore proposa de remonter aux principes mêmes de ces sciences, et d'examiner leurs progrès successifs, dans les parties du monde où elles semblent avoir pris naissance.

Animé par le désir d'acquérir des connaissances, il se soumit à cette pénible et décourageante discipline préparatoire, qui était nécessaire pour obtenir l'initiation égyptienne. Parvenu à ce degré de savoir, qui distinguait les collèges sacerdotaux de Thèbes et de Memphis, il continua ses voyages, conversa avec les mages et les brachmanes indiens, et réunit leurs doctrines à celles qu'il avait acquises en Egypte. Ensuite il étudia les lois de Minos en Crête, et celles de Lycurgue à Sparte.

Ayant ainsi employé la plus grande partie de sa vie à ces études utiles, on ne peut s'étonner de le voir développer ensuite, avec tant de succès, cette profonde érudition acquise dans des con-

trées étrangères, améliorée par tous les avantages d'une vie régulière, d'un travail continuel, d'une éducation cultivée, et ces facultés d'un génie naturel, sans lesquelles l'amour des connaissances ne suffirait pas pour en obtenir la perfection.

Pythagore désapprouva le gouvernement arbitraire de Polycrate, alors tyran de Samos, et se retira à Crotone en Italie, où il ouvrit une école de philosophie. La gravité de ses manières, l'importance de ses opinions et la singularité de ses institutions, assurèrent bientôt sa réputation et son influence dans l'Italie et dans la Grèce.

Il employa plusieurs moyens assez singuliers, pour donner du crédit à ses assertions. On dit qu'il se cacha dans une caverne, et fit répandre le bruit qu'il était mort. Il reparut ensuite; et, bien informé par ses amis de tout ce qui s'était passé à Crotone, il prétendit l'avoir appris pendant son séjour dans

l'autre monde. Il forma, de tous les disciples qui vinrent se mettre sous sa direction, une espèce de République; aucun d'eux n'y était admis sans de sévères épreuves sur sa patience et sa docilité. Il les divisa en deux classes. Il confia à la première les doctrines les plus sublimes et les plus secrètes, à la seconde les plus simples et les plus populaires.

Ce grand homme réunit le caractère de législateur à celui de philosophe, et mérita d'être considéré dans l'un, comme le rival de Lycurgue et d'Orphée, et dans l'autre, comme celui de Phérécyde et de Thalès.

Les prêtres égyptiens, ses instituteurs, n'étaient pas moins célèbres dans l'établissement des lois civiles, que dans celui de l'économie religieuse de leur nation. C'est en les imitant que Pythagore donna des lois à la République de Crotone, et parvint à rendre les habitans d'un état où régnaient les plaisirs et le

luxe, des modèles d'ordre et de modération. Fréquemment consulté par les Républiques voisines, il fut l'arbitre de leurs différends et le réformateur de leurs mœurs.

Depuis sa mort, l'administration de leurs affaires a été généralement confiée à quelques-uns de ses disciples. Il périt au milieu d'une émeute suscitée contre lui par Cylon, dans la 4.e année de la 70.e olympiade.

Les plus célèbres des opinions philosophiques de Pythagore, sont celles qui concernent la nature de Dieu, la transmigration des ames, qu'il avait empruntée des brachmanes, et le système du monde.

Il enseignait que Dieu était répandu dans toutes les parties de l'univers, comme une espèce d'ame universelle, pénétrant chaque partie de la matière, et animant toutes les créatures vivantes, depuis les plus misérables insectes jusqu'au genre humain, qui a obtenu la

plus grande part de l'esprit céleste. La métempsycose était fondé sur ce principe, que l'ame, tenant d'une origine céleste, elle ne pouvait être anéantie, et qu'en abandonnant un corps, elle devait nécessairement se retirer dans un autre. Quelquefois elle expiait ses fautes dans le corps d'une bête, et même d'un insecte, avant de reparaître dans celui d'une créature humaine.

Il prétendait aussi que les dieux lui avaient accordé la faculté particulière de se ressouvenir des différentes transmigrations que son ame avait éprouvées, et il confondait les sophistes en les renvoyant à sa propre expérience.

Dans son système du monde, sa troisième doctrine, et qui distinguait sa secte, il disait que le soleil était en repos dans le centre de l'univers, et que la terre, la lune et les autres planètes tournaient autour de lui dans des orbites différens. Il affectait une mystérieuse et profonde instruction sur les proprié-

tés des nombres, et en distinguait quelques-uns qui avaient, selon lui, une puissance particulière. Mais cette opinion bizarre fut-elle vraiment celle de Pythagore, ou doit-on l'attribuer à ses disciples ?

Il est certain que, très-savant en géométrie, il résolut le grand problême qui porte son nom. Il n'était pas mois instruit dans les sciences naturelles, quoique je n'accorde pas une grande confiance à ses secrets miraculeux, ni à toutes les fables qu'on raconte sur ce grand homme.

Une circonstance remarquable pourrait mieux fixer mon opinion ; c'est qu'il fut le premier qui prit le titre modeste de *philosophe*, qui signifie seulement ami de la sagesse, tandis que ses prédécesseurs se nommaient eux-mêmes *sophoi* : tous se paraient orgueilleusement de ce titre de *sages*, que l'opinion publique a seule le droit d'accorder ; et, sans hésiter, ils assuraient qu'ils

possédaient cette vertu éminente, que plusieurs d'entr'eux poursuivaient toute leur vie, sans pouvoir l'obtenir.

Il y a peu de particularités connues concernant Aristæus qui lui succéda à l'école italique, et Mnemarchus son fils. Empédocle d'Agrigente est à présent le plus célèbre philosophe de cette secte. On raconte de lui quelques histoires étonnantes. Il paraît avoir été, ainsi que Pythagore, un grand naturaliste, et il est regardé comme un magicien par les ignorans et les hommes superstitieux. Suivant lui, les quatre élémens, principes de tout, sont dans une agitation perpétuelle et créatrice, occasionnée par deux qualités différentes, dont l'union ou la séparation, lorsqu'une d'elles l'emporte sur l'autre, varient les productions et les effets de la nature.

Je terminerai ce que je vous ai dit des philosophes grecs, par Démocrite d'Abdère; il s'est rendu fameux, en

soutenant le système des atômes. Il exclut l'existence de Dieu, et attribue la formation du monde au concours fortuit de ces atômes impérissables et doués de mouvement. L'homme ne peut être satisfait d'une doctrine aussi étrange ; s'il cesse d'espérer, il faut qu'il se tourmente. Tel fut le caractère d'Héraclite d'Ephèse, dont les opinions sont peu connues.

Lorsque ceux qui professent en Grèce ces divers systêmes de philosophie, se conforment extérieurement à la religion du pays, ils sont non-seulement tolérés, mais ils reçoivent des honneurs et des encouragemens.

Vous jugerez aisément, d'après les opinions opposées, qu'on remarque dans les écoles des philosophes sur des points importans, comme la nature des dieux, l'immortalité de l'ame et un état futur, que la religion des grecs consiste plutôt dans la différence des cérémonies relatives à ces pouvoirs parti-

culiers qu'ils attribuent à leurs nombreuses divinités, que dans des formules de croyance et des doctrines immuablement fixées.

Vous remarquerez de même sur quels fondemens incertains la connaissance de la nature est établie, lorsque chaque secte soutient une opinion particulière dont les principes généraux n'ont aucun rapport à ceux des autres.

Toutes les considérations sur ces sujets encore voilés, remplissent l'esprit humain d'hésitation, d'incertitude, et de tourmens, auxquels ajoute encore la variété décourageante de ces opinions opposées, qui toujours égarent l'esprit, lorsqu'elles ne l'éclairent qu'à-demi. Mais, jusqu'à ces heureux tems, où la nature daignera peut-être développer quelques-uns de ses secrets aux hommes, contentons-nous de satisfaire notre curiosité par ces spéculations qui sont le travail de l'esprit, sans en être la véritable étude, et n'en attendons pas le

perfectionnement réel des sciences : il sera le fruit du tems. Adieu.

P.

LETTRE XXXIX.

Cléander, à Hydaspes.

Ce n'est pas sans raison qu'ayant à vous parler des poëtes et des historiens de la Grèce, j'ai commencé par les poëtes. Il est certain, quoique cela puisse paraître paradoxal, que les fictions de la poésie précédèrent universellement les certitudes de l'histoire, et que ce n'est même que dans les fables qu'on peut découvrir les premières traces de la vérité. La tradition est le seul guide dans cette obscurité silencieuse qui environne l'antiquité.

L'histoire grecque est une preuve évidente de cette remarque ; son ère la plus reculée est différemment établie

par tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Quelques-uns disent qu'on n'a rien de certain avant la guerre de Troie, et que les seuls écrits sur ce sujet qui ont une sorte d'autorité, n'ont paru que cinq cents ans après ; les autres commencent avec la 1.re des olympiades. Ne croyez pas cependant que les écrivains dont je vous parle n'accordent aucune confiance aux anciennes traditions. Plusieurs d'entr'eux se sont même exposés aux plus justes censures, en tombant dans un excès contraire. Tels sont ceux qui, par respect pour les anciens réformateurs et bienfaiteurs du genre humain, n'ont écouté que leur imagination, et se sont perdus dans les nuages au milieu desquels ils avaient placé leurs héros.

Si nous voulons consulter les récits qui nous sont restés des tems les plus reculés, il nous est impossible de tracer la ligne où la fable finit et où l'histoire commence.

Dans les premiers âges, les grecs sont représentés comme sauvages, ignorans; ils ne possédaient aucunes de ces annales qui seules peuvent assurer la vérité des faits historiques. Après quelques siècles, ils reçurent des colonies phéniciennes et égyptiennes, quelques principes de civilisation : les unes leur donnèrent des notions de commerce, de navigation, et l'usage des lettres; ils furent initiés par les autres, dans les sciences morales et politiques, et les mystères religieux.

Vous savez que la plus grande partie des connaissances égyptiennes est allégorique, et l'on croit généralement que plusieurs de leurs fables emblématiques furent portées dans la Grèce, et reçues avec un respect superstitieux par la multitude ignorante. L'objet de ces allégories est de mettre hors de la portée du vulgaire les importantes doctrines de la religion ; quelques-unes sont relatives aux diverses actions consignées

dans l'histoire, aux principes de la morale et aux vérités naturelles.

Les premiers sages de la Grèce expliquèrent à leurs élèves ce qu'ils apprirent sur ces matières, des égyptiens qui avaient demeuré en Grèce, ou de ceux d'entr'eux qui, dans leurs voyages en Egypte, avaient été instruits par les prêtres.

Lorsque ces allégories furent ensuite traitées par des poëtes qui en ajoutèrent encore de nouvelles, la beauté des allusions s'effaça, le sens allégorique disparut, et il ne resta que le sens littéral. L'ombre fut conservée, on perdit le sujet; la certitude historique s'évanouit au milieu des emblêmes : c'est ainsi que les inventeurs de l'allégorie ont décrédité des vérités qu'ils ne voulaient que voiler, et que la mythologie des grecs, toujours mêlée à leur histoire, devint une des principales causes de son incertitude. Ils se crurent obligés de suppléer au défaut de documens certains, et ils

embellirent par des fictions, ces âges inconnus qu'ils ne pouvaient éclairer par des faits.

Les législateurs ouvrirent une route nouvelle, et les lois qui commencèrent à s'établir, sont les premières certitudes de l'histoire des grecs, comme les fictions poétiques en sont les premières pages.

Lorsque les sociétés politiques s'accrurent ensuite, et que les institutions civiles se formèrent, les intérêts respectifs des peuples, leurs lois, leurs usages, la connaissance plus étendue de leurs droits, présentèrent une série d'actions éclatantes, de faits positifs et de relations intéressantes. Le domaine des légendes mythologiques, des allégories et des fictions poétiques, fut séparé à jamais du champ vaste qui promettait de riches moissons à la plume de l'historien. Adieu.

C.

LETTRE XL.

CLÉANDER, à GOBRYAS.

Athènes.

LE malheur, le deuil de tous, la consternation publique, tel est le tableau douloureux que la ville offre dans ce moment Vous croirez peut-être, puissant seigneur, que la peste a recommencé ses ravages, que l'armée navale de cette République, son ornement et son appui, a été détruite par la flotte formidable de Corinthe, ou que les troupes victorieuses du Péloponèse, après avoir mis l'Attique à feu et à sang, assiégent dans ce moment sa capitale; mais pour ne pas vous tenir plus longtems en suspens, vous ne serez pas surpris d'un intérêt aussi général, quand vous saurez que Périclès est mort.

Ce grand homme dont les sages conseils, la conduite éclairée, les connais-

sances militaires, les soins continuels, l'administration forte et les talens admirables, ont assuré la puissance, la gloire et les succès d'Athènes, est mort ce soir, dans sa maison du Céramique, d'une fièvre qu'il avait depuis plusieurs mois, et dont on attribue la cause à l'influence de la peste.

Tout l'art de la médecine, et d'Hippocrate lui-même, n'a pu le sauver. Son courage, ses grandes occupations lui faisaient oublier les soins qui pouvaient prévenir les approches du danger. On le voyait, chaque jour, dans les assemblées du peuple, l'exhortant à continuer la guerre avec une vigueur convenable au nom athénien, et à chercher tous les moyens de fournir aux dépenses qu'elle exige. Il dirigeait les plans de la guerre, les projets de commerce, dictait les dépêches qu'il fallait envoyer aux commandans et aux ministres employés dans ce moment à l'extérieur. Il visitait fréquemment les remparts et les ports, exami-

nait tout lui-même, et pressait, avec une extrême activité, l'armement des vaisseaux, sans se rebuter par les entraves, les délais, les obstacles qu'entraîne nécessairement une constitution populaire. Il faisait la revue des troupes, et fortifiait la ville par de nouveaux ouvrages. Enfin, accablé par la maladie, il fut contraint de renoncer à ses travaux et d'appeler les secours de la médecine qu'il avait trop long-tems négligés.

Chaque jour alors le peuple en foule se porta dans les temples, particulièrement dans ceux de Jupiter de Bon Conseil, et de Minerve protectrice d'Athènes, pour solliciter, par des prières et des offrandes, le rétablissement de Périclès. Pendant les trop courtes lueurs d'espérance et les prompts retours de la crainte, qui se succédèrent avec les progrès de la maladie, toutes les affaires publiques furent suspendues; on ne s'informa ni des nouvelles des armées, ni de celles des escadres, tant il est vrai

que les hommes apprécient mieux l'excellence d'une chose, lorsqu'ils la désirent, ou quand ils craignent de la perdre, que lorsqu'ils en jouissent.

La conduite de Périclès pendant sa maladie, fut conforme au reste de sa vie et au courage qu'il avait également montré dans le malheur et dans la prospérité. Je fus témoin d'un incident remarquable. Quelques jours avant sa mort, plusieurs de ses amis, réunis dans son appartement, parlaient de ses vertus, de son autorité, de ses actions remarquables et des trophées qu'il avait élevés tandis qu'il commandait les armées de la République, et ils ne croyaient pas qu'il entendît leur conversation. Il nous appelle alors près de son lit, et nous dit : Toutes ces circonstances de ma vie appartiennent à la fortune, et d'autres hommes ont mérité les mêmes éloges ; mais vous avez omis ce qui me touche davantage, c'est que, dans toute mon administration, je n'ai porté le

Gravé par Adam

PÉRICLÈS.

NAPOLI

deuil dans aucune famille d'Athènes.

Un vaisseau part à l'heure même pour Ephèse ; le vent est favorable : l'homme chargé de mes dépêches est habitué aux voyages expéditifs, et il est vraisemblable que cette lettre apprendra à la cour de Perse la première nouvelle de ce grand événement. Adieu.

P.

LETTRE XLI.

CLÉANDER, à MEGABYZE, premier ministre d'Artaxerxès.

J'AI déjà, noble satrape, informé Gobryas de la mort de Périclès. Quelques observations sur sa vie, les maximes de sa politique, les moyens par lesquels il obtint et conserva son autorité, vous feront connaître son caractère et son esprit. Sans me laisser entraîner par les éloges de ses amis ou les accusations de

ses ennemis, je tâcherai de marcher entre les exagérations de ceux qui, en traçant ce portrait, donnent trop d'éclat aux couleurs, ou trop de force et d'étendue aux ombres.

Périclès est d'une famille illustre et considérée à Athènes. Son père Xantippe défit les perses à la fameuse bataille de Mycale. Sa mère Agariste était petite-fille de Clisthène, qui chassa les successeurs de Pisistrate. On trouvera peut-être étonnant qu'un homme dont la naissance et l'éducation devaient le porter à s'unir à cette classe de citoyens, la plus distinguée par tant d'avantages réunis, ait pu, à son premier début dans la carrière politique, embrasser le parti du peuple, et lui rester constamment attaché ; mais on peut cependant expliquer facilement cette conduite.

Lorsque Périclès se vit sur les rangs des candidats qui aspiraient aux emplois et aux honneurs, Cimon était universellement regardé comme le chef de la

faction aristocratique, et il n'y avait d'autre parti à prendre, pour contre-balancer son autorité et établir la sienne, que celui de se jeter dans le parti opposé. Périclès dédaigna d'être le second, quand il pouvait être le premier. Son grand objet, celui qui dirigea toutes ses actions, était de placer son pays à la tête de la Grèce, et de se placer lui-même à la tête de son pays.

Pendant les longues et vives contestations que Périclès eut à soutenir avec Cimon et ensuite avec Thucydide, l'un illustré par ses actions de guerre et son grand caractère, et l'autre par son éloquence et la connaissance parfaite des lois civiles et politiques, il se montra plus habile encore et plus grand homme d'état. Il employa tous les moyens qui pouvaient fixer un peuple inconstant; et tandis qu'il était ainsi excité par l'opposition qu'il rencontrait, et quelquefois en danger même par les manœuvres de ses ennemis, il faut avouer qu'il

consulta plus souvent ce qui pouvait lui être personnellement utile, dans les occasions qui se présentaient, que ce qui pouvait, avec le tems, devenir avantageux à son pays. Sa fortune ne lui permettant pas d'imiter la générosité de Cimon, il proposa de distribuer aux citoyens pauvres, qui assisteraient à la représentation des nouvelles pièces, une somme d'argent considérable, et destinée aux dépenses imprévues de la guerre; et il proposa aussi une autre loi qui leur assignait un certain salaire, pour se rendre aux assemblées générales, et à celles des tribunaux. A ces deux lois qui annoncent plutôt dans Périclès l'ambitieux qui ne voit que ses propres succès, que le patriote qui veut être utile à son pays, il faut ajouter celle qui diminua le pouvoir de l'aréopage, dans l'intention de plaire au peuple, et d'accroître ses droits, en affaiblissant ceux du parti aristocratique. C'était nuire aux intérêts de tous et détruire pres-

qu'entièrement la plus forte barrière qu'il fût possible d'opposer à la licence et à l'impétuosité naturelle des athéniens.

Les édifices magnifiques, les superbes statues, et tous ces monumens publics élevés à si grands frais, dans le cours de son ministère, le furent tous aussi dans cette intention d'obtenir les suffrages du peuple. Il voulait qu'Athènes fût admirée de tous les étrangers qui y accouraient en foule, et devînt le principal ornement de le Grèce. Il voulait aussi, en enrichissant les artistes et les ouvriers industrieux, employer, par une grande circulation de travaux, ces citoyens que la pauvreté et les efforts des factieux pouvaient exciter à tout entreprendre et à tout espérer, en troublant la tranquillité publique. Enfin, il voulait s'assurer une réputation aussi durable que celle de ces travaux mêmes, qui furent portés à leur perfection, en moins d'années qu'ils ne semblaient exiger de siècles.

On peut aussi faire à Périclès le reproche d'avoir, dans l'intention de fournir aux dépenses énormes que ces ouvrages occasionnaient, transporté le trésor public des états de la Grèce, de Délos, où il avait toujours été, à Athènes, où il en avait lui-même la direction. Il était injuste d'employer les contributions volontaires des alliés de la Grèce, et qui avaient pour objet la guerre contre les perses, à embellir une seule ville.

Périclès augmenta encore sa popularité, en proposant d'armer tous les ans une escadre considérable, ayant à bord un certain nombre de citoyens qui recevaient une paye de huit mois; cette escadre était destinée à croiser autour des côtes et des îles de la Grèce, et à faire payer les tributs que les alliés devaient à Athènes. En mettant ce projet à exécution, il obtint deux points importans, l'établissement d'un entretien perpétuel, pour les hommes de mer, et la certitude de faire respecter le pavillon athénien.

Peut-on s'étonner encore que, par ces ressources puissantes et adroitement ménagées, son éloquence entraînante, sa conduite habile et soutenue dans les assemblées du peuple, Périclès soit parvenu à l'emporter sur Cimon et Thucydide, et à les éloigner l'un et l'autre d'Athènes par l'ostracisme ? C'était abuser de ses avantages ; mais il donna cependant une preuve de son amour pour son pays, car avant le terme du bannissement de Cimon, il fit prononcer lui-même le décret qui le rendait aux désirs pressans des athéniens, alors engagés dans une guerre malheureuse qu'ils avaient à soutenir contre Lacédémone.

On a observé que Périclès, lorsqu'il eut surmonté toutes les oppositions et obtenu la direction générale des affaires, changea totalement de conduite. Il n'écouta plus, avec autant de complaisance, les demandes du peuple, et ne se montra plus aussi disposé à lui complaire. Il préféra les éloges durables

qu'il pouvait mériter, aux applaudissemens qu'autrefois il s'empressait d'entendre : il suivit constamment les plans sages et réguliers que sa prudence lui dicta, sans aucun égard pour l'inconstance ou le mécontentement de ses concitoyens; et, soit par l'ascendant qu'il avait obtenu sur leurs esprits, soit par le pouvoir de son éloquence parfaite, il les obligea à céder si complètement à tout ce qu'il proposait, que le gouvernement d'Athènes, pendant toute sa vie, ne conserva que les apparences de la démocratie, et fut réellement monarchique dans toute l'étendue raisonnée de ce mot.

C'est ainsi qu'en établissant la gloire des athéniens et leur pouvoir sur une base solide, l'influence d'un seul homme surmonta tous les obstacles et toutes les vacillations dangereuses qui sont inséparables de la politique incertaine et séditieuse des constitutions républicaines.

Il est vrai qu'aucun des chefs d'Athènes ne mérita mieux que Périclès de posséder une semblable autorité. Son génie éclairé, puissant, avait encore acquis une nouvelle force, par les instructions philosophiques qu'il devait principalement à Anaxagore. Il cultiva même les arts aimables qui embellissent la vie. Tous ces avantages, réunis à la politesse et à la dignité de ses manières et de sa conduite, le rendirent cher aux athéniens ; mais ce qui y contribua plus encore, ce fut ce talent admirable de dominer également leurs espérances et leurs craintes, en réprimant leur excessive confiance, quand ils étaient orgueilleusement exaltés par des succès, et en ranimant tous les esprits découragés, dans des conjonctures malheureuses ou difficiles. On peut ajouter encore à tant de moyens de fixer son autorité, ces maximes politiques qu'il répétait souvent et qu'il suivait toujours. « Comme les athéniens, disait-il, peuvent, au lieu

de se détruire eux-mêmes, par des expéditions lointaines, obtenir la première place parmi les états de la Grèce; ils doivent saisir toutes les occasions d'augmenter leurs forces navales, et ne pas permettre qu'aucune autre puissance ose prétendre à dominer les mers. Ils doivent conserver avec orgueil leur dignité et leur honneur, ne souffrir aucune insulte, si légère qu'elle soit en apparence, sans s'en venger d'une manière convenable, parce qu'une conduite plus modérée les exposerait à des insultes plus graves. ».

Telles sont les principales maximes d'après lesquelles on ne peut mieux juger sa conduite, qu'en s'en rapportant aux exagérations de ses ennemis. N'est-il pas, par exemple, plus raisonnable et plus juste d'attribuer la guerre de Samos, à la nécessité prudemment raisonnée d'humilier un peuple qui avait osé refuser la médiation des athéniens, et leur disputer la puissance des mers, qu'à l'instigation d'Aspasie, dont ses conci-

toyens, les habitans de Mitylène, avaient été insultés par les samiens ? Ne paraît-il pas vouloir uniquement la prospérité de son pays, lorsqu'il engage les athéniens à ne pas épuiser leurs trésors et leurs forces dans des projets éloignés, et dirigés contre la Sicile et la Perse, dans un moment où un danger plus prochain menace leur propre territoire ? Si l'on considère l'état des affaires de la Grèce, quelques années avant la guerre du Péloponèse, on sera bien convaincu que la jalousie de Sparte et de ses alliés contre la puissance d'Athènes, était suffisante pour exciter la guerre, sans aucun mélange des intérêts particuliers que Périclès pouvait avoir à la provoquer. Cependant il est vraisemblable aussi que, dans la fermentation générale qu'on cherchaît à diriger contre lui, il céda peut-être plus facilement au désir que le peuple montrait de déclarer la guerre.

Dans ses expéditions militaires, il

s'exposa fréquemment aux plus grands dangers, avec une extrême valeur, et qu'on ne pouvait comparer qu'à la prudente circonspection qu'il montrait toujours, lorsqu'il s'agissait de hasarder les troupes qui étaient sous son commandement. Jamais il n'engagea une bataille, sans laisser le moins de chance possible à l'inconstance de la fortune, ou aux effets d'une heureuse témérité. Cependant, quoique ses exploits militaires ne puissent le placer au rang des Thémistocle et des Cimon, il éleva neuf trophées pendant qu'il commanda les armées de l'état, et se distingua particulièrement par la grande victoire navale qu'il remporta sur les samiens. Adieu.

P.

LETTRE XLII.

Orsames, à Cléander.

Thèbes.

Je passe une partie de mes journées dans une galerie qui touche au fameux tombeau d'Osmanduas. Tous les étrangers, à leur arrivée en Egypte, voient avec admiration, ces superbes édifices, et avec plus de surprise encore leur destination bizarre. Les plus somptueux de ces monumens sont la demeure révérée d'un squelette ou d'une momie desséchée.

Ce luxe funéraire est porté à un degré qui paraît ridicule : cependant il peut être justifié par le principe religieux sur lequel il se fonde, l'opinion morale dont il s'appuie, et la leçon forte et utile qui en résulte.

Ne pourrait-on penser aussi que ces magnifiques sépulcres destinés à con-

server la mémoire des personnages illustres et divinisés par la reconnaissance, furent autrefois les premiers temples publics.

L'examen attentif et refléchi de cet édifice étonnant d'où je vous écris aujourd'hui, touche vivement un esprit contemplatif. Ces rois, ces héros, ces grands hommes, placés au milieu des dieux, offrent dans un seul instant, des images vivantes de tous les siècles passés. Le lieu où l'on suppose qu'Osmanduas est enterré, est orné des représentations de tous les animaux sacrés de l'Egypte. La totalité de l'édifice qui environne le tombeau, a dix stades de circuit [1].

A la première entrée, vous passez d'un portique construit en marbre de couleur variée, et qui a deux cents pas de longueur, dans une galerie qui en a quatre cents, et qui est bâtie en pierre :

[1] Diod. Sicul.

elle est soutenue par des animaux qui tiennent lieu de colonnes; chacun d'eux est d'une pierre entière de seize coudées de haut, sculptée à la manière antique. Le plafond représente une voûte azurée, parsemée d'étoiles. Ensuite, vous entrez dans un autre portique qui mérite plus encore votre admiration par des sculptures gigantesques et une plus grande variété.

A l'entrée sont trois statues : elles sont étonnantes, non-seulement par leur grandeur colossale, mais encore par la beauté de la pierre et l'excellence du travail. Les proportions y sont si exactement observées, que l'œil le plus attentif n'a jamais pu y remarquer et y blâmer la plus légère faute. Celle du milieu est assise et représente Osmanduas. Les deux autres placées à ses côtés, sont sa mère et sa sœur.

La seconde galerie fut ravagée par Cambyse, cependant il y reste encore quelques fragmens de sculpture, qui re-

présentent les guerres d'Osmanduas avec les bactriens. Sur la première muraille, on voit le roi attaquant un fort entouré d'une rivière, qu'on croit généralement être l'Eulœus qui environne la citadelle de Suse. Les monumens de sculpture qui, dans les palais de Suse et de Persépolis, représentent le même sujet, ressemblent beaucoup à ce que je vois ici. Ces deux villes sont ornées des dépouilles de l'Egypte; mais l'antiquité des édifices égyptiens qui sont à Suse, remonte, dit-on, au siècle de Memnon [1], qui fut le fils d'Osmanduas; s'il n'est pas la même personne.

Dans le centre de cette galerie est un *péristile* découvert, au milieu duquel on avait élevé un autel de marbre très-beau, et d'un grand travail; mais les colonnes et l'autel sont très-endommagés. Près de là est la galerie qui touche au Muséum : on y voit le roi vêtu magni-

[1] Strabo. lib. xv.

fiquement, et offrant aux dieux un tribut d'or et d'argent. Dans l'endroit où l'on suppose qu'il fut enterré, commence un escalier superbe qui conduit au sommet de l'édifice, sur lequel est une plate-forme, ceinte autrefois d'une bande d'or de trois cent soixante-cinq coudées de circuit; mais elle fut enlevée par Cambyse, et elle a été remplacée par un cercle de cuivre qui offre les mêmes divisions. Dans les intervalles de chaque coudée sont gravés les jours de l'année, avec le lever et le coucher des astres, et les effets qu'ils présagent.

Les prêtres thébains ont réglé très-exactement le cours de l'année [1], et ils ont reconnu la nécessité d'ajouter cinq jours à la fin des douze mois de trente jours. Suivant leur usage, ils ont exprimé cette vérité astronomique par une fable religieuse. Mercure, disent-ils, jouant aux dés avec la lune, lui

[1] Strabo. lib. XVII.

gagna la soixante et douzième partie de l'année, qu'il ajouta aux trois cent soixante jours qui la complétaient autrefois, et il les consacra à célébrer la fête de leurs dieux [1]. Le premier fut appelé *Osiris*, le second *Arueris*, dédié à Orus, le troisième à Thyphon, le quatrième à Isis, le cinquième à Nepthæ, femme de Thyphon et sœur d'Isis. Les prêtres ayant aussi remarqué qu'il manquait six heures à chaque année, pour la rendre entière, se sont, suivant leurs principes hiéroglyphiques, servi du mot qui exprime la mesure de cette partie du jour, pour nommer *un quart* l'année, ainsi composée de trois cent soixante-cinq jours et six heures, ce qui, à chaque quatrième année, rend nécessaire l'intercalation d'un jour [2]. Cependant, comme les égyptiens ont au-

[1] Plutar. de Isid et Osir.

[2] Horapollo, Hierogl. lib. I. c. V. Diodor. Sicul. lib. I.

tant de fêtes que de jours, ils ont laissé l'année civile, divisée en trois cent soixante-cinq jours, sans aucun égard au jour surnuméraire de la quatrième année.

Les tombeaux des anciens rois [1] placés au-dessus du Memnonium, et taillés avec beaucoup d'art et de travail dans le roc vif, n'ont pas échappé à mes remarques. Les obélisques trouvés dans ces tombeaux, annoncent quels furent le pouvoir de ces monarques, leur grandeur, le nombre de leurs troupes, et les tributs qu'ils imposaient aux nations conquises.

Pharnuces, gouverneur de Thèbes, a pour moi beaucoup d'égards. Je lui dis dernièrement, qu'après avoir vu cette ville, je me proposais d'en visiter les environs jusqu'à Syène, avant de me rendre à Héliopolis. Oui, Orsames, me répondit-il en souriant; mais vous

[1] Strabo. lib. XVII.

vous trompez, si vous croyez avoir vu Thèbes; et aussitôt il ordonna qu'on tînt à ma disposition une barque qui devait me conduire jusqu'à Tentyra : c'était dans cette ville et du sommet du temple d'Isis [1], que je devais considérer Thèbes.

Tentyra est peu considérable : le temple d'Isis est ce qu'on y voit de plus remarquable, et mériterait bien une mention particulière, si je ne craignais de vous ennuyer par toutes ces descriptions de temples. Je vous dirai seulement que toute la façade est sur la même ligne, excepté un large portique qui avance dans le milieu, soutenu par trois rangs de colonnes d'une hauteur extraordinaire, et dont la circonférence est

[1] Les ruines de ce temple existent encore; il était, suivant tous les voyageurs modernes, consacré à Serapis : mais comme le culte de cette divinité ne fut pas introduit en Egypte, avant le règne de Ptolémée, nous devons croire qu'à l'époque dont il s'agit ici, il était dédié à Isis.

telle que trois hommes pourraient à peine la mesurer.

Pharnuces avait raison : du sommet du temple je découvrais Thèbes parfaitement, et je voyais le Nil couvert de petites îles dont aucune ne pouvait être déserte près d'une ville aussi riche. Les unes servent de stations aux petits vaisseaux, les autres sont couvertes de cabanes de pêcheurs; celles-ci le sont de jardins bien cultivés; celles-là sont embellies par des maisons de campagne qui appartiennent à des thébains opulens; toutes offrent l'aspect le plus agréablement varié; et les vaisseaux qui passent continuellement au milieu d'elles, ajoutaient encore à la beauté de cette scène, et semblaient mettre sous mes yeux une représentation brillante et animée de tout le commerce de l'Egypte.

L'air était pur, et un vent frais dispersait la fumée de la ville, qui s'étendait sur le bord opposé. Je découvrais

ses différens quartiers, ses édifices les plus considérables. Les temples, les palais se présentaient à moi comme de grands cèdres au milieu de la forêt, et je pouvais alors, dans ces grands et magnifiques ouvrages, remarquer des proportions qui auparavant se perdaient dans les détails particuliers, et admirer la sagesse du fondateur de cette cité, dans le choix de sa situation, relativement à ses intérêts, à ses ressources, à sa sûreté.

Quelques jours après, Pharnuces à qui je parlais de la beauté inexprimable de ce magnifique spectacle, sortit et m'apporta aussitôt la vue que j'avais décrite avec plus d'enthousiasme que de vérité (elle était peinte sur toile, ainsi que plusieurs plans des édifices les plus remarquables de Syène) en me disant qu'ils pouvaient être comparés au plus beaux ouvrages de la Grèce, et que, devant bientôt être à portée de faire cette comparaison, en parcourant cette

Gravé par Adam.

HÉRODOTE.

ONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

contrée, il désirait que je les acceptasse. Je les conserverai avec autant de soin que de reconnaissance ; vous les verrez, mon cher Cléander, et je jouis d'avance de tout le plaisir que je vous promets. Adieu.

L. et H.

LETTRE XLIII.

CLÉANDER, à HYDASPES.

DANS ma dernière lettre, Hydaspes, je terminais quelques considérations sur les incertitudes, les fictions qui se mêlent aux histoires de la Grèce, dans les premiers âges, par cette remarque générale, qu'on peut appliquer particulièrement à cette nation ; c'est que l'introduction du gouvernement civil dans le monde, donna naissance à la vérité historique. Ce n'est que depuis très-peu de tems que quelques historiens de la Grèce ont véritablement mérité ce titre, puisque

la plupart de ces écrits qu'on nomme des histoires, ne sont encore que des registres, où l'on a déposé sans examen, sans liaison et sans choix, les événemens publics.

Quel autre titre peut-on donner aux ouvrages d'Archiloque ou de Théagène de Rhegium? L'histoire de Crète par Xenon, ou celle des rois de Lydie par Xantus de Sardes, seront-elles admises dans les bibliothèques des hommes instruits? La théogonie d'Aristeas prétendra-t-elle à notre estime, et les traités des nations et des villes, par Damastes de Sigeum, passeront-ils à la postérité?

Après une lecture attentive nous ne pouvons réfléchir, avec quelque satisfaction, sur ces ouvrages également fabuleux et secs, ni les proposer comme modèles. Hecatæus le milésien, et Hellanicus de Mitylene, ont depuis cinquante années, amélioré les connaissances historiques; mais l'honneur de

les avoir portées à une sorte de perfection était réservé à Hérodote. Si nous considérons la variété de ses connaissances, l'abondance de son sujet, le charme de son style, et la clarté de ses narrations, nous conviendrons que les fictions des poëtes et les annales obscures des laborieux compilateurs, ne peuvent, en aucune manière, être comparées à son histoire : il la commence à Candaule et à Cyrus, et la porte jusqu'à la bataille de Mycale, vers la fin du règne de Xerxès, ce qui comprend un espace de douze cents ans. Ensuite, après l'histoire des grecs et des perses, qui est le principal objet de son ouvrage, il passe à celle des autres nations, par des épisodes et des digressions qui, hors de son plan, semblent cependant en faire partie.

Ce personnage extraordinaire était né à Halycarnasse, colonie grecque, dans l'Asie mineure, quelque tems avant l'invasion de la Grèce par les armées de

Xerxès. Dans sa jeunesse il quitta sa ville natale, et se retira à Samos, pour éviter le gouvernement arbitraire de Lygdamis, petit-fils de cette célèbre Artémise qui acquit tant de gloire à la bataille de Salamine. C'est dans cette ville qu'Hérodote prépara son histoire : il y trouva d'autant plus de facilité pour l'exécution de ce projet, que, dans un gouvernement démocratique comme celui de Samos, un historien peut ne céder ni aux espérances, ni aux craintes. Il peut louer sans flatterie, et censurer sans faiblesse.

Hérodote ne négligea aucuns moyens de connaître parfaitement tout ce qui pouvait le conduire à son but. Il voyagea en Egypte, conversa avec les prêtres de Thèbes et de Memphis, et pénétra dans les principes de leur religion et de leurs sciences, aussi loin que sa constante sagacité, et l'austérité circonspecte des prêtres égyptiens pouvaient le permettre. Il voyagea dans plusieurs par-

ties de la Grèce, vit les principales villes de l'Asie, et visita les frontières de la Thrace, de la Scythie et de l'Arabie.

De retour dans son pays, après une aussi longue absence, Hérodote prit une part très-active à l'expulsion du tyran; mais se trouvant en butte à l'envie de ses concitoyens, au lieu d'en obtenir cette reconnaissance qu'il en attendait, comme la récompense de ses efforts et de ses travaux, il vint à Athènes, et, après un séjour d'un an dans cette ville, il partit pour l'Italie, avec une colonie d'athéniens qui bâtirent une ville appelée *Thurium*, près des ruines de l'ancienne Sybaris.

Aussitôt qu'il eut composé son histoire, d'après les matériaux qu'il avait rassemblés avec tant de peines et de soins, il se proposa de la soumettre au jugement des athéniens. Après la fête des panathénées, où il lut son ouvrage, il eut encore une occasion plus favorable de connaître à cet égard l'opinion

des grecs, aux jeux olympiques. Plusieurs de ses auditeurs s'étaient trouvés à quelques-unes des batailles contre Xerxès et Mardonius, et il n'y en avait aucuns qui pussent ignorer les principaux faits d'une guerre si honorable à la Grèce, et si honteuse pour la Perse. Il parut au milieu de cette assemblée, et la seconde lecture de son histoire obtint les applaudissemens de tous les grecs qui, voulant éterniser leur approbation, donnèrent les noms des neuf Muses aux neuf livres de son ouvrage, pour mettre sous la protection de ces célèbres divinités, un ouvrage qui semblait être le fruit de la réunion même de leurs travaux.

Si, après des suffrages aussi unanimes, et à tous égards si recommandables, il peut m'être permis d'ajouter le mien sur cette histoire admirable, il n'en sera encore que l'éloge. Chaque partie de la narration offre des plaisirs à l'imagination, des sujets à la pensée, des méditations

au jugement, et d'utiles connaissances à l'esprit. En admirant ces illustres personnages de la Grèce, les grands exemples qu'ils donnèrent aux nations, les principes généreux qui dirigèrent toutes les actions de leur vie, on se considère soi-même comme citoyen du monde, exempt de toute haîne, de tout préjugé national; et, en voyant ces hommes célèbres des siècles passés, soumis à la censure de l'historien et à l'attention du lecteur, on prononce sans considération particulière, un jugement impartial sur leurs caractères. Sous chacun de ces points de vue, une semblable histoire peut être appelée l'école de la prudence pour les sages, du courage et de l'expérience pour les généraux, de la fidélité pour les ministres, de la modération et de la justice pour les rois.

Est-il rien de plus important, et en même tems de plus instructif et plus intéressant, que de suivre avec l'historien, Miltyade à Marathon, Thémis-

tocle à Salamine, et Cimon à Mycale; d'être placé comme spectateur, hors de tous les hasards; de recueillir, par des réflexions, la sagesse que les autres n'ont obtenue que par des fautes; de régler ce qu'on doit faire par ce qu'on a fait, et de présager l'avenir par le passé? Adieu.

C.

LETTRE XLIV.

Gobryas, à Cléander.

Vous exécutez avec zèle les ordres qu'on vous donne, et vous prévenez même, avec autant d'exactitude que de sagacité, les plus sages instructions des ministres. Ne croyez pas que je veuille vous flatter; je ne me pardonnerais pas ce défaut, même avec le plus faible des princes, et moins encore quand je parle à un homme de bon sens.

Les procédés affreux des athéniens à

l'égard des ambassadeurs du Péloponèse, n'ont pas découragé les lacédémoniens : ils nous en ont envoyé un autre; son nom est Pyracmon. A son arrivée, il s'adressa à Hydaspes, et lui demanda une audience du roi. Hydaspes l'instruisit de la cérémonie absolument indispensable du *prosternement* d'étiquette dans ces sortes de circonstances. La loi nous prescrit, ajouta-t-il, de rendre cet hommage à notre souverain, parce que nous le regardons comme la vivante image du dieu qui gouverne l'univers. « Je ne ferai rien, lui répon-« dit Pyracmon, avec le laconisme et « l'orgueil d'un spartiate, qui puisse « être regardé comme un déshonneur « pour mon pays ». Et l'audience lui fut refusée. Il a eu plusieurs conférences avec Mégabyze et avec moi, mais ses réponses sont si réservées, ses instructions si restreintes, qu'il est impossible d'apprendre de lui quelques particularités relatives aux dispositions secrètes

de Sparte. Son seul objet paraît être d'engager le roi dans des préparatifs d'autant plus inutiles, que Lacédémone n'offre aucun dédommagement. Il propose un traité sans avantage pour la Perse, et vous concevez que des demandes aussi absurdes sont mal accueillies : elles sont loin de coïncider avec les vues politiques de la cour, et la résolution inébranlable prise par le conseil de n'entrer dans les débats ridicules et les dissentions de la Grèce, qu'à l'époque, peut-être prochaine, où l'une des deux Républiques, qui se détruisent également l'une par l'autre, se trouvera, par ses désavantages et sa faiblesse, forcée de réclamer notre protection et nos secours.

La destitution de Périclès était un acte de délire ; mais, en le rappelant peu de tems après, aux emplois les plus élevés de la République, les athéniens ont moins prouvé leur sagesse que leur inconstance naturelle. Peu surpris du

premier de ces événemens, je ne pouvais l'être de l'autre. Lorsqu'à votre retour de Salamine vous fûtes présenté à ce grand homme d'état, je comptais sur votre adresse, sur le charme insinuant de votre conversation, également fine et mesurée, pour obtenir quelques éclaircissemens et connaître ses intentions particulières; mais que d'incertitudes et quelle rapidité dans ces événemens qu'on regarde comme les plus heureux! Nous apprenons presqu'en même tems son élévation, sa maladie, l'espérance de sa guérison, et sa mort.

Je voyais, avec satisfaction, que la Grèce, en perdant son plus illustre appui et le plus habile de ceux qui l'ont gouvernée, le plus puissant obstacle aux desseins d'Artaxerxès, était détruit: cependant je n'ai pu m'empêcher de céder un moment au sentiment de la douleur et de la pitié. L'éloge sans affectation qu'il a fait de lui-même, avant de mourir, confirme encore la haute opi-

nion que j'avais de son administration.

Périclès était au-dessus du génie de la ville qui le vit naître. La providence qui le plaça dans un état républicain, semblait l'avoir créé pour y faire sentir les avantages inconstestables de l'autorité monarchique. Il peut être honoré comme le père de son pays; il en fut le roi par sa prudence, mérita de l'être par sa prévoyance, et en montra la puissance dans toutes ses actions. Je me plais à rendre cet hommage au caractère d'un sage ministre, et à la mémoire d'un grand homme, quoiqu'il fût l'ennemi de la Perse.

Selon toutes les probabilités, le siége de Platée durera long-tems encore; c'est une ville importante pour les athéniens: elle a bien mérité d'eux, par son constant attachement à leurs intérêts dans la guerre actuelle, et de toute la Grèce, par son inviolable dévouement à la cause commune. Nous attendons de vous les informations les plus promptes sur la

flotte de Phormio, ainsi que sur les intrigues particulières qui doivent agiter Athènes dans ce moment. Instruisez-nous aussi des conjectures publiques relatives à celui qui paraît devoir succéder à Périclès.

C.

LETTRE XLV.

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

Les opérations militaires de cette campagne sont plus importantes que celles des deux années précédentes. L'animosité des états rivaux s'accroît encore par la continuation de la guerre; et toutes les espérances de paix s'étant évanouies, depuis les négociations infructueuses des lacédémoniens, les partis opposés qui divisent intérieurement ces Républiques, semblent vouloir donner une autre direction à leurs ressentimens, en

les exerçant avec plus d'acharnement et de fureur contre l'ennemi commun.

L'armée du Péloponèse est toujours devant Platée ; les dernières lettres disent que les assiégés ont fait, il y a quelques jours, une vigoureuse sortie, et détruit un des retranchemens les plus importans des alliés.

Nous apprenons aussi la nouvelle d'une expédition sans succès, tentée contre l'Acarnanie par les ambraciotes et les spartiates. Les premiers avaient l'intention de se réunir aux chaoniens et quelques autres barbares qui habitent les frontières de la Grèce. Ils avaient obtenu des lacédémoniens un secours de mille hommes, sous le commandement de Cnémus, officier d'une grande réputation ; la flotte des corinthiens et des autres alliés devait assurer la conquête de l'Acarnanie.

Cnémus pensa que, sans tous ces secours, il soumettrait facilement cette contrée, et il se porta en avant avec

son armée, qu'il forma en trois colonnes. Il marchait sur Straton, capitaine de l'Acarnanie, lorsque les habitans attaquèrent brusquement la colonne des chaoniens qui faisait l'avant-garde, et marchait imprudemment à quelques lieues en avant du reste de l'armée. Ces barbares ne résistèrent pas long-tems, et furent entièrement défaits; ce qui découragea tellement Cnémus, qu'il se retira avec quelque précipitation, dans la crainte de voir sa retraite coupée par les troupes qui s'assemblaient pour marcher au secours de Straton.

La satisfaction que le peu de succès de cette entreprise causa aux athéniens, est encore augmentée par la nouvelle qu'ils reçurent hier d'une victoire remportée par la flotte de Phormio sur celle des corinthiens. Elle leur fut annoncée par l'arrivée triomphante d'une trirème dans le Pyrée. Les officiers et les matelots, rangés sur le pont décoré de guirlandes, frappèrent l'air d'acclamations

répétées. La trirème était couverte de trophées d'armes. Le bruit mesuré des rames s'unissait à l'harmonie des instrumens de musique guerrière.

Le peuple se porta à l'instant en foule sur le rivage pour jouir de ce spectacle. Le capitaine, dont le nom est Diomédon, débarqua, se rendit au Prytanée, et remit ses lettres aux magistrats, qui convoquèrent aussitôt le sénat : elles furent ensuite lues, le soir même, au peuple, dans une assemblée extraordinaire. J'ai obtenu une copie de la dépêche de Phormio, avec un récit de l'action, que je joins à ma lettre. Adieu.

P.

LETTRE XLVI.

Phormio, au sénat et au peuple d'Athènes.

Vous m'aviez ordonné d'empêcher la flotte de Corinthe et des autres confédérés de se réunir à Cnémus et aux am-

braciotes. J'espère que vous serez satisfaits de cette expédition. Au premier avis de leur départ du golfe de Crissée, je mis à la voile du port de Naupacte, avec vingt galères, dans le dessein d'observer leurs mouvemens, et de marcher à eux lorsqu'ils seraient sortis du détroit. Aussitôt que nous eûmes découvert leur flotte qui consistait en quarante-sept voiles, sous le commandement de trois amiraux, il fut résolu, dans le conseil de guerre assemblé à ce sujet, que, malgré la supériorité de leur nombre, nous hasarderions l'engagement.

Nous avions remarqué que leurs dispositions avaient moins pour objet un combat de mer, que la descente qu'ils projetaient de faire sur les côtes de l'Acarnanie. En conséquence, le 20 du mois thargélion, le matin, nous ordonnâmes d'amener les voiles, aux rameurs de se placer sous le pont, aux soldats de se rendre à leurs postes, et à l'escadre de se former en ligne de bataille.

L'ennemi voyant qu'il ne pouvait éviter le combat, disposa circulairement sa flotte, les grands vaisseaux sur les extrémités, pour défendre les transports qui furent placés dans le milieu. Cinq de leurs galères les plus légères, reçurent l'ordre de fondre sur nous, dans les espaces vides de la ligne et dans tous les endroits où nous dirigerions notre attaque.

Nous restâmes dans cette situation, jusqu'à l'instant où j'observai qu'un vent d'est, qui souffle chaque matin du côté du golfe, non-seulement rapprocha leurs vaisseaux les uns des autres, mais dérangea considérablement leur ordre de bataille. Je pensai qu'il ne fallait pas laisser échapper cette occasion favorable, et j'ordonnai de déployer les signaux du combat, et aux trompettes du vaisseau amiral de sonner la charge; ce qui fut immédiatement répété par le reste de l'escadre.

Le premier choc fut violent. Un vais-

seau corinthien, commandé par Machon, un des amiraux, tâcha de briser nos rames; mais j'évitai sa rencontre, et, après lui avoir lancé une volée de dards et de pierres, je me dirigeai sur sa poupe, j'y jetai un ponton, et, malgré une défense opiniâtre, mes soldats pénétraient sur son bord, lorsqu'il se rendit. En même tems le reste de l'escadre enfonça le ligne de l'ennemi, et dispersa toute leur flotte.

Diomédon, triérarque de la Thétis, et Démosthène, triérarque de la Néréide, se distinguèrent d'une manière particulière. En général, vos officiers et vos soldats se sont conduits avec la prudence et la valeur qui assurent le succès. Nous avons pris douze vaisseaux, fait un grand nombre de prisonniers, et, après avoir élevé un trophée et consacré une galère à Neptune, nous sommes rentrés à Naupacte, d'où j'ai fait partir Diomédon avec cette dépêche.

Ne tardez pas à m'envoyer un puissant renfort, ou cette victoire sera sans fruit pour l'avenir. Vos ennemis, loin d'être découragés, redoublent leurs préparatifs. Le reste de leur flotte doit se réunir à Cyllene, sous les ordres de Cnémus et de Brasidas, que les lacédémoniens ont envoyés, avec des renforts considérables. On assure qu'ils pourront se remettre en mer avec soixante voiles.

Athéniens ! que des délais, fruits amers de l'esprit désastreux des factions et des intérêts opposés, ne fassent pas remarquer encore ce peu d'accord dans vos mesures, qui vous a fait déjà éprouver de si grands désavantages, et qui maintenant vous serait fatal. Considérez combien vous seriez ingrats envers les dieux, si vous ne méritiez par de nouveaux efforts la victoire qu'ils vous accordent; et combien vous seriez inexcusables envers vous-mêmes, si vous ne conserviez l'empire de la mer, que vos

ancêtres vous ont transmis avec tant d'éclat, et au prix de tant de sang. Considérez aussi combien il paraîtrait extraordinaire aux yeux de toute la Grèce, que les vainqueurs ne fussent pas aussi attentifs à profiter de leurs succès, que les vaincus à réparer leurs pertes.

P.

A bord de la Minerve dans le port de Naupacte.

LETTRE XLVII.

Orsames, à Cléander.

Syène, dans la Thébaïde.

J'ai voulu voir l'étonnante cataracte et les autres curiosités naturelles qu'on remarque aux environs de cette ville, avant de commencer mon voyage dans la Haute-Egypte; mais je n'ai pas le projet d'aller au-delà, et de visiter les déserts stériles de l'Ethiopie, ou les sables brûlans de la Lybie.

On m'avait dit à Thèbes, que le peuple de cette contrée ne payait aucuns des impôts relatifs à l'entretien des animaux, consacrés dans la Basse-Egypte, au culte des dieux inférieurs [1] ; et il fallait que je vinsse enfin dans cette ville, pour connaître les causes d'une exemption aussi singulière ; vous ne pouvez imaginer à quel point les prêtres et les dévots attachés à ce culte superstitieux, sont soigneux de cacher tout ce qu'il n'est pas de leur intérêt de publier.

A mon arrivée, je fus singulièrement surpris de ne plus voir cette pompe fastueuse avec laquelle les autres peuples de l'Egypte adorent leurs divinités. Lorsque j'entrai dans un des temples de Syène, j'en admirai l'imposante et simple solennité, et j'éprouvai un sentiment d'adoration que toutes les sculptures et les autres représentations matérielles de leurs dieux, ne m'avaient

[1] Plut. de Isid et Osir.

pas inspiré, dans ceux que j'avais vus ailleurs. Ce sentiment est cependant bien au-dessous de cette pure contemplation d'Oromasde, quand, l'ame détachée de tous les objets matériels, qui ne peuvent exciter que ce que j'appelle *le mécanisme* de la dévotion, on ne voit plus d'autre temple que le ciel et son cœur.

On trouve peu d'hiéroglyphes et de figures emblématiques, en relief sur les murailles. Les éthiopiens [1] dont les syénites font une partie, s'attribuent cependant l'invention de cette espèce de sculpture. La figure qui se présente à l'entrée du temple, est remarquable; mais elle semble être placée là, plutôt pour caractériser le pouvoir et les attributs de la divinité qu'ils adorent, que pour la représenter. C'est un serpent avec une tête de faucon [2].

[1] Diod. Sicul. lib. II.

[2] Philo. Babyl. Euseb. lib. I, p. 47. c. édit. Par.

Les syénites ne reconnaissent pour dieu, aucun être mortel ; celui qu'ils adorent sous le nom de *Cneph*, est, disent-ils, l'éternel, le créateur et conservateur de l'univers [1]. Le serpent est le symbole de l'esprit vivifiant qui est répandu dans toute la nature ; mais ils prétendent, d'après leur grand hiérophante Epeis, que ce serpent, avec une tête de faucon, est la véritable représentation de leur dieu qui, en fermant ou en ouvrant les yeux, fait naître l'obscurité ou répand la lumière dans l'univers. C'est ainsi que tout fait sentir le danger de ces images emblématiques, dont les prêtres égyptiens croient se servir avec succès, pour mettre quelques portions des vérités mystérieuses à la portée de l'entendement commun. L'ignorance superstitieuse n'est toujours que trop disposée à matérialiser, dans ses pensées, la représentation de l'être divin. C'est

[1] Plut. de Iiid et Osir.

ainsi que s'est accrédité dans la plus grande partie de cette contrée, le culte absurde des animaux.

Cependant, au milieu de toutes ces erreurs de l'esprit humain, je remarque avec satisfaction, que la croyance d'une divinité suprême est généralement répandue. Le même dieu que nous nommons Oromasde, le grand auteur du monde, est non-seulement adoré en Perse, mais son culte se conserve, même au milieu des rites monstrueux et des absurdités superstitieuses de l'Egypte.

Voici ce que j'ai pu recueillir concernant leurs doctrines religieuses. Les écrits de leur premier Thoth ou Mercure, dont ce qui reste est conservé sur leurs colonnes ou dans leurs livres sacrés, ne parlent jamais d'un dieu suprême, créateur du monde; il attribue seulement la divinité [1] à certains mor-

[1] *Sanchoniaton. fragment. apud Euseb. August. de Civ. Dei.* c. VII.

tels qui ont mérité cette distinction par leurs exploits, leurs vertus, ou qui ont été remarquables par leurs vices et leurs crimes. Mais les hiérophantes disent qu'un second Hermès, qui parut neuf mille ans après, réforma cette fausse cosmogonie, et reconnut un dieu éternel et créateur. Ce second Hermès fut appelé *Siphoas*[1], il était le fils de Hephæstus qui régna sur toute l'Egypte. Cependant tous les prêtres égyptiens ne sont pas d'accord sur cette différence d'opinion, entre ces deux Mercures. Quelques-uns disent que le second recueillit avec le plus grand soin les précieux restes des connaissances du premier, conservés dans ces caractères hiéroglyphiques, gravés sur des colonnes et qui avaient été négligés, pendant ce long espace de tems. Il les réunit dans un de leurs livres sacrés.

Quoique toutes ces rêveries m'aient

[1] Syncell. CXIV. a.

beaucoup occupé depuis mon arrivée à Syène, je n'ai pas négligé de voir, dans les environs de cette ville, les curiosités qui étaient principalement l'objet de mon voyage.

Je partis pour Eléphantine; cette île est au sud de Syène; et là finit la navigation du Nil. Ce fleuve, arrêté près d'Eléphantine par une chaîne de rochers [1], s'élève impétueusement en vagues écumantes, et, après s'être agité au milieu des rocs brisés et escarpés, il se précipite d'une immense hauteur, avec une violence effrayante et un bruit prodigieux.

La hardiesse des habitans de ce pays n'est pas moins remarquable [2] : ils s'exposent à ce courant furieux dans de petites barques. Deux hommes s'y placent; l'un gouverne, l'autre rame; et ils se précipitent. On les croit perdus, et, au

[1] Seneca nat. quæst. lib. IV. éd. Lips. p. 747. B. C.

[2] Seneca nat. quæst. lib. IV. p. 748.

grand étonnement de ceux qui les regardent avec effroi, on les revoit loin de l'endroit où ils sont tombés, et ramant paisiblement dans les eaux du fleuve qui a repris son cours.

Près de Philæ, qui est une autre île près d'Eléphantine, sont deux rochers pointus [1], où les prêtres égyptiens disent qu'on trouve des fontaines d'une profondeur, telle qu'on n'en peut trouver le fond. Ils les appellent *les veines du Nil*, et, tous les ans, dans les fêles solennelles qu'ils célèbrent pour obtenir l'accroissement de ses eaux, ils vont y jeter des présens; ils les regardent comme un tribut qu'ils doivent à ce fleuve. Je serai à Héliopolis vers le tems où ces fêtes auront lieu, et je pourrai vous offrir plus d'observations sur ce sujet. Adieu.

L.

[1] Hérod. Euterp. c. XXVIII.

LETTRE XLVIII.

Cléander, à Smerdis.

Athènes.

Vous serez surpris, vénérable mage, qu'une ville aussi renommée par ses exploits militaires, ne soit pas moins célèbre par ses progrès dans les travaux qui honorent l'esprit humain. Il n'y a point de sciences que les athéniens ne cultivent avec quelque succès; et ce qui ajoute plus encore à l'éclat de leur réputation, il n'y a point d'arts dans lesquels ils n'excellent.

Vous, qui avez été élevé avec la sévérité de la discipline des anciens perses, vous pouvez mépriser toutes les instructions qui n'ont pas pour objet de rendre les hommes meilleurs, et je conviens avec vous, que les vertus utiles devraient être le but principal de ces institutions; mais les athéniens ne les né-

gligent pas. J'en suis plus persuadé encore, quand je considère le caractère, l'intention secrète, et les actions d'un jeune philosophe qui commence à fixer sur lui les yeux des habitans de cette ville. Il a pris, dans la recherche des connaissances, une route qui n'est pas celle des autres philosophes. Tandis qu'ils cherchent à s'instruire, en voyageant dans les contrées lointaines, celui-ci reste dans sa ville, et s'applique particulièrement à se connaître lui-même.

En paraissant se plaindre de son peu d'intelligence, il semble avoir pour objet de prouver aux autres qu'ils ne savent rien. J'étais curieux de le voir, et il ne me fut pas difficile d'avoir accès près d'un homme, qui passe la plus grande partie de son tems dans les rues et sur les places publiques de cette ville. Il me reçut avec ces manières franches et modestes qui le distinguent; et, par une très-adroite variété de questions qui

semblaient n'avoir aucun rapport à ce que je lui proposais, il me prouva bientôt que j'ignorais jusqu'aux élémens mêmes des choses que je croyais le mieux savoir.

Quand il m'eut ôté la confiance que j'avais dans mon opinion, je voulus connaître la sienne; mais soit qu'il n'eût, comme il me le dit, que des incertitudes à cet égard, soit qu'il ne crût pas pouvoir se confier à un étranger, il s'y refusa, et me laissa peu satisfait de lui-même et de moi. Je prévois qu'un sage dont la vie et la doctrine sont des reproches continuels pour ceux qui l'écoutent, donnera bientôt à ses disciples le désir de se délivrer du chagrin de le voir et de l'entendre. Adieu.

R.

LETTRE XLIX.

Cléander, à Orsames.

Athènes.

Je dois à la recommandation de mon ami Philémon, l'avantage d'être reçu chez Thucydide. Quoiqu'il n'ait point été employé dans l'administration des affaires publiques, il a servi dans les armées et fait plusieurs campagnes. Il a encore ajouté aux avantages d'une naissance distinguée et d'une grande fortune, par son mariage avec la fille d'un roi de Thrace. Il paraît au reste considérer ces circonstances heureuses de sa vie, avec l'indifférence raisonnée d'un vrai philosophe; il ne voit, dans ses richesses, que les moyens de satisfaire sa bienfaisance, et, dans la noblesse de ses ancêtres, que l'obligation d'imiter leurs vertus. Il vit avec cette élégante simplicité d'un riche athénien, si

Gravé par Adam.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

THUCYDIDE.

éloignée de la fastueuse opulence de nos satrapes. Il fut disciple d'Anaxagore et d'Antiphon. Quant à ses opinions politiques, il me paraît désapprouver le gouvernement populaire.

La générosité de son caractère, la solidité de son jugement et l'intégrité de ses principes, ne peuvent que lui inspirer du mépris pour la basse envie et les passions haineuses des démagogues, l'inconstance de leurs résolutions, et les conseils intéressés de ceux qui veulent acquérir, ou conserver l'autorité en cherchant à plaire à la multitude. Thucydide désirerait un plus grand mélange d'aristocratie dans la République d'Athènes. Comme il m'accorde quelque confiance, je pris un jour la liberté de lui demander comment il se pouvait, que réunissant de grands talens, des connaissances étendues, une longue expérience, il n'eût jamais témoigné aucun désir d'être placé à la tête de la République, ni paru dans cette intcn-

tion aux assemblées du peuple. Je crains, me répondit-il, d'aller aux assemblées, parce que je ne veux être ni le complice, ni le témoin des injustices qui s'y commettent : la prospérité a enorgueilli mes trop frivoles concitoyens; les seuls hommes qui parviennent à les diriger, sont ceux qui les flattent par de vaines espérances, les enflamment par des promesses mensongères, les égarent par des plans chimériques, et ne leur conseillent que des entreprises hasardeuses. Ils regardent celui qui voudrait leur donner des avis modérés, comme un homme faible, pusillanime, assez ignorant pour ne pas les entendre, ou assez perfide pour s'opposer à leur pouvoir. Le mérite le plus vrai et le plus éclatant semble être à leurs yeux un crime contre l'état; ils ne le pardonnent pas à celui qui les sert avec zèle; il leur inspire des craintes, en leur assurant des succès; et c'est ainsi qu'ils se privent souvent d'avantages

réels pour éviter un mal imaginaire.

Quant à moi, continua Thucydide, j'ai mêlé le désintéressement raisonné d'un sage philosophe à mes principes républicains, et je veux m'éloigner de ces chefs de parti qui, pour se nuire les uns aux autres, ne craignent pas de faire le malheur de tous; de ces flatteurs qui se soumettent aux caprices du peuple par les plus basses et les plus serviles complaisances; de ces déclamateurs qui nous poussent dans des entreprises inconsidérées, dont nos meilleurs orateurs ne peuvent montrer l'absurdité, sans s'exposer aux plus grands dangers. Un citoyen prudent doit, quand des hommes de cette espèce ont l'autorité, céder au torrent des circonstances, pour ne pas être entraîné par elles; attendre une occasion plus favorable pour prendre part aux affaires publiques, et ne s'y engager jamais de manière à ne pouvoir revenir sur ses pas. Il n'acceptera pas un ministère sans y être appelé

par la voix générale. De semblables maximes sont méprisées par les politiques de nos jours; mais je pense que si l'homme juste peut ne consulter que son zèle pour le bien public, un homme sage, indifférent dans le choix d'une vie publique ou particulière, songe à ne pas en troubler la tranquillité.

Pouvez-vous donc être surpris, ajouta-t-il, que je sois plutôt occupé d'observer et de juger les événemens, que d'y prendre part, pour les diriger: c'est dans l'intention d'être utile au moins à l'avenir, que j'écris actuellement l'histoire de mon pays. Je n'épargnerai ni tems, ni argent, pour me procurer tous les mémoires propres à remplir cet objet. Les archives des lacédémoniens et des athéniens seront également compulsées, et, si on peut censurer le style de mes écrits, personne ne mettra en doute la vérité des faits. Ce n'est pas là un ouvrage entrepris dans le dessein de plaire au siècle pré-

sent, mais un monument instructif que je veux léguer à la postérité.

Frappé de cette réponse noble et grande, je me rappelai en ce moment l'esprit de générosité qu'il montra, et les larmes mémorables qu'il répandit, en écoutant et en applaudissant les muses d'Hérodote; mais en même tems, je pensai avec douleur que, tandis que la Grèce avance à grands pas dans la science sociale et les lettres, la Perse les néglige. Les uns, non encore satisfaits de leurs victoires à Marathon et à Salamine, tâchent de nous nuire par ces monumens historiques, qui seuls peuvent immortaliser des souvenirs glorieux; les autres, loin d'être excités par le sentiment même de leur honte, à recouvrer les avantages qu'ils ont perdus, semblent mépriser le jugement de l'avenir et vouloir ajouter aux conquêtes des grecs, par leur insouciance à cet égard.

Espérons, Orsames, que cette situa-

tion ne peut durer long-tems. Publions nos annales, et tâchons d'éviter ainsi l'injuste partialité des grecs : plaidons notre propre cause, devant le tribunal équitable de la postérité, et ne nous laissons pas enlever la palme de l'histoire.

C.

LETTRE L.

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

Les athéniens sont avides de nouvelles. C'est un des caractères distinctifs de ce peuple ; et celle qu'ils viennent de recevoir, satisfait également leur empressement et leur vanité. Un second engagement a eu lieu entre la flotte du Péloponèse et l'escadre de Phormio. La grande supériorité des uns, balancée par les excellentes manœuvres et le courage des autres, a rendu la victoire

incertaine, et chacune des deux armées s'en attribue les palmes. Vingt galères furent promptement armées, d'après les instances pressantes de Phormio; mais au lieu de les lui envoyer directement, elles reçurent l'ordre, et sans motifs importans, de relâcher dans l'île de Crète; elles y furent retenues si long-tems par les vents contraires, qu'elles ne purent joindre Phormio avant le combat.

Brasidas et Cnémus s'étaient mis en mer, avec une flotte de soixante et dix voiles, et vinrent jeter l'ancre à Rhium, port de l'Achaïe, tandis que Phormio et ses vingt galères étaient stationnées dans un port du même nom, sur la côte opposée. Ces deux ports forment l'entrée du golfe de Crissée. Les chefs péloponésiens se proposaient d'attaquer les athéniens dans le golfe, avant l'arrivée du renfort; mais Phormio voulait éviter le combat, ou si cela n'était pas en son pouvoir, il projetait de les

engager en pleine mer, où l'habileté de ses matelots et la construction de ses vaisseaux, devaient lui donner quelques avantages sur l'ennemi.

Après avoir passé deux ou trois jours dans cette situation, les péloponésiens firent un mouvement avec toute leur flotte vers Naupacte, ce qui obligea Phormio de la suivre, pour sauver cette place qui ne pouvait faire une longue résistance. Aussitôt que les généraux ennemis virent Phormio engagé dans le détroit, ils firent le signal à leur flotte de revirer de bord et de se porter sur celle de l'ennemi, ce qui s'exécuta avec une telle vigueur, qu'ils repoussèrent quelques-unes des galères athéniennes; d'autres furent coulées à fond, et ils firent un grand nombre de prisonniers.

Dans l'autre partie de l'action, Phormio lui-même, avec huit de ses vaisseaux, était chassé par vingt de ceux des péloponésiens.

Cet habile officier, observant qu'ils le

poursuivaient sans beaucoup d'ordre, et que, se croyant déjà certains de la victoire, ils négligeaient tellement de conserver leur ligne de bataille, que quelques-uns de leurs vaisseaux étaient déjà hors de vue, ordonna au petit nombre de galères qu'il avait avec lui, de se porter directement sur l'ennemi. Il dirigea lui-même cette attaque, et profita si bien de ses avantages, qu'après avoir maltraité plusieurs des vaisseaux qui s'étaient le plus avancés, les autres effrayés d'une attaque aussi imprévue, se sauvèrent à toutes rames, et six d'entr'eux furent pris.

La flotte péloponésienne s'est retirée à Corinthe. Les officiers athéniens qui se sont le plus distingués, sont Asopius, le fils de l'amiral, et Nicias.

On reproche fortement à Cléon, dont le parti gouverne actuellement, de n'avoir pas envoyé plutôt à Phormio des forces suffisantes, pour conserver son premier avantage et rester maître de la

mer. Suivant toutes les probabilités, si les vingt vaisseaux étaient arrivés à tems, il en serait résulté un grand succès pour les athéniens. Ils ont dans cette occasion regretté Périclès.

On apprend par les dernières lettres de Platée, que l'armée des alliés, sous le commandement d'Archidamus, roi de Sparte, fatiguée de la longueur du siége et de la vigoureuse résistance des assiégeans, ont résolu d'enclore la ville d'une forte muraille, fortifiée de fossés et de tours des deux côtés, pour s'opposer aux fréquentes sorties des platéens et à l'entrée d'aucuns secours. Après avoir terminé ces ouvrages, une partie de l'armée est restée pour le blocus de la ville, et l'autre est rentrée dans ses quartiers.

Je ne néglige aucunes informations sur les intrigues particulières d'Athènes, et les causes secrètes qui déterminent les conseils decette active et séditieuse République. L'administration des affaires

depuis la mort de Périclès, est dirigée par ceux qui désirent la continuation de la guerre. Quoiqu'ils n'aient pas, à beaucoup près, les talens nécessaires pour la conduire d'après un plan fixe, régulier et bien concerté, cependant ils traitent ceux qui hasardent seulement le mot de paix, dans leurs assemblées, comme des ennemis de leur pays, et des traîtres vendus à Lacédémone.

Ce parti est composé d'orateurs sans talent, mais non pas sans audace, et d'autres citoyens factieux qui s'enrichissent et s'agrandissent par une guerre qui appauvrit et perd l'état. Les généraux sont obligés de se soumettre à la honte de leur plaire ; il faut que chacun d'eux ait une troupe de rhéteurs pour le défendre. Les alliés tâchent aussi de s'attacher ces parleurs à gages, pour obtenir leur protection. Cléon est à la tête de ces dignes patriotes, et c'est l'homme le plus opposé à la paix, parce que, dans des tems tranquilles,

ses infames actions éclateraient, et l'on cesserait d'ajouter foi aux calomnies dont il abreuve tous les honnêtes gens qu'il redoute. Il se soutient moins par son habileté que par la hardiesse et la témérité de ses assertions; et il se rend populaire, beaucoup plus par la licence et la rudesse de ses manières, que par une délicatesse qu'il ignore, une urbanité qu'il méprise. Il discute dans les assemblées, avec une espèce d'éloquence verbeuse et véhémente : on déteste son caractère et ses mœurs, et quelques athéniens osent encore le fronder avec une extrême sévérité. Les auteurs comiques ne l'épargnent pas; mais peut-on compter sur le jugement bien intentionné de ces poëtes? N'eurent-ils pas dernièrement la lâcheté de déchirer la mémoire de Périclès, et de répéter toutes ces plates calomnies, qui tomberaient dans l'oubli, si la célébrité de son nom ne les soutenait un instant. Adieu.

P.

LETTRE LI.

HYDASPES, à CLÉANDER.

Babylone.

UNE grande monarchie doit sa gloire à la guerre, et sa conservation à la paix; la sagesse de notre gouvernement consiste à les faire se servir réciproquement de moyen et d'appui [1]. C'est pour parvenir à ce but que, par une exacte et régulière disposition dans chaque province de l'empire, les garnisons et les troupes qui ne sont pas en activité, sont entretenues, sans être à charge au trésor public. Le préfet de chaque district a un nombre de chevaux, de soldats et d'archers, qu'il doit entretenir, suivant la fertilité et les revenus des terres de sa division. Arta-

[1] Xenoph. memorabil. lib. v. édit. Francof. p. 827. É. et p. 828.

xerxès lui-même fait souvent la revue de ses troupes, dans quelques-unes de ses provinces, et choisit avec attention les officiers chargés de ce soin, dans celles qui sont plus éloignées. Par ce moyen il connaît l'état de ses armées, la force de ses garnisons, et la situation de ses provinces.

Si les préfets se rendent coupables de quelques exactions, si les terres ne sont pas bien cultivées, les torts de leur administration sont bientôt connus, et quelquefois par le roi lui-même. Si, au contraire, on remarque des améliorations, le préfet du district est certain d'obtenir des récompenses, comme le laboureur l'est aussi de jouir en sûreté des fruits de son industrie. De même, si les troupes sont entretenues, disciplinées, armées comme elles doivent l'être, non-seulement le satrape commandant, mais les chiliarques et les principaux officiers, sont distingués en raison des soins, de l'exactitude et de

la fidélité qu'ils ont montrés dans l'exercice de leurs charges.

C'est ainsi qu'on trouve toujours nos troupes disposées, soit pour une expédition militaire, soit pour la formation d'un camp ou une revue du roi.

Cet été, un corps considérable tiré de plusieurs provinces, est campé dans les plaines de Babylone. Les perses, au nombre de vingt mille, ont l'honneur d'être commandés par Xerxès [1], et sont distingués des mèdes par leurs targes [2] brillantes, et la forme de leurs manches garnies de bandes de drap de diverses couleurs. Ces mèdes sont une troupe d'élite peu nombreuse. Trente mille assyriens portent des casques de cuivre et des cuirasses, et sont commandés par Arsites. Les arieus et les bactriens forment un corps de dix mille hommes, armés de même; les premiers ont de

[1] Le prince royal des perses.

[2] Grand bouclier.

plus l'arc des mèdes [1]. Leur général est Bagapæus [2], fils de l'empereur.

Les cissiens, les sagartiens et les habitans des bords de la mer Erythrée, sont au nombre de vingt mille. Ils sont compris dans les provinces tributaires; les perses, comme vous le savez, sont exempts de toute espèce de tribut [3]. Les sagarthiens ont une brigandine [4], et portent des espèces de filets ou rets, dont ils font usage dans le combat avec une grande dextérité. Les autres sont armés à-peu-près comme les perses: leurs cuirasses sont émaillées, et les habits de leurs chefs sont enrichis de topazes, qui viennent des îles orientales, peu éloignées de la Perse. Parmi eux, il y a un corps de chelænopha-

[1] Herod. Polymn. c. LXV.

[2] Excerpt. ex Ctesiœ Persic. c. XLVIII.

[3] Hérod. Thal. c. XCVII.

[4] Ou cotte de mailles à l'antique, dont se servaient autrefois les brigands; elle est composée de courroies de cuir entrelacées.

giens, dont les cottes de mailles sont artistement formées d'écailles de tortues.

Sogdianus a le commandement de cinq mille caspiens et paricaniens, couverts de peaux de bouc à longs poils, et ornées de dagues et d'arcs. Artasyras qui, par la recommandation d'Ochus, fut fait dernièrement satrape de la grande Arménie, est ici avec six mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux de ces contrées, qui s'étendent vers les sources de l'Euphrate, entre l'Araxes et le Cyrus.

Une tente superbe était préparée pour Ochus, et il est attendu avec un détachement considérable d'hircaniens; mais il s'est arrêté avec vingt brigades dans le voisinage d'Ecbatane, pour prévenir, dit-on, un second soulèvement des cadusiens. Dix mille syriens sont campés autour des pavillons de Mégabyze, armés de sabres courts, de javelines et de dagues; ils ont des grèves[1]

[1] Sorte d'armure dont on se couvrait entièrement les jambes.

qui ne couvrent que la moitié de la jambe [1]. Cinq mille arabes vêtus de manteaux de soie, négligemment attachés, et armés de longs arcs [2], sont placés à l'arrière-garde du camp, afin que les chameaux ne puissent nuire à leurs chevaux.

Au milieu de cette multitude si variée, la plus exacte discipline et le plus grand ordre se font remarquer dans tous les rangs. Les babyloniens, qui aiment les spectacles et le faste, furent très-satisfaits de la magnificence qu'Artaxerxès déploya, lorsqu'il vint visiter son camp.

Les mages conduisaient le cortège, vêtus de leurs longues robes rouges, et portaient le feu sacré sur un foyer d'argent. Après eux venait le grand char vide, orné de guirlandes et tiré par des chevaux blancs, dont les har-

[1] Hérod. Polym. c. XCV.

[2] *Id.* XCVII.

nois étaient couverts d'or; il est consacré à Oromasde, comme un emblême de sa présence au milieu de nous. Un cheval superbe suivait le char; c'est un hommage au soleil, et ceux qui le conduisaient étaient vêtus de blanc et portaient des baguettes d'or. Ensuite on voyait la troupe des Immortels, avec leurs chaînes d'or, et leurs vestes couvertes de broderies et enrichies de pierres précieuses de l'Inde. Après eux marchaient les gardes-du-corps, qui sont distingués par les pommes d'or qui sont sur leurs piques.

Les princes du sang et les principaux satrapes environnaient Artaxerxès, assis dans un char d'ivoire et d'argent, richement orné d'améthistes, de rubis et de feuilles d'or, représentant en relief des figures emblématiques. Sur le derrière du char, un aigle, plus éblouissant que le char même, étendait ses aîles d'or sur la tête du monarque [1]: mille soldats,

[1] Quint. Curt.

armés de lances, fermaient la marche.

La tente d'Artaxerxès était placée sur un tertre élevé dans le centre du camp. Au milieu on voyait l'image du soleil en cristal.

Les dames de la cour, qui dans toutes les circonstances remarquables, avaient été admises dans le camp, se plaignaient d'avoir été exclues de cette cérémonie : elles menacèrent de paraître bientôt en habit d'amazones, et de mettre à l'épreuve le courage de quelques jeunes satrapes, connus par leur caractère efféminé. Ces plaisanteries avaient rappelé le souvenir des anciennes femmes saciennes qui, sous le règne de Zarina, vers le tems d'Artibarnas, frère d'Astiages, se réunirent, dans une révolte des parthes, et combattirent vaillamment contre les mèdes.

Les divertissemens entremêlés, suivant nos usages, de danses et de chants, eurent lieu dans les appartemens du roi, et représentèrent l'histoire de cette hé-

roïne, et l'aventure du mède Stryaglius avec Zarina [1], qu'il avait fait tomber de cheval, et pour laquelle il conçut une passion si violente, que, voyant ses sollicitations rebutées, il assura qu'il se laisserait mourir de faim; et par cet artifice il séduisit Zarina.

Une partie des dames de la cour, la reine-mère et Amytis, furent dernièrement à une fête qui eut lieu dans la tente de Mégabyze, et elles traversèrent le camp dans un char dont les rideaux étaient ouverts; elles étaient accompagnées par cinq cents hommes de la troupe des immortels.

Mégabyze s'acquitte avec zèle de tous ses devoirs, et, par sa présence, il entretient l'émulation parmi les troupes; mais sa santé inquiète tous ses amis. Quoique les forces de son esprit soient toujours les mêmes, ses forces

[1] Ex. Ctes. Pers. fragment. ap. Demet. Phaler. in libro qui *περὶ ἑρμηνείας* vocatur.

physiques semblent diminuer chaque jour. Apollonide de Cos, qui est en grande faveur près d'Artaxerxès, emploie toutes les ressources de son art, pour prolonger une existence dont la durée est si importante pour la Perse. Adieu.

L.

LETTRE LII.

Cléander, à Smerdis.

Athènes.

Mes dernières conversations avec les sages de cette ville, m'ont plus d'une fois rappelé ces retraites délicieuses, où, libres de soins, éloignés de toutes distractions, vous jouissez par la méditation, de la présence du grand Oromasde. A peu de distance de la ville, dans le milieu d'une plaine spacieuse, presqu'environnée des eaux de l'Ilys-

Gravé par Adam.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

SOCRATE.

sus, on trouve un stade [1], moins remarquable par ses ornemens et sa grandeur, que par son antiquité et sa situation. Il fut établi dans les premiers siècles de la République, et conserve encore sa première simplicité. Des arbres aussi anciens que ce stade, et dont les troncs paraîssent être de grandes colonnes, supportent une voûte épaisse de verdure. Les vents frais qui s'élèvent du côté de la rivière, parfumés par les fleurs qui ornent ses bords, traversent ce bois et répandent une fraîcheur agréable. Cette retraite est la plus délicieuse qu'on puisse imaginer. Les philosophes d'Athènes préfèrent souvent ce lieu à l'académie.

Quelques-uns de ces hommes, qui jouissent de la plus haute réputation, ont peu de vraies et solides connaissances,

[1] Espace de 625 pieds, selon Pline, et de 600, selon Hérodote. Lieu destiné aux exercices de la course.

même dans les sciences qu'ils professent. Ces prétendus savans ont, trop fréquemment pour eux, le chagrin de rencontrer un homme très-supérieur à ses rivaux, dans toutes les parties de l'instruction, et qui paraît animé d'un zèle tout particulier à détruire leurs prétentions mal fondées. Ils sont souvent forcés par ce grand défenseur de la vérité, à faire une retraite honteuse et précipitée. On ne peut se lasser d'admirer la profonde sagesse et la raison parfaite, cachées sous l'extérieur simple et un peu grossier de ce fils d'un sculpteur. C'est par de fréquentes comparaisons, toujours justes, et par des expressions, quelquefois familières, qu'il parvient à frapper et à convaincre l'esprit de ses auditeurs.

Je n'ai pas besoin de vous avertir que je parle de Socrate. S'il y a quelques reproches à lui faire, c'est sur sa trop grande réserve. Il semble qu'il travaille plutôt à instruire ceux avec

lesquels il converse, de ce qu'ils doivent éviter, que de ce qu'ils doivent faire.

Un jour, dans une de nos conversations, et après qu'il eut mis en fuite toute cette armée de sophistes, j'osai lui témoigner ma surprise de ce que, très en état et me paraissant même très-disposé à apprendre aux hommes des vérités utiles, il s'éloignait cependant, avec une sorte d'affectation, de cet emploi honorable et bienfaisant. Il écouta mes reproches avec sa douceur ordinaire, et, après un instant de silence, il me répondit : « Quand je serais réellement, et comme vous le supposez trop obligeamment, en état d'instruire les hommes, je suis certain que vous auriez de moi une bien faible opinion, si je me hasardais d'annoncer cette intention.

« Jusqu'à présent la principale affaire de ma vie a été de confondre et de montrer la folie de ces présomptueux scoliastes ; et ne m'exposerais je

pas moi-même au mépris de ces hommes, qui sont eux-mêmes si méprisables, si je m'aventurais à prononcer sur des points, non-seulement hors de ma portée, mais encore, et j'en suis convaincu, hors des bornes de l'entendement humain. L'expérience de chaque jour me prouve la folie des conclusions que précédemment je regardais comme certaines ; et d'après les plus mûres considérations, je suis porté à penser que le probable est tout ce que nous pouvons espérer de nos recherches. Que puis-je donc faire de mieux? ou comment puis-je être plus utilement occupé, qu'en tâchant d'éloigner les hommes de ces études oiseuses et sans fruit?

« Voulez-vous maintenant savoir ce qui me paraît être le plus probable? Je vous dirai : Regardez l'univers, considérez ces preuves étonnantes, variées et si nombreuses de sagesse et de prévoyance, qui sont répandues dans

toutes les parties qui le composent; pouvez-vous ne pas croire qu'il est l'ouvrage d'un être sage, puissant et prévoyant? Tant d'œuvres et de beautés, tant de magnificence et de dessein, tant de régularité et d'énergie peuvent nous porter à la contemplation de la nature, et nous n'avouerions pas l'auteur de la nature ! La cause de tant d'êtres qui existent, peut-elle ne pas exister? Il est donc impossible de ne pas reconnaître par-tout les traces de la divinité qui, après l'avoir formée, conserve et dirige cette machine étonnante.

« Quand ensuite nous découvrons que l'insecte le plus faible a sa direction, et sert à une fin particulière, comment ne pas en conclure que l'homme, que le plus bel ouvrage de la création a aussi les siennes. De là, si je veux rechercher quels sont et quels doivent être les grands devoirs de ma vie, j'essaie l'étendue de mes moyens et de ceux

des autres ; je tâche d'approfondir leur intelligence, en exerçant la mienne ; j'examine dans la fin de nos actions, comment elles doivent nous affecter nous-mêmes et les autres, et je trouve une lumière, un guide dans mon ame qui, si je l'écoute avec attention, me dirige dans toutes les occasions importantes.

« Il existe en nous une loi intérieure, qui dirige tout vers ce qui est juste, bon, vrai ; les lois humaines la secondent ; mais elles sont inutiles à celui qui sait écouter et mériter d'entendre ce moniteur secret. Allons plus loin : quand je considère la nature de l'homme, je vois que ce que nous apprenons par l'étude est peu de chose, en comparaison de ce que nous avons appris par le recueillement. J'en conclus que nous avons existé déjà dans quelqu'autre état ; et si nous avons vécu auparavant, en considérant le desir passionné que nous avons d'acquérir des connaissances,

et combien il est impossible de le satisfaire dans notre état actuel, il devient plus vraisemblable encore que nous existerons dans un autre. Mais je réclame votre indulgence pour cette opinion, qui peut vous paraître chimérique, quelque probable et vraisemblable qu'elle soit pour moi. » Il s'arrêta.

J'aurais bien désiré l'engager dans une discussion plus particulière, sur ce qu'il venait d'avancer : mais il voulait savoir quelle était à cet égard mon opinion, et non-seulement par modestie, mais par prudence, je refusai de la lui faire connaître ; et notre conversation se termina.

Je suis plus que jamais convaincu, vénérable mage, que les vérités les plus sublimes sont répandues dans l'univers, et qu'on parviendra à les découvrir, quand on voudra faire un usage convenable de la raison dont la lumière bienfaisante émane d'Oromasde.

P.

LETTRE LIII.

Orsames, à Cléander.

Héliopolis.

Le Nil est maintenant à sa plus grande hauteur. Placé sur l'une des pyramides de cette ville, je considérais cette immense plaine liquide, où les sommets des plus grands arbres s'agitent au milieu des eaux; tout y est en mouvement : elle est couverte d'une foule de bateaux qui, en sillonnant dans tous les sens, varient encore les effets de cette belle scène. Les montagnes éloignées de la Lybie, s'élèvent comme un continent lointain, vu de la mer. Celles qui, plus près, se prolongent le long des bords du Nil, depuis la Haute-Thébaïde, commencent à se découvrir, et offrent l'aspect varié de montagnes et de précipices, entremêlés de plaines

et de bois, où les animaux paissent pendant l'inondation.

Cette époque est célèbrée ici par de grandes réjouissances. Lorsque je revins à Thèbes, je trouvai dans une ville appelée *Cnubis*, du nom du Dieu Cneph qui est adoré à Syène, un navire très-élégant qui m'y attendait par l'ordre de Pharnuces. Il eut la bonté de me dire qu'il voulait m'accompagner pour me faire voir les cérémonies qui allaient avoir lieu. Cette année le Nil s'est élevé de seize coudées.

Le lendemain nous partîmes au soleil levant. La sérénité de l'air, la fraîcheur du matin, un concert excellent, composé de musiciens perses et égyptiens, tout contribuait à l'enchantement de ce voyage; la surface calme de l'eau, éclairée par le soleil, et couverte des feuilles du lotos [1], ressemblait à un lit de fleurs. Dans chaque endroit où nous

[1] Hérod. Euterp. c. XCII.

nous arrêtions, un taureau noir était sacrifié au Nil.

Nous arrivâmes à Coptos, autrefois l'entrepôt du commerce des indiens et des arabes [1]. Cette ville est un peu éloignée du Nil, mais elle a des quais et des magasins près du fleuve. Ici, disent-ils, Isis [2] apprit la mort d'Osiris; c'est à cette occasion que la ville fut nommée *Coptos*, ce qui, en langage égyptien, signifie *privation*. De Coptos, ils transportent avec des chameaux, au port Albus, leurs marchandises pour l'Arabie et les Indes. Au sud de ce port, sont les fameuses montagnes où se trouvent les escarboucles. Au-dessus de Coptos, sur le côté opposé est This, autrefois la capitale d'un puissant royaume; et nous pouvions distinguer, à quelque distance, les ruines d'Abydos [3], l'une des résidences royales de Memnon.

[1] Plin. lib. v. c. IX.

[2] Plut. de Isid et Osir.

[3] Strabo.

Près de là est la ville de Vénus et celle des Crocodiles.

A l'est de ces deux villes est Chemmis, où naquit Persée. Son temple est entouré d'un bois de palmier, avec un magnifique portique de colonnes de porphyre, au milieu desquelles sont deux statues colossales, et celle de Persée [1].

Les prêtres disent que Danaüs et Lyncée qui vinrent en Grèce, naquirent à Chemmis. Je ne vous parlerai pas des diverses dissertations que j'entendis sur les causes de l'inondation du Nil. Thalès de Milet, dont vous parlez dans une de vos lettres, et dont la mémoire est ici en grande vénération, l'attribuait aux vents étésiens qui, dans cette saison, soufflent constamment contre le courant du fleuve; mais cette cause n'est pas suffisante, puisqu'elle n'est point générale pour les autres fleuves, où les mêmes effets devraient aussi se faire

[1] Hérod. Euterp. c. XCI.

ressentir. Cependant, en supposant que cette prodigieuse quantité d'eau est produite par la neige fondue sur les montagnes de l'Ethiopie quand le soleil frappe sur elles, ou par de grandes pluies dans des contrées éloignées, il est possible aussi que ces vents contribuent à rendre l'épanchement des eaux plus régulier et plus durable, en s'opposant à leur cours.

A l'ancienne ville d'Antæus, je me séparai de Pharnuces. C'est à Nilopolis que j'ai vu les cérémonies les plus extraordinaires, dans ces fêtes consacrées au Nil. Cette ville est située à l'extrémité du nome héracléotique [1]. Tandis que les prêtres sacrifiaient au fleuve, nous aperçûmes tout-à-coup six jeunes garçons dont le vêtement avait la couleur du vert de mer, et qui s'avançaient vers nous. On eût dit qu'ils avaient

[1] Videsis Serv. in Georg. lib. IV. v. 364. Speluncisque lacus clausos.

été transportés des profondeurs de l'abîme, dans les sanctuaires du temple. Ils chantèrent les louanges du Nil, et racontèrent les bienfaits que leur pays recevait de l'épanchement de ses eaux.

Alors les prêtres nous dirent solennellement que ces jeunes gens étaient leurs fils; qu'ils avaient été, en naissant, consacrés aux nymphes, et que depuis ce tems, ils avaient été élevés par elles [1]. Ensuite, ils leur ordonnèrent de déclarer ce qu'ils avaient appris, dans ces demeures souterraines. Les jeunes gens firent une relation bien fabuleuse, et pieusement écoutée, de la structure intérieure de la terre; ils nous décrivirent les lacs et les mers qui, au-dessous de la terre, sont les mêmes qu'à sa surface. Ils nous assurèrent qu'ils avaient vu le Nil, dans un hémisphère opposé [2], et éloigné du nôtre de tout

[1] Achilles Tatius.

[2] Pompon. Mela, c. x.

le diamètre du globe; que ce fleuve se perdait dans un grand golfe, et, qu'après avoir traversé les nombreux détours d'un vaste abîme, il reparaissait entre deux rochers près de Syène.

Les prêtres mêlaient à cette conjecture d'autres circonstances fabuleuses, pour déguiser leur ignorance. De Nilopolis, je pouvais distinguer les tours, les obélisques de Memphis, et le sommet du temple du Soleil; mais nous n'apercevions pas les autres édifices de cette ville, quoique Memphis et Héliopolis soient élevés, par des moles artificiels, à une grande hauteur au-dessus des eaux.

Les doctrines mythologiques des prêtres de ce collége sur la divinité du Nil, ne sont pas moins bizarres que leurs conjectures sur son origine [1]. Ils appellent le Nil *Osiris*, et la terre *Isis*. Ils symbolisent la chaleur qui détruirait

[1] Plut. de Isid et Osiris.

les fruits de la terre, si le sol n'était rafraîchi et fertilisé par l'inondation du Nil, sous le nom de *Typhon*. Ils donnent aux montagnes, dont le Nil n'atteint pas le sommet, constamment brûlé par la chaleur, le nom de *Nepthe*, femme de Typhon. Lorsque les eaux du Nil parviennent dans ces lieux élevés, il y croît quelques plantes qu'ils appellent *anubis*. Ils expliquent toutes ces bizarreries par la fable suivante :

Osiris eut de sa femme Isis, un fils légitime, appelé *Orus*, qui eut de Nepthe, femme de Typhon, un enfant naturel, nommé *Anubis*. Et c'est ainsi que les prêtres, toujours fidèles à leur système, couvrent toujours des voiles de l'allégorie, l'explication des phénomènes de la nature. Adieu.

L.

LETTRE LIV.

Cléander, à Gobryas.

Athènes.

Les athéniens sont à peine remis de la plus grande frayeur qu'ils aient éprouvée pendant tout le cours de la guerre. Tandis que, persuadés que les alliés du Péloponèse étaient retirés dans leurs quartiers d'hiver, ils jouissaient d'une sécurité parfaite, on tramait contre eux l'entreprise la plus terrible : il ne s'agissait de rien moins que de surprendre le Pyrée, qui, par une négligence extraordinaire, n'avait pas de galères à opposer à une invasion, ni de chaînes pour empêcher les vaisseaux ennemis d'y entrer.

Quarante galères dans le port de Nysæa, situé vis-à-vis le Pyrée, étaient prêtes à mettre à la voile. Les assemblées du peuple, la multiplicité des opinions, servirent plus à confondre qu'à diriger

leurs conseils; et les athéniens perdirent à discuter sur le dessein présumé de l'ennemi, le tems qu'ils devaient employer à tout préparer pour le repousser. Heureusement pour eux, la flotte des péloponésiens, au lieu de se diriger sur le Pyrée, suivant le premier plan, tourna vers Salamine, surprit un fort, prit trois vaisseaux et dévasta l'île. Ce changement dans leurs mesures, soit qu'il fût occasionné par des vents contraires, ou quelques dissentions parmi leurs généraux, fut le salut des athéniens qui, vivement alarmés par cette attaque sur Salamine, mirent une forte garnison dans le Pyrée, armèrent à la hâte quelques galères, et sortirent pour observer les mouvemens de leurs ennemis. Les péloponésiens, avertis de ces préparatifs, et ne se croyant pas assez forts pour hasarder un combat, rentrèrent dans Nisæa. Le danger est passé, et les athéniens s'occupent maintenant à fermer le port avec des chaînes,

et à préparer quelques vaisseaux pour en défendre l'entrée.

Le siége de Platée est converti en blocus. Les péloponésiens ont formé autour de la ville, des lignes qui sont regardées comme un chef-d'œuvre de fortification. Elles consistent en une double enceinte de murailles, une du côté de Platée, pour s'opposer aux sorties des assiégés; et l'autre en-dehors, pour empêcher les athéniens d'y porter du secours. La distance entre les deux murs est de seize pieds, et défendue par des tours qui servent de logement aux soldats employés au blocus. On a creusé aussi un fossé profond, rempli d'eau, qui tourne autour de l'ouvrage.

Vous êtes sans doute déjà informé de la guerre qui vient de se déclarer entre Perdiccas, roi de Macédoine, et Sytalces, roi de Thrace. Les athéniens se sont engagés à envoyer une flotte pour soutenir Sytalces, qui a le projet de mettre Amyntas, fils de Philippe,

frère de Perdiccas, sur le trône de son oncle. Le roi de Thrace marche à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes, et il a avec lui le jeune Amyntas, que déjà il traite en roi.

Perdiccas, qui sent l'impossibilité de se défendre en pleine campagne contre des forces si supérieures, a jeté la meilleure partie de son infanterie dans ses plus fortes places, et se borne à harasser les ennemis avec sa cavalerie, qui est excellente, à défendre les passages et à ravager le pays, pour enlever tous les moyens de subsistance à l'armée de Sytalces. Cependant Womène, ville frontière, qui avait osé soutenir le siége, a été prise d'assaut; plusieurs autres, comme Mygdonia, Gristonia et Anthemus, se sont rendues sans résistance, et sans égard pour la mémoire de Philippe; et Sytalces a déjà fait des progrès considérables.

Les athéniens regardent cette guerre comme une très-heureuse diversion,

parce qu'ils n'ignorent pas que le roi de Macédoine était sur le point d'entrer une seconde fois dans la coalition formée contre eux, si cette guerre ne l'eût obligé de ne penser qu'à sa propre défense.

Je vais maintenant, noble satrape, m'ouvrir à vous sur une affaire dont je ne m'occupe pas sans une extrême répugnance, non-seulement, parce que je ne puis en parler sans compromettre la fortune, l'honneur et la vie de ceux qu'elle regarde; mais parce que je sais que vous n'apprendrez pas sans une vive indignation une trahison méditée par ceux qui approchent la personne sacrée du roi. J'ai découvert une correspondance perfide de l'eunuque Sacas.

A la mort de Périclès, il fut ordonné par un décret du sénat, que ses lettres et autres papiers relatifs aux affaires publiques, seraient déposés dans les archives de l'état. Je trouvai le moyen d'en prendre connaissance par un se-

crétaire de l'assemblée, qui les eut quelque tems entre les mains; et je lus une correspondance entre Périclès et Sacas, qui commençait l'année d'après la paix faite avec Cimon, et continuait depuis ce tems sans interruption.

Vous devez vous rappeler qu'aussitôt que cette paix fut signée, les athéniens envoyèrent des ambassadeurs à la cour de Perse, qui, comme il le paraît d'après ces lettres, engagèrent ce malheureux eunuque dans les intérêts d'Athènes. Ses lettres ont principalement pour objet les nouvelles et les événemens ordinaires de la cour; mais il y a un point sur lequel il insiste plus fortement, c'est l'insurrection de nos provinces, l'avantage qui en résulterait pour la Grèce, et la facilité de mettre ce projet à exécution.

La plupart des gouverneurs prendraient facilement ce parti; les uns, dit-il, par la crainte de voir tôt ou tard, leurs malversations découvertes;

les autres excités par les motifs d'une ambition trompée, ou par des ressentimens particuliers. Le peuple, ajoute-t-il, accablé de taxes, et gémissant sous un gouvernement oppressif, serait bientôt entraîné, sur-tout si on lui offrait la liberté et la protection de la Grèce. Il nomme Argeste dernier gouverneur de Lydie, et Mazeus gouverneur de la Phrygie, comme particulièrement disposés à la révolte. Dans une de ses lettres, il s'exprime ainsi : « Quand une fois le feu de la sédition sera allumé, il se communiquera d'une province à l'autre, et des frontières au centre de l'empire. Les mèdes eux-mêmes feront peut-être un courageux effort pour recouvrer la monarchie de l'Asie. Cette dernière espérance n'est pas sans fondement. Plusieurs de nos satrapes ne peuvent oublier que le sang de Phraortes et d'Astiage coule dans leurs veines. »

L'exécrable trahison de Sacas, illustre ministre, devrait être punie avec la sé-

vérité la plus exemplaire, et transmise à la postérité, comme celle d'Arthmius de Zelis. Cet homme fut envoyé à Athènes pour entretenir et accroître les divisions qui existaient entre cette République et celle de Sparte; il fut découvert. On éleva une colonne d'airain dans la citadelle de cette ville, et l'on y grava, par ordre du sénat, l'inscription suivante : « Arthmius de Zelis, fils de Pythonax, « convaincu d'avoir tenté de corrompre « la fidélité des habitans du Péloponèse, « par les promesses et l'or de la Médie, « est déclaré infame, ennemi d'Athènes « et de ses alliés, et condamné, ainsi que « toute sa postérité, au mépris, à la « haîne et à la vengeance des grecs ».

P.

LETTRE LV.

Cléander, à Hippias.

Je parlais dernièrement à un athénien, des victoires extraordinaires remportées

par les grecs sur Xerxès et ses généraux. Il semble, lui disais-je, qu'il y ait quelque sorte d'enchantement dans ce mot de liberté, pour produire et soutenir la résolution et la puissance de repousser, et même de vaincre, les formidables et nombreuses troupes de l'Asie. — Un peuple libre, me répondit-il, obtiendra toujours ce courage de son désespoir. Dans cette importante conjoncture, les grecs n'avaient rien à attendre que de leur énergie, et tout à redouter du pouvoir de leur ennemi.

Le citoyen d'une République, continua-t-il, fier de sa réputation et de sa liberté, préférera toujours l'honneur d'une belle mort à l'ignominie de vivre, en perdant ces glorieux avantages. Comme il est heureux, la crainte d'un changement l'alarme, il le prévient avec prudence, ou s'y oppose avec courage. —Mais la magnificence bienfaisante du roi de Perse ne peut-elle, lui dis-je, suppléer à ce défaut de liberté, et faire

naître de puissans encouragemens ? La crainte même de son pouvoir n'est-elle pas aussi un moyen d'action, qu'on ne trouverait pas dans une République ? — Non, reprit-il, les lois, lorsqu'elles sont fermes et égales, commandent un respect plus sacré, une obéissance plus prompte et un dévouement plus parfait que les menaces du pouvoir arbitraire. Les grecs connaissent les peines qu'ils encourent en offensant la constitution de leur pays ; les asiatiques sont soumis aux caprices imprévus d'un maître : ceux-ci obéissent avec répugnance, les autres avec orgueil. Il n'était point dans les décrets de la providence, que la race humaine consentît à se laisser accabler de chaînes ; et il faut que le caractère d'un peuple y soit lentement et péniblement habitué, avant qu'il puisse les supporter. La nature, en cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, s'oppose avec force à celui qui viole ses lois. Est-il un seul grec qui ignore que

l'intérêt des individus fait partie de celui de tous? Non, et c'est le sentiment de cette vérité qui détermine chacun d'eux à contribuer de tous ses moyens à la sûreté générale. Ce principe, Cléander, a plus de puissance que le grand roi, et l'esprit de liberté peut seul en conserver les bienfaits.

Ici, mon athénien s'arrêta, et je ne répliquai point. Je souffrais vivement de son mépris pour la constitution de la Perse, et je craignais, en en faisant l'éloge, de trahir l'attachement que je lui ai voué. J'excusai mon embarras, en en rejetant la cause sur quelques affaires à terminer, et je lui donnai un autre rendez-vous. Oublie, mon cher Hippias, la faiblesse de ton frère et les réflexions de l'athénien: cependant qui pourrait en blâmer la sévérité, lorsqu'on a plus de raisons encore d'en reconnaître la justesse et la vérité. Adieu.

C.

LETTRE LVI.

CLÉANDER, à HIPPIAS.

LE jour suivant je revis mon ami, et nous reprîmes le sujet de notre dernière conversation. Si je ne me trompe, lui dis-je, vous pensez qu'un homme de mérite ne peut jamais être dignement apprécié par un monarque, et qu'il est toujours soumis aux volontés incertaines d'un maître. Mais, est-il quelque chose de plus capricieux que la faveur dans un état populaire ?

A Athènes, qu'un citoyen rende aujourd'hui un service important, ne sait-il pas que cela suffit pour le faire bannir demain ? La dépendance où l'on se trouve nécessairement en voulant plaire au peuple, est-elle préférable à une confiance entière dans la bonté et la justice du prince ? Que d'inconstance dans cette multitude, que les séditieux

égarent toujours, que les hommes sages ne persuadent jamais ! Le besoin du changement en est la cause, l'ingratitude en est le résultat.

Thémistocle couvert de gloire fut disgracié. La sagesse de Périclès n'a-t-elle pas été méprisée, et l'intégrité sévère d'Aristide injuriée et avilie ? La foule capricieuse qui ne pèse aucunes de ses résolutions dans la balance de la raison, se précipite dans tout ce qu'on lui propose. Un grand homme d'état exilé a souvent pour successeur un démagogue factieux et ignorant. La politique habile cède la place à la médiocrité audacieuse, la prudence à la témérité, la prévoyance à l'exagération, et l'éloquence à d'absurdes déclamations.

La loi de l'ostracisme, me répondit-il, qui, selon vous, devrait être si funeste aux athéniens, est cependant une très-sage institution, et peut être considérée comme l'appui le plus solide du

gouvernement républicain. L'application de cette loi ne se fait pas avec la précipitation, qui seule la rendrait dangereuse, puisqu'il faut la réunion de six mille citoyens pour la prononcer. L'égalité est l'ame d'une République, et vous conviendrez que dans un gouvernement dont l'objet principal est la conservation de son indépendance, un mérite trop supérieur peut raisonnablement causer quelques alarmes. Une ame élevée n'est pas toujours capable de modération, et il est difficile de tracer la ligne qui sépare l'amour de la gloire d'une ambition dangereuse.

Les athéniens n'ont pas oublié la tyrannie de Pysistrate et de son fils; ils ont toujours sous les yeux la destinée d'Ephèse et des autres colonies grecques; ils se rappellent la conduite entreprenante et usurpatrice de Pausanias à Lacédémone : et comment serait-il possible d'assurer que Thémistocle, Aristide, Cimon et Périclès ne voulaient

point troubler d'abord leur ville par des dissentions, et agir ensuite de la même manière?

Cette espèce de bannissement n'a rien de honteux ni de déshonorant; c'est l'abaissement d'un pouvoir trop élevé, et rien de plus. C'est, si vous le voulez encore, une sorte de capitulation nécessaire avec l'envie. Cette loi calme l'esprit du peuple, et l'empêche quelquefois de prendre des mesures plus violentes. Elle n'entraîne aucune confiscation; celui qu'elle frappe conserve les droits de citoyen, et l'espérance de se voir, après un tems fixé, rétabli dans son autorité.

Il me semble, lui dis-je, que vous insistez beaucoup sur les avantages qui ne sont nullement démontrés par les exemples qu'on pourrait citer. Quel soupçon pouviez-vous raisonnablement concevoir sur Thémistocle, qui avait fait de si grandes choses pour la liberté de son pays, et qui s'empoisonna, dit-

on, à la cour d'Artaxerxès, parce qu'il ne voulait s'engager dans aucune entreprise contre son pays ? Quel ombrage pouvait donner aux athéniens la générosité de Cimon, qui dédaigna, à une époque où il le pouvait, d'élever son autorité sur les ruines d'une République libre ? Que pouviez-vous craindre d'un Aristide qui administra les trésors de toute la Grèce avec un désintéressement si parfait, que la calomnie ne put trouver le reproche que dans l'excès même de la vertu.

Trois fois heureuse, cette ville d'Athènes, qui trouva encore un homme juste et attaché à ses intérêts, après le bannissement d'Aristide ! Lorsqu'un si grand nombre de ministres vertueux ont subi la loi de l'ostracisme, on doit briser ce détestable instrument des factions, des ignorans, des insensés et des séditieux. Un arbre doit être jugé par les fruits qu'il porte ; une loi doit l'être par les effets qu'elle produit. Il n'y a

point de malheurs qui puissent étonner dans un état où un homme de mérite, au lieu d'obtenir l'amour de ses concitoyens par les services qu'il leur rend, ne fait que préparer sa disgrace.

Grands dieux ! est-il un signe plus certain d'un égarement universel, que l'approbation accordée à la loi qui punit les vertus, à l'envie qui juge et condamne le plus noble dévouement ! Vous êtes à l'abri de la censure et du ressentiment des illustres ombres outragées par vos ancêtres. On n'entend aucunes plaintes; mais quoiqu'elles soient renfermées dans le silence de leurs tombes augustes, tous les siècles, toutes les nations les entendront et maudiront l'ingratitude d'Athènes.

C.

FIN DE LA TROISIÈME ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRES ATHÉNIENNES.

PREMIÈRE ANNÉE DE LA 88.e OLYMPIADE, ET LA QUATRIÈME DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE LVII.

CLÉANDER, à GOBRYAS.

Athènes.

DANS une de mes lettres précédentes[1] j'ai considéré les trois principales branches de la constitution athénienne, le conseil des cinq-cents, l'assemblée du peuple, et l'aréopage. Je vais examiner dans celle-ci la nature de leur gouvernement civil, et les différentes juridictions des magistrats. Vous avez sans doute déjà remarqué, que la forme de

[1] Lettre XIII.

toutes ces constitutions républicaines est complexe, et que les pouvoirs législatif et exécutif sont divisés à l'infini, par le nombre de ceux qui les exercent, dans le dessein de conserver cette égalité des conditions et cette rotation de l'autorité, qu'ils regardent comme la base et le principal appui de leur liberté.

Les neuf archontes, ainsi que tous les autres magistrats de l'état, entrent en fonctions, le premier jour du mois hécatombœon, qui commence l'année, et qu'on célèbre par des sacrifices solennels et d'autres fêtes publiques.

Les archontes sont élus par le sort; mais, avant d'être admis à l'exercice de leurs charges, ils sont obligés de se soumettre à un double examen du sénat et de l'assemblée du peuple. Celui des archontes qui a été nommé le premier, est appelé l'*archonte éponyme;* il donne le nom à l'année, juge toutes les causes relatives aux testamens, aux donations,

et dirige les théâtres. Le second est appelé *Basileus;* il est chargé de tout ce qui concerne la religion. Le polémarque ou général, qui est le troisième, a sous sa direction les troupes et la surveillance des étrangers qui résident à Athènes. Six ont le titre commun de thesmothètes, et sont les gardiens des lois; leur devoir est d'empêcher qu'on n'en établisse aucune qui n'ait pour objet le bien public. Toutes les contestations en matière de commerce, sont de leur ressort; et ils ont l'honorable distinction d'enregistrer les traités publics.

Si l'un des trois principaux magistrats, en raison de sa jeunesse n'est pas suffisamment instruit, il choisit deux personnes pour l'aider de leurs conseils : ils sont appelés *paredroi*. Les nomothètes sont au nombre de mille : leur emploi est de revoir les anciennes lois ; et s'ils en trouvent quelques-unes en contradiction avec les nouvelles, ou inutiles,

ou tombées en désuétude, ils les remettent sous les yeux du peuple, qui prononce sur ce qu'on doit en faire. On nomme dix *strategoi* ou généraux, un par chaque tribu, et tour-à-tour chacun d'eux a un jour de commandement. Les autres magistratures d'Athènes sont très-nombreuses, et se partagent entr'elles les différentes branches du pouvoir, depuis l'administration des revenus publics jusqu'au soin de régler ce qui regarde le vêtement des femmes, et de pourvoir de flambeaux les fêtes publiques.

A la fin de l'année, les magistrats qui cessent leurs fonctions, rendent au peuple un compte très-exact de leur conduite; et l'aréopage, le sénat, les triérarques, en un mot tous les officiers publics, soit qu'ils aient été élus par le sort ou par les suffrages des assemblées du peuple, sont obligés de soumettre leur conduite à un sévère examen, avant d'être en droit de prétendre a quelques honorables marques de dis-

tinction, ou à quelques récompenses de leurs services. Jusqu'à ce qu'ils aient rempli ce devoir, il ne leur est pas permis de consacrer leurs patrimoines à des usages religieux, de faire des offrandes aux dieux, d'être adoptés par une autre famille, et même de disposer de leurs biens par testament.

Les juges de l'aréopage ont trois assemblées par mois : ils se divisent alors en comités, à chacun desquels un certain nombre de causes est assigné par le sort. Par ce moyen les juges ignorent quelles sont celles sur lesquelles ils auront à prononcer ; et ne peuvent se laisser entraîner par aucuns motifs d'intérêt ou de séduction.

Avant l'ouverture des discussions, l'accusateur et l'accusé font un serment, et invoquent les dieux en témoignage de la vérité de ce qu'ils vont dire. Le premier est placé sur un siége d'argent, appelé le siége de *l'offense*, le second sur un autre appelé celui de *l'innocence*.

Les plaidoyers commencent. Les plaideurs parlent eux-mêmes, s'ils le veulent; mais généralement ils emploient quelques orateurs pour présenter leurs affaires sous un jour plus avantageux. Le tems est limité pour chacun d'eux; ils doivent se borner à l'exposé simple du fait, et n'employer aucuns moyens d'éloquence dans l'intention de plaire ou d'émouvoir. Les juges vont ensuite aux opinions; ceux qui acquittent l'accusé portent leurs votes dans une urne de bronze; ceux qui le condamnent, dans une urne de bois. L'égalité des votes est toujours interprétée en faveur de l'accusé. Si le cas n'est pas capital, il prononce lui-même la punition qu'il croit avoir méritée, et les juges la sanctionnent.

Les sentences de ce tribunal ont toujours obtenu la plus haute vénération, par leur exacte conformité aux lois; et les membres jouissent d'une telle réputation de sagesse et d'intégrité, que les

états étrangers ont quelquefois soumis leurs contestations à leur jugement. Les athéniens ont quatre autres tribunaux de justice criminelle : l'epipalladium, l'epidelphinium, l'epiprytanium et l'enphréattium.

Dracon avait rendu le premier de ces tribunaux supérieur à l'aréopage; mais Solon diminua son pouvoir. Le nombre des juges est de cinquante. L'epidelphinium s'assemble dans le temple d'Apollon. L'epiprytanium est une très-absurde institution, et vous pouvez en juger par la nature des causes qui lui sont soumises. Si un morceau de bois, ou une pierre, ou une épée, enfin un être inanimé a tué un homme, soit par accident ou dirigé par une main inconnue, il est traduit devant cette cour, et sur la conviction, on ordonne qu'il soit jeté hors du territoire d'Athènes. L'enphréattium est ainsi nommé d'un ancien héros; il prononce sur les causes des étrangers, qui, coupables d'un meurtre,

et s'étant enfuis de leur pays, ont été arrêtés sur le territoire d'Athènes.

Les tribunaux de justice civile sont au nombre de cinq ; mais je ne vous parlerai que de l'héliastique, ainsi nommé, parce que les héliastes tiennent leurs séances en plein jour, et au milieu d'une place. Les juges sont choisis par le sort et tirés du peuple. Leur nombre varie, suivant l'exigence des affaires. Il fut quelquefois réduit à cinquante et porté à cent. Leur serment est très-solennel : ils jurent par Jupiter, Neptune et Cérès, de juger suivant les lois du peuple et du sénat d'Athènes, de maintenir la constitution actuelle, de ne point recevoir de présens, d'écouter les deux parties avec impartialité, et de ne pas souffrir qu'un homme soit élu à un nouvel emploi, sans avoir rendu ses comptes. Lorsque la cause a été enregistrée au tribunal, et qu'on a fixé le jour où elle sera entendue, l'accusation du plaignant est lue par le crieur public. Alors

l'accusé fait ses efforts pour la repousser, en opposant un des trois moyens suivans : 1.° Que le tems où elle devait être faite est passé ; 2°. qu'une maladie de son principal témoin, ou de lui-même, ne lui laisse pas la possibilité de se défendre, ou enfin qu'il peut diriger contre son adversaire l'accusation même portée contre lui.

Si ces argumens ne sont présentés ou admis, la cause se plaide suivant les formes ordinaires. Quand les débats sont terminés, les juges prononcent la sentence en jetant leurs fèves dans deux urnes; et un magistrat debout près de ces urnes, une baguette à la main, compte les votes et prononce. Quand la cause est jugée, on ordonne de détacher la tablette qui contient le sujet du procès, les noms des plaideurs, et qui pendant la discussion était suspendue dans une place publique. Ensuite les juges déposent leurs sceptres, qui sont les signes de leurs emplois dans

le temple de Lycus, et reçoivent la récompense de deux ou trois oboles.

Il me semble qu'on peut conclure de ces observations sur la constitution d'Athènes, que si ses parties en étaient moins complèxes, et l'ensemble modelé sur des formes moins étendues, elle serait non-seulement plus parfaite, mais vraisemblablement plus durable. Le trop grand nombre des tribunaux est une charge onéreuse pour l'état; il suspend le cours de la justice, et rend pénibles et dispendieux les moyens de l'obtenir. Plusieurs des plus pauvres citoyens se font admettre dans ces tribunaux pour recevoir l'obole qui leur est payée à la fin de la séance. De tels arbitres enflamment les contestations les moins importantes, au lieu de les calmer, et ajoutent encore à l'esprit processif et disputeur de leurs concitoyens. Il serait à désirer que la sagesse de leurs juges fût égale à celle des lois; mais les observations que je me propose de faire sur celles-

ci, seront l'objet d'une autre lettre. Adieu.

P.

LETTRE LVIII.

GOBRYAS, à CLÉANDER.

Suse.

VOTRE dernière lettre est une nouvelle preuve de votre zèle, et la promptitude de notre réponse vous convaincra que cette affaire et les suites qu'elle doit avoir nous ont paru de la plus haute importance.

Votre lettre fut renvoyée par le roi au conseil suprême des Sept qui, comme vous le savez, est composé d'Artæus, président du tribunal de justice, d'Arimaspe, l'archimage, de Mégabyze, de Teribabus, trésorier de Perse, d'Aspathines, ministre des postes, d'Intaphernes et de moi. Notre opinion unanime, que nous avons soumise au roi, fut que le

traître Sacas devait être arrêté sur-le-champ. En conséquence, à l'heure où l'on double les postes du palais, une partie des eunuques de garde dans les appartemens de la reine, s'emparèrent de Sacas. On examina ses papiers ; mais il paraît que depuis la mort de Périclès, il avait eu la précaution de brûler toutes les lettres qu'il en avait reçues, ainsi que toutes les notes relatives à cette correspondance. Il ne restait que quelques-unes de celles de Mazeus, dont les principaux traits ont suffi pour prouver ses criminelles intentions.

Dans l'une, Mazeus appelait Sacas l'*ami des athéniens*, et dans une autre, il l'engage à communiquer à Périclès les conditions auxquelles il consentirait à prendre les armes contre son souverain. Il fut interrogé, le jour suivant, par le tribunal de justice. Il répondit d'abord avec une réserve opiniâtre ; mais bientôt les douleurs de la torture lui arrachèrent l'aveu de ses trahisons. Il ne voulut

nommer aucuns de ses complices, et n'avoua qu'un seul esclave, qu'il avait envoyé deux fois à Athènes avec des lettres, et qu'il empoisonna à son retour. Sa manière ordinaire de faire parvenir ses dépêches était de les adresser à un négociant d'Athènes, nommé *Philo*, sous le prétexte de quelques commissions particulières pour les dames du palais. D'après un aveu aussi authentique et le témoignage écrit des lettres de Mazeus, il fut condamné, d'après les lois de Perse, à la peine capitale du bateau [1].

[1] On prenait deux bateaux exactement semblables et construits de manière à se réunir parfaitement. Le coupable était couché sur le dos dans l'un de ces bateaux, et couvert avec l'autre : à l'extrémité de celui-ci, la tête du supplicié passait par une ouverture. On lui offrait des alimens, et on le forçait de manger en lui piquant les yeux. La boisson qu'on lui donnait était un mélange de miel et d'eau, dont on lui répandait une partie sur le visage, tourné vers le soleil, et sans cesse dévoré par une quantité

Dans la nuit qui précéda le jour fixé pour son exécution, la reine-mère, plusieurs dames du palais, et particulièrement la belle Arsinoé, intercédèrent vivement en faveur de Sacas, et demandèrent qu'il fût seulement condamné à une prison perpétuelle à Cyrta sur la mer Rouge. Notre monarque, cédant au respect qu'il doit avoir, et qu'il a toujours pour les prières de sa mère, peut-être aussi à l'empire que l'amour a sur les plus belles ames, balançait entre ces considérations et celles non moins puissantes de la sûreté de son empire, et de l'observation inviolable de la justice; enfin il a ordonné que l'exécution serait suspendue.

Les ministres ne cessent de lui repré-

prodigieuse de mouches et autres insectes. Dans cette situation affreuse, le criminel languissait ordinairement plusieurs jours, et offrait le plus hideux et le plus terrible spectacle à ceux qui l'environnaient.

senter vivement qu'il faut que les lois aient leur cours, et que la punition de Sacas deviendra un acte même de clémence, si elles détournent de semblables intrigues ceux qui seraient tentés de les renouer.

On a cependant fait justice d'un traître; un courrier vient d'arriver avec la tête de Mazeus, gouverneur de la Phrygie; et des ordres sont donnés pour faire mourir Argestes, qui l'a déjà mérité par sa mauvaise administration en Lydie. Ces exécutions ont occasionné à la cour quelques intrigues assez vives; les amis de Sacas, et les parens de Mazeus et d'Argestes, font tous leurs efforts pour savoir comment cette conspiration a été découverte. Mais, Cléander, vous pouvez être certain que vos lettres n'ont été lues que pour les membres du conseil secret, et qu'on n'a rien négligé pour assurer votre tranquillité.

Le spartiate Pyracmon m'apprend qu'un agent de Lacédémone doit arriver

ici avec des instructions et des pouvoirs plus étendus. Si nous nous avançons assez avec lui pour conclure un traité d'alliance entre le grand roi et les lacédémoniens, nous exigerons qu'aucune proposition de paix avec les athéniens ne leur soit faite, avant qu'ils aient consenti à abolir cet article du traité de paix conclu avec Cimon, dont notre navigation ressent tous les jours les entraves. Le roi m'ordonne de vous dire que vous pourrez, lorsque les affaires d'Athènes exigeront une surveillance moins assidue, visiter les parties les plus remarquables de la Grèce, et nous envoyer vos observations sur les lois, les coutumes et la politique intérieure de ses différens états. Pour fournir aux dépenses de ce voyage et vous récompenser du service signalé que vous venez de rendre, le trésorier a ordre de vous envoyer deux mille dariques, qui déjà sont adressées à votre frère, négociant à Ephèse.

P.

LETTRE LIX.

CLÉANDER, à SMERDIS.

Athènes.

VOUS désirez de connaître à quel degré sont parvenues les connaissances parmi les grecs; je vous adresserai des observations sur les personnages distingués qui ont illustré les écoles ionique et italique; mais dans celle-ci je me bornerai à quelques considérations sur les sept sages.

Thalès de Milet, qui est généralement compris dans ce nombre, fut le fondateur de l'école ionique; les autres sont Bias et Cléobule de la Carie, Chilon et Myson de la Laconie, Solon d'Athènes, et Pittacus de Mitylène. Voici à quelle occasion ce titre de sage leur fut donné.

Quelques pêcheurs milésiens ayant trouvé un trépied d'or dans leurs filets,

ne s'accordèrent pas entr'eux sur celui à qui la propriété en serait accordée, et résolurent de s'en rapporter à l'oracle de Delphes, dont la réponse fut qu'il devait être donné à l'homme le plus sage. Il fut envoyé à Thalès qui le refusa, et passa ensuite de l'un à l'autre des philosophes que j'ai nommés, et fut enfin dédié à Apollon par le législateur Solon. Lorsqu'on le porta à Myson, on le trouva vêtu d'un simple habit d'esclave, et labourant son champ. Heureux tems de simplicité ! vous deviez être celui de la sagesse.

Thalès naquit dans la première année de la trente-cinquième olympiade, et fut le géomètre, le naturaliste et l'astronome le plus célèbre de son tems; mais je ne le considérerai que comme moraliste. Voici quelques questions d'Amasis, roi d'Egypte, et les réponses du philosophe.

« Quel est l'être le plus ancien? Dieu; puisqu'il est éternel. — Le plus grand?

—L'espace; le monde renferme tout, et l'espace, le monde.— Le plus beau? — La terre. — Le plus sage? — Le tems; il découvre tout. — Ce qui est commun à tous les hommes? — L'espérance; lorsque tout nous abandonne, elle nous reste.— Le meilleur? — La vertu; elle embellit la vie. — Le pire? — Le vice; il corrompt tout ce qui est bien. — Le plus puissant? —La nécessité; elle seule est invincible ».

Thalès avait négligé le soin de sa fortune, ses amis lui en firent un reproche. « Un homme sage, leur répondit-il, est toujours assez riche; un homme riche est rarement sage. » Ils lui demandèrent quels avantages il pouvait recueillir de ses connaissances? Vous le verrez bientôt, leur dit-il. Ayant prévu par quelques observations, que l'année serait abondante, il acheta aux habitans de Milet, le produit futur de leurs oliviers. Ses profits furent immenses, et il les distribua à ceux de ses amis qui étaient dans le besoin.

Un philosophe de Priène, admirant la beauté d'une de ses découvertes astronomiques, lui demanda par quel moyen il pouvait lui en témoigner sa reconnaissance. « En ne vous attribuant pas le mérite de cette découverte, qui n'appartient qu'à moi. Les hommes les plus sages ne méprisent pas la gloire. »

Son amour de la liberté et de l'indépendance était tel, qu'il ne pouvait se contraindre à la cour d'Amasis; il déplut aux ministres, et bientôt au roi même, qui chercha l'occasion de l'éloigner. Il enrichit la Grèce de toutes les connaissances précieuses qu'il avait recueillies en Egypte.

Bias descendait d'une famille noble de Priène. Il avait une éloquence naturelle, qu'il perfectionna encore par l'étude, et il devint très-célèbre. Lorsqu'on voulait faire le plus grand éloge d'un orateur, on disait qu'il avait parlé comme Bias. Ardys, qui venait de succéder à Gygès sur le trône de Lydie,

prit d'assaut la ville de Priène, et se disposait à la livrer au pillage. Les habitans se hâtaient de transporter leurs effets. Au milieu de la consternation générale, Bias seul n'emportait rien, et répondit à ceux qui en paraissaient surpris : « N'ai-je pas tout avec moi? » Il reste de lui un précepte qui ne fait pas l'éloge de son caractère : « Conduisez-vous avec vos amis et vos ennemis, comme s'ils devaient un jour cesser de l'être. » Cléobule disait avec plus de raison et de justice : « Il faut ramener ses ennemis par l'indulgence, et conserver ses amis par la confiance. » La vie de ce philosophe ne fut distinguée par aucun événement intéressant ; il vécut heureux, et occupa dans sa ville la première place de la magistrature. Sa fille fut célèbre par des énigmes morales, dont quelques-unes envoyées en Egypte y occupèrent la sagacité des érudits.

Chilon était éphore à Lacédémone.

Esope, le fabuliste lui demanda ce qu'il regardait comme la chose la plus difficile. — De garder un secret, répondit-il, et de supporter une injure. — Il écrivait à Périandre qu'un tyran ne pouvait être en sûreté, et devait se regarder comme heureux de mourir dans son lit. « Je ne me fais qu'un seul reproche, disait-il à ses amis, dans sa vieillesse; c'est d'avoir, dans une contestation entre un ami et un homme à qui je ne m'intéressais pas, renvoyé la cause à un autre tribunal, pour ne pas prononcer contre la loi qui condamnait mon ami, et qui pourtant fut acquitté. » Heureux celui qui, à la fin d'une longue vie, n'a qu'un semblable reproche à se faire!

Myson était né à Chæna. Son père était gouverneur de la ville; mais Myson renonça aux honneurs, à la fortune qui l'attendait, se retira dans une petite métairie, où il se borna à labourer son champ, et à cultiver son esprit.

Si je voulais vous parler de toutes les

institutions de Solon, ma lettre deviendrait un volume, et tous mes efforts, pour vous exprimer la profonde vénération que les athéniens ont pour sa mémoire, ne vous en donneraient qu'une très-faible idée. Exposé à toutes les contrariétés que rencontre presque toujours l'homme de bien, dans les gouvernemens républicains, il fut plutôt forcé par les circonstances, que déterminé par sa curiosité, de voyager en Egypte. Il ne négligea rien cependant pour s'instruire dans toutes les sciences dont la perfection illustre cette contrée.

A son retour à Athènes, il trouva Pysistrate investi de la suprême autorité, et, quoiqu'il fût son parent, il s'opposa toujours avec vigueur à toutes ses mesures arbitraires. Il dit à ses concitoyens qu'en défendant leurs libertés communes, il se regardait comme plus sage que ceux qui ne soupçonnaient pas les intentions de Pysistrate, et plus brave que ceux qui les soupçonnaient,

et avaient la faiblesse de dissimuler leurs craintes.

Sa conversation avec Crésus, sur le bonheur, est trop connue, d'après les longs détails qui en ont paru dans la Clio d'Hérodote ; et sans doute une copie de cette excellente histoire aura pénétré dans la Bactriane.

Solon, dans l'intention de prévenir les abus qui pouvaient naître de la puissance trop étendue du peuple, créa un conseil composé de cinq-cents membres, choisis dans chaque tribu, et chargés d'examiner toutes les propositions, avant de les présenter à l'assemblée générale qui devait les adopter ou les rejeter. C'est à ce sujet que le scythe Anacharsis dit : « Les sages discutent les questions, et les fous les décident. »

Pittacus montra une extrême fermété dans toute sa conduite. Il tua le tyran qui opprimait son pays. Le peuple de Mitylène se soumit volontairement à son autorité ; il les gouverna pendant

dix ans, et ils étaient heureux. Lorsqu'ils furent las de l'être, il abdiqua. Il s'écriait fréquemment : « Qu'il est difficile à un homme puissant d'être juste ! » Sans doute il avait quelquefois éprouvé que la vie d'un prince n'est qu'un cercle malheureux de dissimulations nécessaires, de soins pénibles, et qu'il était souvent plus nécessaire, dans cette position, d'obéir à ce que la politique prescrit, qu'à ce que la conscience ordonne.

Il exhortait ses amis à s'assurer une retraite dans leurs propres cœurs, et à fuir dans cette heureuse solitude, la foule fatigante des flatteurs qui l'environnaient. Il fit placer une roue dans un temple de Mitylène, comme un emblême de la fortune et de la vicissitude des événemens.

Vous avez sans doute remarqué, vénérable Smerdis, dans les maximes des sages dont je vous ai parlé, de la clarté et de la sagesse ; mais, quoiqu'elles

soient des restes précieux de leurs opinions, elles sont loin cependant de former un système solide et régulier de philosophie. Ces doctrines offrent de nombreuses contradictions. Quelques-uns les rejettent avec dédain, d'autres les défendent avec chaleur.

Combien il en est peu de ces sages tant vantés qui puissent être comparés au puissant prophète de l'Orient! Ils obtinrent quelques faibles rayons du flambeau de la raison; c'est pour Zoroastre seul qu'il brilla de tout son éclat. Ils publièrent quelques principes raisonnés de conduite; Zoroastre conçut toutes les relations du devoir et un système complet de morale. Ils se distinguèrent par leur austérité philosophique; Zoroastre fut un modèle parfait de toutes les vertus. Ils découvrirent quelques-unes des vérités de la nature; Zoroastre dévoila ses secrets et ses opérations les plus sublimes. Ils adorèrent l'immortel pouvoir de ce grand artiste, de ce su-

prême conservateur des mondes; mais ils renfermaient son image dans les limites étroites d'un temple, ouvrage de leurs mains, et ils lui offrirent des sacrifices sur des autels qu'ils avaient eux-mêmes élevés. Zoroastre enseigna que le temple d'Oromasde est l'espace, son autel, la terre, l'air et les cieux. Ils se rendirent utiles à une partie du genre humain, à leur pays natal; la religion de Zoroastre ne s'est pas bornée à un seul lieu, à une seule aggrégation d'hommes, elle s'est étendue au milieu des innombrables nations du monde.

Enfin, les philosophes, comme les dieux de la Grèce, montrèrent de la partialité dans leurs connaissances, furent intéressés dans leurs poursuites, inconstans dans leur conduite, contentieux dans leurs discours, et faibles dans leurs affections. Zoroastre, comme son dieu Oromasde, fut sans bornes dans ses connaissances et dans sa bienveillance, uniforme dans sa conduite, calme

dans ses actions, et pur dans toutes ses affections. En un un mot, les premiers n'étaient propres qu'à troubler la raison et à diviser les opinions de leurs concitoyens. Zoroastre ne s'occupa qu'à perfectionner l'une, et à réunir les autres. Adieu.

C.

LETTRE LX.

Cléander, à Mégabyze.

Athènes.

La force militaire de cette République, et celle de tous les autres états de la Grèce, est composée de trois sortes de troupes, les citoyens, les alliés et les troupes soldées. On a pour les premiers la plus haute estime, et c'est sur eux qu'on compte le plus. On prend avec les autres quelques précautions. Leur attachement à la cause pour laquelle ils combattent, peut être attribué à des

motifs de contrainte ou d'intérêt, qui ne sont pas des garans de fidélité, et qui, s'ils n'entraînent pas le soupçon, semblent le justifier.

Les jeunes athéniens sont de bonne-heure exercés aux armes, et fréquentent assiduement les stades et les gymnases. A vingt ans on inscrit leurs noms sur le registre public, après leur avoir fait prêter, dans le temple d'Agraule, un serment par lequel ils promettent de combattre jusqu'au dernier soupir, pour les intérêts de la religion et de l'état, de contribuer de tout leur pouvoir à la prospérité de leur pays, d'obéir aux lois, et de s'opposer à ceux qui voudraient porter atteinte à la constitution.

Ces jeunes gens sont alors considérés comme membres de la République; ils jouissent de tous les droits et sont assujétis à tous les devoirs de citoyens: cependant ils ne vont point encore aux armées; mais, pour les habituer à la

discipline et aux fatigues de la guerre, ils forment tour à tour des détachemens, et montent la garde dans le Pyrée et dans les forts de l'Attique.

L'infanterie est composée des hoplitai, des psiloi et des peltastai. Les premiers sont pésamment armés, et ils ont de longues lances, de larges boucliers et des épées tranchantes. Les seconds sont armés à la légère et se servent de flèches, de dards et de frondes; on les place, ou à l'avant-garde pour commencer un engagement, ou sur les flancs pour s'opposer à la cavalerie des ennemis. Les peltastai tiennent le milieu entre les deux premiers, et sont ainsi nommés des boucliers étroits qu'ils portent.

Ces trois troupes sont encore divisées en troupes de mille, de cent et de cinquante, commandés par des chiliarques, des hekatontarques, etc. A chaque compagnie de cent vingt hommes sont assignés quatre subalternes, le lieu-

tenant, l'enseigne, le trompette et le crieur. Il y a de plus un vivandier qui les suit, et fournit tout ce qui leur est nécessaire.

Les officiers athéniens assurent qu'entre plusieurs causes de la supériorité de leurs troupes sur celles de l'Orient, ils regardent cette subdivision comme une des principales. Par ce moyen, les soldats font leurs exercices avec plus d'exactitude et d'uniformité, leurs mouvemens avec plus de promptitude, leurs attaques avec plus de force, et ils ont un plus grand nombre d'officiers pour surveiller leur conduite dans les quartiers, et pour les encourager et les diriger dans un jour de bataille. Dix maîtres de camp, ou taxiarchoi, commandent l'infanterie de leurs tribus, sous le général, qui est toujours un des strategoi élus tous les ans par le peuple. Ils donnent les ordres pour les marches, font les revues particulières des troupes, punissent les fautes contre la discipline,

et règlent la distribution des vivres.

La cavalerie est divisée en escadrons ; deux de leurs officiers sont nommés hipparchoi, et ont la même autorité que les taxiarchoi dans l'infanterie. La cavalerie grecque est peu nombreuse, et sur ce point, les armées de la Perse auront une grande supériorité, lorsqu'elles auront à leur tête des généraux qui sauront faire usage d'un avantage aussi réel.

Les hippeis, ou cavaliers, composent à Athènes le second ordre de citoyens, et on exige d'eux un certain revenu annuel pour l'entretien de leur cheval; mais ils ne sont pas plus de douze cents.

Les lacédémoniens ont de même une cavalerie peu nombreuse. On peut donner une raison très-naturelle de leur faiblesse dans cette partie de leurs armées. L'Attique et le Péloponèse sont hérissés de montagnes ; ils n'ont aucuns moyens de former une race de chevaux propres au service de la cavalerie, et, par les

obstacles même du terrain, celle qu'ils ont ne peut leur être d'une grande utilité dans les opérations militaires.

La cavalerie des thessaliens, qui possèdent des plaines étendues, est plus estimée, et elle est souvent employée par les autres états de la Grèce, pour suppléer à celle qui leur manque. La coutume de payer les soldats fut introduite ici par Périclès; mais, avant son administration, chaque citoyen servait à ses dépens. A présent un fantassin reçoit par jour trois oboles, et un cavalier une dragme; mais il est des occasions où leur paye est encore augmentée.

Vous avez sans doute remarqué que les armées grecques sont moins formidables par leur nombre, et même par leur courage, que par leur excellente discipline, et sur-tout par cet enthousiasme pour la gloire et la patrie, qui les anime tous, depuis le premier officier jusqu'au dernier soldat. Leurs évolutions sont conçues avec une profonde

intelligence, et fondées sur l'étude et la pratique de cet art militaire, inconnu aux multitudes indisciplinées de l'Orient.

L'art des siéges est plus perfectionné depuis l'invasion de Xerxès. Mais la principale force, celle dont Athènes s'enorgueillit, est dans le nombre et la bonté de ses vaisseaux, ainsi que dans l'instruction et l'expérience de ses marins. J'ai déjà parlé à Gobryas d'une classe de deux mille citoyens riches, choisis dans chaque tribu, et sur lesquels on imposait les dépenses relatives à la marine. Ces classes sont divisées en compagnies de seize, qui s'unissent pour équiper une trirème. Chaque citoyen de l'âge de vingt-cinq à quarante est inscrit dans une de ces compagnies; et soit qu'il ait un revenu de deux cents talens, ou seulement de deux, il contribue également à l'équipement des vaisseaux. N'est-il pas déraisonnable que ceux qui possèdent de grandes fortunes ne soient pas plus imposés que les ci-

toyens peu riches? Sans doute cette loi sera soumise à quelques modifications [1].

Les tribus athéniennes auront leurs galères suivant leurs taxes respectives, avec un nombre proportionné de soldats et de matelots. Les premiers sont pésamment armés; ils tâchent de venir à l'abordage le plutôt possible. Les hommes de mer se partagent en deux classes: les matelots chargés de la manœuvre, et les rameurs. Ces deux classes sont composées de citoyens, contre l'usage ordinaire des autres contrées, où les rameurs sont toujours des esclaves.

Ils sont distingués en trois rangs; ceux qui sont sur les bancs les plus élevés sont nommés *thranitai*, ceux du milieu *zeugitai*, et les autres *thalamitai*. Les premiers ont une paye plus considérable, parce que leurs rames

[1] Elles eurent lieu sur la demande de Démosthènes. *Voyez* le discours περὶ Στεφάνου dans lequel ces deux lois ont été insérées.

étant plus longues, ils ont plus de fatigue et sont exposés à plus de dangers. Les officiers à bord d'une flotte sont, après l'amiral et ses lieutenans, les triérarques ou capitaines de vaisseaux, qui ont sous leurs ordres les maîtres ou pilotes, les keleustes ou contre-maîtres, qui placent et dirigent les rameurs, les logistes ou munitionnaires, et quelques autres subalternes.

Me permettrez-vous, illustre ministre, de vous dire ma pensée avec franchise sur un plan qui m'a souvent occupé. Notre souverain, en maintenant la paix, a fait un grand pas vers le moyen de réparer nos pertes, et de rétablir l'honneur de l'empire; mais ne pourrait-il achever un si glorieux ouvrage en accordant une pension à quelques officiers et ingénieurs instruits, qui voyageraient dans la Grèce, et y étudieraient l'art de la guerre?

Les uns pourraient avec prudence lever les plans des villes principales,

s'informer des forces de chaque état, examiner la situation du pays. Les autres s'enrôleraient dans les troupes qui font actuellement la guerre, tâcheraient d'obtenir la confiance des généraux, et feraient un journal exact de tous les événemens de la guerre. Lorsqu'ils seraient de retour en Perse, le roi les récompenserait en proportion de l'exactitude de leurs recherches et de l'importance de leurs observations. On les disperserait dans les provinces, pour discipliner les troupes, fortifier les villes et tous les passages que l'on regarde comme les clefs de l'empire.

Il suffit de vous indiquer ce plan, noble satrape, et il est inutile que j'insiste sur l'accroissement réel des forces de la Perse, la réputation de ses armes, notre monarque et l'éclat du ministère de Mégabyze, qui en seraient les résultats certains. Adieu.

P.

LETTRE LXI.

Smerdis, à Cléander.

Plus je considère la nature humaine, plus je la trouve incapable de supporter dans le silence, ou sous les apparences de la tranquillité, les agitations de l'amour, du chagrin ou de l'indignation. Dans de semblables circonstances, les affections trop vives briseront toutes les digues de la raison; et nous adresserons nos gémissemens et nos plaintes aux rochers et à tous les êtres inanimés de la création, si nous craignons de les confier aux hommes.

Je remercie Oromasde de m'avoir accordé le bonheur de pouvoir, dans une correspondance franche et amicale avec le sage Cléander, déposer sans déguisement mes pensées, mes inquiétudes et mes craintes. Je vais m'ouvrir à vous

sans réserve, sur l'état actuel des écoles de la Bactriane et les erreurs de notre ordre. Vous ne serez pas surpris que je les blâme ; et vous ne me direz pas que mon devoir est de les pallier, et mon intérêt de les maintenir.

Notre sublime prophète Zoroastre qui parut sous le règne du grand Darius, en reçut de grandes faveurs. Notre ordre obtint de généreux encouragemens et des revenus considérables, qui nous furent conservés par ses successeurs. Ils pensaient que notre attention à rectifier les notions religieuses, et à perfectionner la raison de nos disciples, nous rendait propres à instruire la jeunesse de l'empire. On espérait que, malgré l'altération du gouvernement et des mœurs, on pourrait réparer ainsi la perte des anciennes écoles, et conserver leur noble et pure simplicité dans celles qu'on environnait ainsi de toutes les superfluités du luxe. Je n'ai pas besoin d'insister sur ces erreurs qui sont évi-

dentes; mais leurs résultats sont trop importans pour ne pas nécessiter quelques observations.

L'ignorance du monde dans laquelle nous vivons, et qui a si mal-à-propos contribué à notre réputation comme observateurs et professeurs de morale, produit plus de fautes qu'elle ne peut même en éviter, et, au lieu de subjuguer ou d'éteindre les passions, elle leur donne seulement une autre direction. Notre desir de renommée est réprimé par la sphère étroite dans laquelle nous sommes forcés d'agir; mais nous ne résistons pas à l'orgueil, et nous jetons alors les yeux sur la partie active et utile de la société, avec un insolent mépris. Quoique nous ayons peu d'occasions de nous montrer opiniâtres dans nos actions, nous le sommes dans nos opinions. Exempts peut-être de ces vices qui s'élèvent des usages du monde, nous tombons dans les basses habitudes qui en accompagnent l'ignorance.

Croyez-moi, mon ami, il n'y a point d'erreur plus destructive de la magnanimité naturelle, que celle-ci : « Ne « point s'être exposé à la tentation, « c'est avoir acquis la vertu ». La vertu ne peut être que l'effet de la réunion du jugement et de l'expérience ; c'est donc un devoir pour nous, qui sommes destinés à l'éducation de la jeunesse, de connaître ses attraits séduisans. Dussions-nous être coupables, à notre entrée dans cette nouvelle carrière, il faut continuer, chercher une meilleure direction, et, après l'avoir suivie, nos conseils à nos jeunes élèves, résultat d'une sagesse acquise avec plus d'efforts, seront reçus avec plus de respect.

Ce n'est qu'après avoir connu le monde, qu'on peut apprendre à diriger ceux qui doivent y vivre. Il serait donc à désirer que tandis que quelques-uns de nous méditent et expliquent les livres divins de Zerdusht, d'autres se dévouassent aux affaires publiques, aux

voyages lointains, aux observations sur les hommes, les mœurs et les évènemens. Nous pourrions alors espérer de voir ici les institutions s'améliorer. Au lieu de ces questions abstraites qu'on traite dans nos écoles, on ferait connaître les principes de la justice et de la politique. Au lieu d'un scrupuleux attachement aux formes d'une discipline ridicule et indigne de l'homme, nous aurions une bonne théorie d'éducation générale.

Les plus vieux et les plus respectables de notre ordre converseraient alors avec leurs disciples, sans donner dans les excès absurdes d'une hauteur déplacée, ou d'une familiarité coupable. C'est ainsi que, conduits et dirigés dès les premiers pas qu'ils font dans la vie, les jeunes gens ne riraient pas de nos sages conseils avec l'étourderie de l'enfance, ou ne dédaigneraient pas d'obéir à nos lois avec l'opiniâtreté de l'ignorance. Les mages eux-mêmes finiraient par sentir

qu'ils répondraient mal aux intentions de leur fondateur, s'ils n'avaient de régularité et d'exactitude que pour les prières prescrites au lever et au coucher de Mithras.

C.

LETTRE LXII.

CLÉANDER, à GOBRYAS.

Athènes.

LA quatrième année de cette guerre commence sous de sinistres auspices pour les athéniens. Au commencement du printems, ils reçurent la nouvelle inattendue de la paix conclue entre Sitalces et Perdiccas. Les troupes de Sitalces avaient été repoussées à l'attaque d'Europus, et battues dans quelques escarmouches, par la cavalerie de Perdiccas ; il commençait aussi à manquer d'approvisionnemens. Mais ce qui lui donna le plus d'inquiétude fut le retard

des secours promis par les athéniens; et la certitude que les thessaliens, alarmés de ses vues ambitieuses, prenaient les armes. Il apprit aussi que quelques-uns de ses voisins, et par les mêmes motifs, formaient des ligues contre lui. Telles furent les raisons assez plausibles par lesquelles il justifia sa conduite près des ambassadeurs d'Athènes; mais la vérité du fait est que l'artificieux Perdiccas avait mis dans ses intérêts Seuthes, qui a la confiance entière de Sitalces, en lui promettant la main de sa sœur Stratonice et une riche dot, s'il parvenait à conclure un accommodement entre Sitalces et lui. Telle est l'influence de ce ministre, qu'en huit jours il obtint que son maître abandonnerait Amyntas et tous ses projets. On ajoute que le roi de Macédoine fait à Pella tous les préparatifs des noces de Stratonice et de Seuthes.

Trois courriers viennent d'arriver ici; ils sont envoyés par les magistrats

de Ténédos et de Methymne, et ils ont annoncé que toutes les villes de l'île de Lesbos se réunissaient pour se soustraire à la dépendance d'Athènes; leurs magasins sont fournis de blé, et leurs garnisons d'archers du Pont-Euxin. Les préparatifs d'une révolte ouverte sont si avancés que, sans la plus extrême vigueur et la plus grande célérité, les athéniens ne pouront réprimer ces agitations; et l'île sera perdue.

Quelques amis que les athéniens ont à Mitylène, leur apprennent aussi que les chefs des révoltés ont résolu d'envoyer des députés à Lacédémone, pour demander à entrer dans la ligue du Péloponèse. Les athéniens sont consternés. Les hommes les plus sensés regardent cette révolte de l'île de Lesbos, comme le signal de celles des autres îles tributaires, qui refuseront leur contingent de vaisseaux et d'argent, resteront neutres, ou se mettront sous la protection de Lacédémone ou du grand

roi. Ils savent que les alliés d'Athènes obéissent plutôt par crainte que par attachement. L'autorité trop absolue que les athéniens ont exercée sur eux pendant plusieurs années, a produit une foule de mécontens qui n'attendent qu'une occasion favorable pour éclater.

Que deviendra Athènes, disent-ils, lorsqu'elle sera abandonnée à ses propres forces ? ses trésors seront bientôt épuisés. Telles sont les réflexions qu'on entend dans les portiques où les athéniens se rassemblent pour discourir sur les nouvelles du jour. Ce qui ajoute encore à leurs inquiétudes, c'est l'armée du Péloponèse campée sur le territoire de l'Attique. De fréquentes escarmouches ont eu lieu entre leurs détachemens et la garnison d'Athènes. Cependant ils ne se découragent pas et travaillent nuit et jour au Pyrée, à armer une flotte de quarante galères, dont le commandement est donné à Clippides, qui a déjà reçu des instructions secrètes du sénat.

Elles portent, comme j'en suis exactement informé, que Clippides dirigera l'escadre qu'il commande vers le port de Mitylène, et tâchera de surprendre les habitans, au milieu du tumulte d'une fête, qu'ils célèbrent chaque année, en l'honneur d'Apollon, hors des murs de la ville. S'il trouve les mityléniens sur leurs gardes et prêts à le recevoir, il leur demandera de livrer leurs vaisseaux, de démolir leurs fortifications; et s'ils refusent, il lui est ordonné de leur déclarer la guerre, et de tenir le port bloqué, jusqu'à ce qu'un autre renfort lui soit envoyé d'Athènes. Les dix galères que les lesbiens, en raison de leur traité avec Athènes, sont obligés de joindre à sa flotte, et qui étaient à Phalère, sont saisies. Les officiers et les soldats ont été mis en prison.

J'en étais là quand, entendant du bruit dans la rue, j'eus, par hasard, la curiosité d'en demander la cause. On me dit qu'un capitaine de trirème, stationné

dans le Pyrée, avait arrêté un vaisseau qui partait pour Ephèse, s'etait emparé des papiers trouvés à son bord, et assuré des hommes de l'équipage, par l'ordre du polémarque. J'avais confié au maître de ce vaisseau, un paquet adressé à mon frère Hippias, dans lequel se trouvaient mes dépêches à vous-même, et à quelques-uns de mes amis en Perse. Je n'avais pas un instant à perdre. Je cours au Pyrée, et je trouve le capitaine qui se disposait à porter ses paquets au Prytanée. Heureusement je le connaissais, et, le tirant à l'écart, je lui dis qu'il avait un paquet de grande importance que j'adressais à mon frère, et que si les lettres qu'il contenait étaient mises sous les yeux des magistrats, dont quelques-uns avaient des rapports de commerce avec lui, il en résulterait le plus grand dommage pour son crédit. Je le priai de me rendre ce paquet. Il s'y refusa d'abord, en me représentant que ses ordres étaient de porter tous les

papiers qu'il avait trouvés dans le vaisseau. Je l'assurai qu'à la demande des magistrats, je les reproduirais.

Mes vives instances, soutenues par l'éloquence plus persuasive d'un talent que je lui donnai, l'engagèrent enfin à me remettre ce paquet. Je rentrai chez moi, et sur-le-champ, j'en fis un autre qui ne contenait que mes lettres à Hippias, et qui avait exactement la forme et le volume du premier. J'avais à peine fini, qu'un officier m'apporta un ordre des prytanes pour me rendre à l'instant à leur tribunal. Je me présentai avec une apparente confiance. Dymas, le triérarque, assura que le paquet que je leur remettais était celui qu'il avait saisi. Les papiers en furent examinés, et après quelques questions, et une heure de pénible attente et d'assez vives inquiétudes, l'épistate ou président, me déclara qu'ils étaient satisfaits, que je n'avais été arrêté sur aucun soupçon particulier, mais que dans des

circonstances aussi désastreuses, on ne devait rien négliger pour assurer la tranquillité de l'état. Il m'exhorta à être discret dans mes correspondances, et réservé dans ma conduite.

J'ai appris depuis, par un ami que j'ai parmi les prytanes, que le vaisseau a été arrêté, parce qu'on avait su qu'au lieu d'aller à Ephèse, le capitaine était gagné, et devait partir pour Lesbos.

Echappé heureusement à un danger aussi inattendu, je partirai dans peu de jours, pour me rendre aux jeux olympiques, qui seront célébrés cette année avec leur magnificence ordinaire.

P.

LETTRE LXIII.

Smerdis, à Cléander.

Ce n'est pas sans raison que je me plains d'un relâchement de discipline parmi les mages; cependant il serait

injuste de leur en imputer tous les torts, et peut-être leurs plus grands efforts ne suffiraient pas pour réprimer une corruption de mœurs, devenue presque générale.

Les enfans des grands, commis à leurs soins beaucoup plus tard qu'autrefois, apportent une haute opinion de leurs rangs, une grande confiance dans leurs fortunes, et une passion déjà décidée pour ces plaisirs dont il ont de bonne-heure pris le goût.

Ceux qui ne manquent pas d'intelligence et de dispositions naturelles, trouveraient encore de l'instruction parmi les mages. Je ne citerai, pour le prouver, que le jeune Orsames. Il doit à nos écoles les qualités dont il est orné, et qui promettent tant d'avantages à son pays. Mais observez la conduite des satrapes et des riches qui ont conçu une opinion défavorable de l'éducation persanne. Ils éloignent leurs enfans, et ne s'occupent plus de ce qui les regarde.

Le jeune persan a un train magnifique, des recommandations; par-tout, il est reçu comme un satrape, et devient presqu'un objet d'étonnement pour les états voisins. Dans un âge où l'esprit est sans maturité, le caractère sans expérience, et l'amour du plaisir sans aucun frein, il se laisse entraîner par les séductions du vice, repousse les conseils austères de la vertu, et n'admet, pour opinions démontrées par ses observations, dans les diverses contrées qu'il parcourt, que celles qui favorisent ses goûts ou justifient les moyens de les satisfaire.

L'objet d'un voyageur devrait être de choisir, pour l'avantage de son pays, tout ce qui lui paraît par-tout approcher de la politique la plus parfaite; mais nos jeunes gens ne rappellent que les imperfections qu'ils ont remarquées dans les gouvernemens, les mœurs, les religions. Ils insisteront beaucoup sur les superstitions de l'Egypte, et les artifices

papiers qu'il avait trouvés dans le vaisseau. Je l'assurai qu'à la demande des magistrats, je les reproduirais.

Mes vives instances, soutenues par l'éloquence plus persuasive d'un talent que je lui donnai, l'engagèrent enfin à me remettre ce paquet. Je rentrai chez moi, et sur-le-champ, j'en fis un autre qui ne contenait que mes lettres à Hippias, et qui avait exactement la forme et le volume du premier. J'avais à peine fini, qu'un officier m'apporta un ordre des prytanes pour me rendre à l'instant à leur tribunal. Je me présentai avec une apparente confiance. Dymas, le triérarque, assura que le paquet que je leur remettais était celui qu'il avait saisi. Les papiers en furent examinés, et après quelques questions, et une heure de pénible attente et d'assez vives inquiétudes, l'épistate ou président, me déclara qu'ils étaient satisfaits, que je n'avais été arrêté sur aucun soupçon particulier, mais que dans des

circonstances aussi désastreuses, on ne devait rien négliger pour assurer la tranquillité de l'état. Il m'exhorta à être discret dans mes correspondances, et réservé dans ma conduite.

J'appris depuis, par un ami que j'ai parmi les prytanes, que le vaisseau a été arrêté, parce qu'on avait su qu'au lieu d'aller à Ephèse, le capitaine était gagné, et devait partir pour Lesbos.

Echappé heureusement à un danger aussi inattendu, je partirai dans peu de jours, pour me rendre aux jeux olympiques, qui seront célébrés cette année avec leur magnificence ordinaire.

P.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce volume.

PREMIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE PREMIÈRE. *Cléander à Gobryas, ministre d'Artaxerxès, roi de Perse.*

Son arrivée à Athènes. Préparatifs de guerre. Surprise de Platée par les thébains. Opinions du peuple sur les causes de la guerre, Page 1

LETTRE II. *Cléander à Hippias, son frère, négociant à Ephèse.*

Description du Pyrée. Quelques réflexions sur le commerce des athéniens, 8

LETTRE III. *Cléander à Artaphernes, gouverneur de Sardes.*

La guerre est déclarée. Liste des troupes de terre et de mer. Tout le Péloponèse s'arme et marche sur l'Attique, dont les habitans se transportent dans la ville. Raisons de cette mesure. Inconvéniens qui en résultent, 10

LETTRE IV. *Cléander à Mégabyze, un des sept conseillers d'état du roi de Perse, et général de ses armées.*

Causes secrètes de la guerre. Considérations sur le caractère et la conduite de Périclès, P. 15

LETTRE V. *Cléander à Hydaspes, premier chambellan du roi de Perse.*

Divers usages de la Grèce et de l'Asie, 20

LETTRE VI. *Gobryas, premier ministre du roi de Perse, à Cléander à Athènes.*

Conduite de Cléander, approuvée par le conseil de Perse. Observations sur les avantages qui peuvent résulter pour la Perse des dissentions des grecs. Ordre donné à Cléander de ne négliger aucuns moyens d'affaiblir l'influence de Périclès et de contrarier ses projets, 23

LETTRE VII. *Hydaspes à Cléander.*

Mariage d'Eraspes et d'Araminta, à la cour d'Ecbatane. Caractère d'Orsames, 26

LETTRE VIII. *Cléander à Gobryas.*

Invasion de l'Attique par les péloponésiens. Les athéniens suivent l'avis de Périclès et res-

tent dans leurs murs. Murmure du parti opposé. Flotte envoyée pour ravager les côtes du territoire des alliés, Page 31

LETTRE IX. *Hippias à Cléander, à Athènes.*

Il lui rend compte des causes qui s'opposent au succès du commerce dans les états de la Perse, et d'un voyage qu'il fait à Ecbatane, 36

LETTRE X. *Orsames à Cléander.*

Description de Babylone. Intention de traverser l'Arabie pour se rendre en Egypte, 40

LETTRE XI. *Cléander à Otanes, surintendant du palais du roi, etc.*

Vue d'Athènes. Description de quelques-uns des beaux édifices de cette ville, 45

LETTRE XII. *Cléander à Mégabyze, un des sept conseillers d'état du roi de Perse.*

Funérailles solemnelles, à l'honneur de ceux qui sont morts dans les combats. Eloge de cet usage, 51

LETTRE XIII. *Cléander à Gobryas, premier ministre d'Artaxerxès.*

Sur la constitution d'Athènes, 58

LETTRE XIV. *Cléander à Gobryas.*

Témoignages de la bonté du roi à l'égard de Cléander. Résolutions prises par le conseil de la Perse, sur les affaires de la Grèce. Ambassadeurs des alliés du Péloponèse à la cour de Perse, Page 63

LETTRE XV. *Hydaspes à Cléander.*

Sacrifice pompeux suivi d'un grand festin, à Suse, 68

SECONDE ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE XVI. *Cléander à Gobryas, premier ministre d'Artaxerxès.*

Il se retire à Salamine pendant la peste. Déplorable situation d'Athènes. Invasion par l'armée du Péloponèse, 74

LETTRE XVII. *Smerdis à Cléander.*

Tranquillité dont il jouit dans les heureuses retraites de la Bactriane, troublée par ses inquiétudes sur les dangers de Cléander. Accroissement du luxe en Grèce, 83

LETTRE XVIII. *Cléander à Orsames.*

Observations générales sur la Grèce et l'Egypte, 90

LETTRE XIX. *Cléander à Hydaspes.*

Sa retraite à Salamine. Remarques sur les poëtes grecs, Page 95

LETTRE XX. *Cléander au mage Smerdis.*

Etat déplorable d'Athènes. Arimanius. Réflexions sur ce sujet. Arrivée d'Hippocrate, 107

LETTRE XXI. *Orsames à Cléander, à Salamine.*

Son voyage dans l'Arabie heureuse, 114

LETTRE XXII. *Cléander à Gobryas.*

Revers éprouvés par Périclès à Epidaure. Siège de Potidée dans la Thrace, par les athéniens. Continuation de la peste. Honneurs décernés à Hippocrate, 121

LETTRE XXIII. *Artaphernes à Cléander.*

Sa promotion au gouvernement de Lydie. Etat de cette province. Réunion au palais de Mégabyze près d'Ecbatane. Nouvelles, 127

LETTRE XXIV. *Mégabyze à Cléander.*

Plan de rétablissement relatif aux affaires de la Perse. Détails plus étendus sur les ambassadeurs du Péloponèse, 132

LETTRE XXV. *Orsames à Cléander.*

Son arrivée à Thèbes en Egypte. Description de cette ville. Colonnes d'Hermès, 136

LETTRE XXVI. *Cléander à Gobryas.*
Les lacédémoniens refusent les propositions de paix faites par les athéniens. Découragement de ceux-ci. Périclès veut les rassurer. Ils le destituent et se déterminent à continuer la guerre. Ordres secrets envoyés à leur commissaire en Thrace, relativement aux ambassadeurs du Péloponèse, Page 146

LETTRE XXVII. *Cléander à Orsames.*
De la philosophie grecque. Ecole ionique, 152

LETTRE XXVIII. *Gobryas à Cléander.*
Réflexions sur la destitution de Périclès. Sitalces livre les ambassadeurs du Péloponèse, malgré les représentations de la Perse, 159

LETTRE XXIX. *Orsames à Cléander.*
Des hiéroglyphes de l'Egypte, 162

LETTRE XXX. *Hydaspes à Cléander.*
La cour revient à Babylone. Bienfaisance du roi. Artabaze retrouve sa fille. Défaite des cadmiens, 166

LETTRE XXXI. *Cléander à Gobryas.*
Exécution des ambassadeurs du Péloponèse. Potidée se rend aux athéniens, 171

LETTRE XXXII. *Orsames à Cléander.*
Nouvelles remarques sur les hiéroglyphes, 175

LETTRE XXXIII. *Cléander à Gobryas.*

Il revient à Athènes. Périclès est remis en place. Cléander est introduit chez lui. Leur conversation. Usages particuliers des athéniens pour l'armement et l'équipement de leurs flottes, P. 179

LETTRE XXXIV. *Cléander à Orsames.*

Description d'Athènes, 186

LETTRE XXXV. *Cléander à Mégabyze.*

Considérations sur quelques-uns des hommes d'état les plus recommandables parmi les grecs. Leurs caractères. Anecdote sur Thémistocle, 193

TROISIÈME ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE XXXVI. *Cléander à Gobryas.*

Les lacédémoniens assiégent Platée. Défaite des athéniens en Thrace, 197

LETTRE XXXVII. *Smerdis à Cléander.*

Ses opinions et celles de quelques autres mages sur Arimanius, 202

LETTRE XXXVIII. *Cléander à Orsames.*

Ecole italique. Pythagore son fondateur, 206

LETTRE XXXIX. *Cléander à Hydaspes.*

Obscurité, incertitude de l'histoire des premiers âges de la Grèce, 216

LETTRE XL. *Cléander à Gobryas.*
Mort de Périclès, Page 221

LETTRE XLI. *Cléander à Mégabyze, premier ministre d'Artaxerxès.*
Caractère et vues politiques de Périclès, 225

LETTRE XLII. *Orsames à Cléander.*
Tombeau d'Osmanduas à Thèbes. Temple d'Isis. Départ d'Orsames pour Syène, 237

LETTRE XLIII. *Cléander à Hydaspes.*
Anciens historiens grecs. Caractère d'Hérodote, 247

LETTRE XLIV. *Gobryas à Cléander.*
Résumé de quelques lettres précédentes. Arrivée d'un agent de Lacédémone, 254

LETTRE XLV. *Cléander à Gobryas.*
Continuation du siége de Platée. Expédition malheureuse des péloponésiens dans l'Acarnanie. Victoire remportée par la flotte athénienne sous le commandement de Phormio, 259

LETTRE XLVI. *Phormio, au sénat et au peuple d'Athènes.*
Détails de ce combat, 262

LETTRE XLVII. *Orsames à Cléander.*
Voyage à Syène. Culte particulier d'un canton de la Thébaïde. Livres d'Hermès. Cataractes du Nil, 267

LETTRE XLVIII. *Cléander à Smerdis.*
Socrate, Page 275

LETTRE XLIX. *Cléander à Orsames.*
Conversation avec Thucydide, 278

LETTRE L. *Cléander à Gobryas.*
Second combat de la flotte de Phormio contre les corinthiens. On tarde à lui envoyer les secours qu'il a demandés. Observations sur le parti dominant à Athènes. Caractère de Cléon, 284

LETTRE LI. *Hydaspes à Cléander.*
Discipline militaire des Perses. Camp dans les plaines de Babylone, 291

LETTRE LII. *Cléander à Smerdis.*
Conversation avec Socrate sur les bords de l'Ilissus, 300

LETTRE LIII. *Orsames à Cléander.*
Il descend le Nil depuis Syène jusqu'à Héliopolis. Description du pays pendant l'inondation. Causes du débordement du Nil, selon les prêtres d'Egypte, 308

LETTRE LIV. *Cléander à Gobryas.*
Tentative inutile pour surprendre le Pyrée. Blocus de Platée. Découverte d'une correspondance perfide entre l'eunuque Sacas et Périclès, 316

LETTRE LV. *Cléander à Hippias.*
Conversation avec un athénien, sur la liberté, Page 323

LETTRE LVI. *Cléander à Hippias.*
Conversation avec le même athénien, sur l'ostracisme, 327

QUATRIÈME ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

LETTRE LVII. *Cléander à Gobryas.*
Constitution d'Athènes. Des archontes. De l'aréopage. De quelques autres tribunaux, 333

LETTRE LVIII. *Gobryas à Cléander.*
Sacas arrêté. Son interrogatoire. Sa sentence. Moyens employés pour le sauver. Autre agent de Sparte attendu à la cour de Perse, 343

LETTRE LIX. *Cléander à Smerdis.*
Sages de la Grèce comparés à Zoroastre, 349

LETTRE LX. *Cléander à Mégabyze.*
Discipline militaire des grecs, 350

LETTRE LXI. *Smerdis à Cléander.*
Ecoles des mages, 360

LETTRE LXII. *Cléander à Gobryas.*
Révolte de Lesbos. Danger de Cléander, 365

FIN DE LA TABLE.

VA 1
1518226

117
a
94–97.